

CLASSIQUES

LAROUSSE

2 volumes 2
MONTAIGNE

ESSAIS

(EXTRAITS)

I

L'HOMME

L

LAROUSSE - PARIS (VI^e)

CLASSIQUES LAROUSSE

Cette collection, dont le succès ne cesse de grandir dans les universités, lycées, collèges, etc., comprend actuellement plus de 160 volumes. Demander la liste détaillée.

Moyen Age et XVI^e siècle

La Chanson de Roland.
Chansons de geste.
CHRÉTIEN DE TROYES.
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.
Conteurs français du XVI^e siècle.
La Poésie lyrique.
La Littérature morale.
Le Roman de Renart.
Romans courtois.

Théâtre du moyen âge, 2 vol.
Du BELLAY : Œuvres choisies.
Historiens du XVI^e siècle.
Humanistes du XVI^e siècle.
MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.
RABELAIS : Extraits, 2 vol.
RONSARD : Poésies, 2 vol.
La Satyre Ménippée.
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.

VILLON, MAROT : Poésies.

XVII^e siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.
BOILEAU : Satires et Épîtres.
Le Lutrin et l'Art poétique.
BOSSUET : Oraisons funèbres
et Sermons, 2 vol.
CORNEILLE : Le Cid. Horace.
Cinna. Polyeucte. Le Men-
teur. Nicomède. Rodogune.
La Mort de Pompée. Ser-
torius. L'Illusion comique.
10 vol.
DESCARTES : La Méthode.
FÉNELON : Lettre à l'Acadé-
mie. Télémaque (Extraits).
FURETIÈRE : Le Roman bour-
geois.
LA BRUYÈRE : Caractères, 2 v.
M^{me} DE LA FAYETTE : La Prin-
cesse de Clèves.
LA FONTAINE : Fables choi-
sies, 2 vol.
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.
MALHERBE : Œuvres choisies.

MOLIÈRE : L'Avare. Le Bour-
geois gentilhomme. Les Fem-
mes savantes. Le Malade
imaginaire. Le Misanthrope.
Les Précieuses ridicules. Le
Tartuffe. Don Juan. L'École
des Femmes. La Critique
de l'École des Femmes.
Fourberies de Scapin. 11 v.
PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.
PERRAULT : Contes.
RACINE : Andromaque.
Athalie. Bajazet. Bérénice.
Britannicus. Esther. Iphi-
génie. Les Plaideurs. Mithri-
date. Phèdre. 10 vol.
RÉGNIER. TH. DE VIAU, SAINT-
AMANT : Poésies choisies.
SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).
SCARRON : Le Roman comique.
M^{me} DE SÉVIGNÉ : Lettres.
SPINOZA : L'Éthique.
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

(Voir, à la page 3 de la couverture, la suite de la Collection.)

ESSAIS

I

(L'HOMME)

21^e ÉDITION.



Peinture de l'École française, début du xvi^e siècle. — Musée de Chantilly.

MICHEL DE MONTAIGNE.

CLASSIQUES LAROUSSE

Publiés sous la direction de

FÉLIX GUIRAND

Agrégé des Lettres

Professeur de Première au Lycée Condorcet

MONTAIGNE ESSAIS

(EXTRAITS)

I

L'HOMME

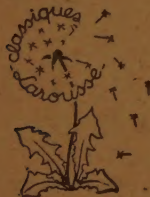
avec une Notice biographique, une Notice historique
et littéraire, des Notes explicatives, des Jugements,
un Questionnaire sur les extraits et des Sujets de devoirs

par

RAPHAËL PANGAUD

Agrégé des Lettres

Professeur au Lycée du Parc, à Lyon



LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI^e

13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114

Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE MONTAIGNE (1533-1592).

- 28 février 1533. — Naissance de Michel Eyquem de Montaigne au château de Montaigne en Périgord. Il sera le premier de sa famille à abandonner le nom patronymique d'Eyquem pour ne conserver que celui de Montaigne.
- 1539-1546. — En pension au collège de Guyenne à Bordeaux.
1554. — Conseiller à la Cour des aides de Périgueux, et, à partir de 1557, à celle de Bordeaux, la cour de Périgueux ayant été, à cette date, incorporée au Parlement de Bordeaux.
1559. — Voyage à Paris. Reçu à la cour, il accompagne le roi François II à Bar-le-Duc.
- 1561-1562. — Nouveau voyage à la cour qu'il suit au siège de Rouen.
- Août 1563. — Mort d'Étienne de La Boétie, son ami, dont il avait fait la connaissance quatre ans plus tôt.
- 23 septembre 1565. — Mariage avec Françoise de la Chassaigne.
- Juin 1568. — Mort de Pierre Eyquem de Montaigne, son père. Michel est héritier du nom et de la terre.
1569. — Montaigne publie sa traduction de la *Théologie naturelle* de Raymond de Sebonde.
- 24 juillet 1570. — Il vend sa charge de conseiller au Parlement.
- 1570-1571. — Séjour à Paris. Publication par ses soins des opuscules de La Boétie.
- 1572-1580. — Période de lectures et de travail dans son château.
- Mars 1580. — Première édition des *Essais*, à Bordeaux, chez Simón Millanges.
- Septembre 1580-30 novembre 1581. — Voyage. Court séjour à Plombières, puis à Baden. Ensuite, par Augsbourg, Munich et le Tyrol, il gagne l'Italie. Il visite Vérone, Padoue, Venise, Ferrare, Bologne, Florence, Sienne. Il passe cinq mois d'hiver à Rome où il obtient le titre de citoyen romain. Puis il va aux bains della Villa, près de Lucques. Son séjour y est coupé par un voyage en Toscane (Florence, Pise, Lucques). Le 7 septembre 1581, il y apprend qu'il est élu maire de Bordeaux. Il passe encore un mois à Rome, puis reprend le chemin de Montaigne.
- 1^{er} août 1581. — Les jurats de Bordeaux l'élisent maire pour deux ans. Il sera réélu en 1583 pour deux ans encore.
- 1582-1588. — Préparation d'une nouvelle édition des *Essais*. Pendant cette période il reçoit, à deux reprises, le roi de Navarre à Montaigne. En 1585, la peste l'oblige à quitter pendant quelques semaines son château.
- Juin 1588. — Nouvelle édition des *Essais* chez l'Angelier, à Paris.
- Février-décembre 1588. — Voyage et séjour à Paris. Il est emprisonné quelques heures à la Bastille par les Ligueurs. Il fait la connaissance de Marie de Gournay, qui sera sa fille d'adoption. Il va assister aux États généraux de Blois.
- 1588-1592. — Préparation d'une nouvelle édition des *Essais* qui ne paraîtra qu'après sa mort.
- 13 septembre 1592. — Mort de Montaigne dans son château.
1595. — Édition posthume des *Essais*, à Paris, chez l'Angelier.

Montaigne avait environ quarante ans de moins que Rabelais; vingt ans de moins qu'Amyot; neuf ans de moins que Ronsard; huit ans de moins que Du Bellay; trois ans de moins que La Boétie; dix-sept ans de plus que d'Aubigné; vingt-deux ans de plus que Malherbe.

ESSAIS

1580-1588-1595

NOTICE

Ce qui se passait entre 1580 et 1588. — En politique : *Guerres de religion*. Henri de Navarre (protestant) s'empare de Cahors (mai 1580). Le maréchal de Matignon (catholique) assiège La Fère et oblige la ville à capituler (septembre 1580). Le traité de Fleix met provisoirement fin aux hostilités (novembre 1580). La guerre reprend en 1585. Journée des barricades à Paris (12 mai 1588). Réunion des Etats généraux à Blois (octobre 1588). Assassinat du duc de Guise (23 décembre 1588). Soulèvement des Parisiens (24 décembre 1588); ils proclament la déchéance d'Henri III, qui mourra assassiné par Jacques Clément, le 1^{er} août 1589.

Dans les sciences et les arts : Germain Pilon termine les sculptures du mausolée d'Henri II, à Saint-Denis, en 1583. Travaux de Bernard Palissy (ses Discours admirables de la nature des eaux et fontaines sont publiés en 1580). Naissance de Franz Hals, à Malines (1580).

Dans la littérature : *Mort de Ronsard* (1585); édition posthume de ses œuvres (1586). Malherbe : les Larmes de saint Pierre (1587). La Noue : Discours (1587). Tragédies de Robert Garnier : les Juives (1580). Turnèbe : les Contents (comédie) (1582). En Angleterre : Euphuès et son Angleterre de John Lyly (naissance de l'euphuisme) (1580).

Publication des « Essais ». — C'est en mars 1580 que parurent à Bordeaux, chez Simon Millanges, « imprimeur ordinaire du roi », deux petits volumes in-8° intitulés : « Essais de messire Michel, seigneur de Montaigne, chevalier de l'ordre du roi et gentilhomme ordinaire de sa chambre ». L'auteur était alors à peu près inconnu. Une traduction d'un lourd ouvrage de scolastique, la *Théologie naturelle* de Raymond de Sebonde, en 1569; quelques dédicaces et un avertissement au lecteur en tête de divers opuscules d'Étienne de La Boétie, publiés par lui à Paris, en 1571 : tel était en effet le court bilan de ses œuvres à cette date.

Cette première édition des *Essais*, qui ne contenait que les deux premiers livres, n'eut pas un succès éclatant. Néanmoins Henri III fit ses compliments à l'auteur et le tribunal ecclésiastique de Rome reconnut assez de mérite à l'ouvrage pour demander à Montaigne de modifier certains passages d'une orthodoxie douteuse.

Trois nouvelles éditions se succédèrent à peu près identiques à la première. Deux seulement nous sont connues, celle de 1582 chez Simon Millanges, à Bordeaux, et celle de 1587, chez Jean Richer, à Paris.

Cependant, Montaigne patiemment développait son œuvre. En juin 1588 paraissait, à Paris, chez l'Angelier, une nouvelle édition *« augmentée d'un troisième livre et de six cents additions aux deux premiers »*, disait le titre. Cette édition, sans doute attendue du public, eut un succès très vif.

Alors, sur un exemplaire de cette belle édition, Montaigne relut toute son œuvre, en vue d'une mise au point définitive. Sa fine écriture accumula dans les larges marges de l'in-4° les additions et les corrections. Malheureusement, la mort le surprit en plein travail. Ce furent M^{lle} Marie Le Jars de Gournay, « sa fille d'alliance » et Pierre de Brach, un poète bordelais, son admirateur, qui, d'après les notes marginales manuscrites, donnèrent l'édition posthume de 1595.

Jusqu'au XIX^e siècle, on se contenta de ce texte que l'on tenait pour définitif. Mais on s'aperçut alors qu'il n'était pas d'une fidélité scrupuleuse et que les éditeurs s'étaient permis de trop nombreux remaniements et rajeunissements. Un travail de revision fut entrepris sur l'exemplaire même de Montaigne, conservé à la Bibliothèque municipale de Bordeaux. Les éditions parues depuis le début du XX^e siècle, en particulier celle dite « de la ville de Bordeaux » par MM. Strowski, Gebelin et Villey, et celle donnée en 1922-1923 par le regretté M. Paul Villey, ont toutes pris pour base le texte du manuscrit de Montaigne.

C'est également ce texte que nous suivrons, nous réservant de signaler à l'occasion les variantes intéressantes des éditions de 1580 ou de 1588.

Sources et compositions des « Essais ». — Les *Essais* de Montaigne ont été composés d'une façon aussi peu méthodique que possible.

Quand Montaigne, après avoir vendu sa charge de conseiller au Parlement de Bordeaux, se retira dans son château, il n'avait nullement, semble-t-il, l'intention d'écrire. Le 28 février 1571, en effet, il faisait peindre, en latin, sur les murs de sa bibliothèque une inscription dont voici la traduction :

L'an du Christ 1571, à l'âge de trente-huit ans, la veille des calendes de mars (28 février) anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, depuis longtemps déjà ennuyé de l'esclavage de la cour, du Parlement et des charges publiques, se sentant encore dispos, vint à part se reposer dans le sein des doctes Vierges (les Muses), où il passera dans le calme et à l'abri des soucis le peu qu'il lui reste à franchir d'une vie pour la plus grande partie déjà écoulée. Espérant que le destin lui accordera de parfaire cette demeure, ces douces retraites

de ses ancêtres, il les a consacrées à sa liberté, à sa tranquillité et à ses loisirs.

Seulement, quand on s'appelle Michel de Montaigne, on occupe ses loisirs de manière studieuse. Notre riche châtelain a sur les rayons de sa « librairie » un très grand nombre de livres. Il lit beaucoup et sans aucune méthode, au gré de sa fantaisie. Il lit des ouvrages d'histoire, anciens ou modernes : les *Vies parallèles* de Plutarque (dans la traduction d'Amyot), les œuvres de Cornelius Nepos, de Salluste, de Suétone ou de César, aussi bien que les *Mémoires* des seigneurs Du Bellay ou l'*Histoire d'Italie* de Guichardin. Il aime aussi feuilleter les œuvres des moralistes : Cicéron, Xénophon l'intéressent, mais bien plus encore les œuvres de Sénèque. Il ne dédaigne pas non plus les poètes : Catulle, Lucain, Ovide, Martial, Lucrèce, Térence, Horace, Virgile figurent parmi ses auteurs de prédilection, à côté de l'Arioste, Pétrarque, Jean Second et Ronsard. Tout l'intéresse. Et comme il lit le latin aussi facilement que le français et l'italien, il a devant lui un vaste champ de recherches où sa curiosité sans cesse en éveil trouve à se satisfaire.

Et parfois il jette sur le papier ce qui l'a frappé au cours de ses lectures; il fait des rapprochements, il ajoute quelques réflexions personnelles.

Et c'est ainsi que se constituent les premiers chapitres de ses *Essais*.

Mais voici qu'il lit les *Œuvres morales de Plutarque traduites du grec en français par Jacques Amyot* (ce livre a paru en 1572). Et immédiatement il est enthousiasmé. Plutarque égaie ses réflexions d'exemples moraux simples, familiers, pris dans la vie de chaque jour. Quelle admirable idée! Pourquoi Montaigne ne ferait-il pas de même? Et peu à peu, sans y songer, il recueille lui aussi dans sa propre vie des observations intéressantes. La lecture des poètes d'ailleurs, le pousse doucement dans cette voie-là. Puis, à l'âge de quarante-cinq ans, brutalement, il est atteint de la maladie de la pierre; or, rien n'invite plus que la maladie, on le sait, à se replier sur soi-même, à s'examiner, à s'analyser.

Et voilà comment un beau jour, Montaigne en arrive à déclarer : « Mon livre, ce n'est que la peinture de moi-même. » Il n'en prend vraiment conscience que vers 1578; il l'affirme nettement dans sa préface de 1580; et, quand Henri III le félicitera quelques mois plus tard, il lui répondra finement : « Il faut donc que je plaise à Votre Majesté, car mon livre c'est moi. »

L'édition de 1580 paraît. Puis Montaigne voyage. Quand il revient dans son château, il s'enferme de nouveau dans sa chère « librairie »; il retrouve avec plaisir ses livres; la liste de ses lectures s'allonge. Mais, en même temps, les souvenirs affluent. Et son esprit opère un incessant brassage de ces trois éléments : les données des livres, celles de la vie, celles du moi : méthode légitime, méthode fructueuse aussi; car, comme il le dit dans un passage célè-

bre : « *Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.* » L'édition de 1588 sera tout entière orientée dans ce sens.

Celle de 1595 ne révélera aucun changement important. Il semble seulement que, pendant les dernières années de sa vie, Montaigne se soit surtout appliqué à enrichir de nouvelles additions, prises dans les livres, les sujets déjà étudiés par lui. Il lit d'un bout à l'autre de longs ouvrages : Héródote, Tite-Live, Platon (dans la traduction de Marsile Ficin), les œuvres morales de Cicéron. Chaque fois qu'il rencontre un épisode curieux, une citation frappante, une idée originale pouvant se rapporter à quelque passage de ses *Essais*, il lui fait une place dans la nouvelle édition qu'il prépare.

Et c'est ainsi que s'est constitué ce livre curieux, unique dans l'histoire des littératures, qui, commencé avec des ambitions modestes (un simple « coup d'essai », pour reprendre une expression de Marot) est devenu d'abord les « essais » du jugement de l'auteur, puis les « essais » de sa vie, c'est-à-dire le résultat de son expérience personnelle sous tous ses aspects.

Méthode et contenu des « Essais ». — La manière dont le livre a été composé explique le désordre apparent des *Essais*. Les cent sept chapitres des trois livres de l'ouvrage se succèdent sans aucun lien entre eux. Certains sont très courts; d'autres sont très longs. A l'intérieur de chaque chapitre, aucun plan strict; la fantaisie de l'auteur nous transporte souvent très loin du sujet principal. Il y a mieux : les titres inscrits en tête de chaque chapitre n'expriment pas toujours l'idée essentielle de ce chapitre : ce n'est parfois qu'un prétexte, un point de départ.

Évidemment Montaigne n'a d'autre méthode que ses propres caprices. Il suit ses « rêveries » plus qu'il ne les guide. Si sa fantaisie rencontre un sujet qu'il n'entend pas, « *il sonde le gué de bien loin* » et, le trouvant trop profond pour sa taille, il se tient à la rive. Parfois c'est à un « *sujet vain et de néant* » qu'il s'arrête; alors, il « *cherche de quoi lui donner corps et de quoi l'appuyer et l'étaçonner* (l'étayer) ». D'autres fois encore, c'est « *un sujet noble et tracassé* (rebattu) » qu'il rencontre; rien de nouveau à découvrir, dans ce cas-là : il « *élira la route qui lui semblera la meilleure* », ou il en prendra prétexte pour s'égarer dans les environs.

En tout cas il n'étudiera jamais à fond et méthodiquement une question. « *De cent membres et visages qu'a chaque chose, j'en prends un tantôt à lécher seulement, tantôt à effleurer et parfois à pincer jusqu'à l'os ; j'y donne une pointe, non pas le plus largement, mais le plus profondément que je sais ; et aime le plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité.* »

Est-il donc incapable de mettre de l'ordre dans ses idées ? Nullement; et il l'a montré dans certains chapitres (*l'Apologie de Raymond de Sebonde*, par exemple); mais ce n'est pas son goût : « *J'aime*

l'allure poétique, à sauts et à gambades... Je n'ai point d'autre sergent de bande à ranger mes pièces que la fortune ; à mesure que mes rêveries se présentent, je les entasse. »

C'est tout le contraire d'une méthode rigoureuse ; il faut en prendre son parti. Mais cette fantaisie de Montaigne, quand une fois on s'est abandonné à elle, est un guide charmant ; et l'on est bien vite conquis ; et l'on ne songe pas à se plaindre des détours qu'elle impose, tant sont inattendus et ravissants les points de vue qu'elle nous découvre.

Avec les premiers chapitres du premier livre, nous n'aurons guère que des compilations de faits curieux (*Du parler prompt ou tardif. De l'oisiveté*) ou des observations relatives à des sujets militaires ou politiques (*Si le chef d'une place assiégée doit sortir pour parlementer*). Ce sont les moins intéressants. Mais très vite de grands sujets sont abordés (*Que philosopher, c'est apprendre à mourir. De la coutume et de ne changer aisément une loi reçue. Du pédantisme. De l'amitié. Des cannibales. De la solitude. Des prières*). Et c'est dans ce premier livre que nous trouvons le fameux chapitre où sont réunies les idées pédagogiques de Montaigne : *De l'Institution des enfants*.

Le livre II contient encore quelques chapitres essentiels pour la connaissance des idées de Montaigne. Et d'abord le chapitre le plus important pour étudier la philosophie de Montaigne : *l'Apologie de Raymond de Sebonde* ; puis, les développements moins essentiels mais fort instructifs : *De l'inconstance de nos actions. De la conscience* (où se trouve un exposé sur la question de la torture). *De l'affection des pères aux enfants. De la cruauté* (Montaigne a horreur de la cruauté). *De la gloire*. C'est aussi dans le livre II que Montaigne nous révèle ses goûts littéraires (*Des livres*). Enfin, Montaigne nous renseigne abondamment sur lui-même : *De la présomption* (véritable étude de sa personne physique et morale). *De la ressemblance des enfants aux pères*.

Le livre III a été composé tout entier après le voyage de Montaigne. Ce qui frappe dès l'abord, c'est la longueur et la plénitude des chapitres. Aucun n'est insignifiant. Tous contiennent des idées essentielles à connaître. *De l'utile et de l'honnête* présente des idées politiques de l'auteur. *Du repentir* est le chapitre où Montaigne justifie le plus nettement sa méthode : la peinture du moi. *De trois commerces* (amitié, amour, lectures) contribue à la connaissance de l'auteur. *Sur des vers de Virgile* traite de questions fort diverses de littérature et de morale. Le chapitre *Des coches* est l'exemple le plus caractéristique de ces chapitres où le titre semble avoir été imaginé pour égarer le lecteur ; il y est question, entre beaucoup d'autres choses, de la découverte et de la conquête du Nouveau Monde. Citons encore : *De l'art de conférer* (sur la conversation). *De la vanité. De ménager sa volonté. De la physionomie. De l'expérience*, chapitres riches à la fois en idées morales et en confidences de Montaigne sur lui-même.

Tel est, dans ses grandes lignes, cet ouvrage dont toutes les parties n'ont pas, certes, la même valeur, mais dans lequel abondent les réflexions fines, les observations judicieuses, les confidences intéressantes et dont la forme enfin garde d'un bout à l'autre un charme inimitable.

L'art de l'écrivain dans les « Essais ». — Sans parler ici des idées, sur lesquelles nous reviendrons à propos de la philosophie de Montaigne, il faut en effet caractériser l'art de l'écrivain. Cet art est beaucoup plus conscient et étudié qu'il ne semble au premier abord.

Montaigne se défend d'être un écrivain de profession : il ne veut pas passer pour pédant. Aussi s'applique-t-il à être aussi naturel que possible. Naturel dans sa langue : il évite d'employer des mots techniques, des mots savants ; il ne veut se servir que de la langue usuelle ; au besoin même il accueillerait les patois : « *Que le gascon y arrive, si le français n'y peut aller.* » Naturel aussi dans son style : il essaie d'écrire comme il parle. « *Le parler que j'aime, dit-il, est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et sec et non tant délicat et peigné comme véhément et brusque.* » Et c'est sans doute pour ne point manquer à cette règle qu'il s'oblige à ne jamais corriger. « *Je ne corrige point mes premières imaginations par les secondes... J'ajoute, mais je ne corrige pas.* » Il aimerait même mieux se contredire que de changer ce qu'il aurait écrit une première fois. Naturel, Montaigne veut l'être à tout prix. Et c'est sans doute la raison profonde pour laquelle il se soucie peu d'ordonner rigoureusement ses développements ; parenthèses, digressions, anecdotes, citations, échappées en marge du sujet : ce sont autant de moyens pour lui d'imiter l'allure capricieuse de la conversation, autant de moyens d'être naturel.

Ne nous y trompons pas cependant. Montaigne a appris de Sénèque l'art des antithèses, des maximes bien frappées et même des pointes. Plutarque lui a fait comprendre l'intérêt des métaphores et des images. Et s'il ne corrige pas sa pensée première, il corrige parfaitement sa forme. Et il complète souvent dans le sens d'un enrichissement de l'expression. L'examen des variantes de l'exemplaire de Bordeaux le montrerait facilement.

Quant au « désordre » de Montaigne, outre qu'il s'explique en partie par les additions successives de l'auteur, n'est-il pas parfois « un effet de l'art » ? On passe d'une idée à l'autre sans suivre les règles d'un raisonnement strict et l'on a l'impression d'une incohérence totale. Qu'on y regarde de plus près. N'y aurait-il pas dans ces sinuosités de l'expression la recherche très consciente d'effets artistiques ? Ces digressions, ces retours en arrière, ces reprises ne seraient-ils pas de véritables « procédés » pour mieux embrasser l'idée, pour mieux éclairer les différentes faces de la pensée ? Montaigne est un artiste très habile.

De l'artiste il a d'ailleurs l'imagination. C'est un des charmes de son expression que ces images, ces comparaisons, ces métaphores qu'on rencontre à toutes les pages de son livre. Images souvent familières, mais toujours originales et frappantes; métaphores et comparaisons vraiment démonstratives. Montesquieu avait l'air d'émettre un paradoxe, quand il classait Montaigne parmi les grands poètes. Il n'avait pas tout à fait tort.

Et nous le sentons mieux aujourd'hui. De tous les écrivains du xvi^e siècle, Montaigne est celui qui a le moins vieilli. Et pourtant ses idées souvent ne sont plus les nôtres. Quel est donc le secret de son succès? Sans aucun doute, c'est son talent d'écrivain et d'artiste. Il nous enchante.

1. Le texte de cette édition, comme nous l'avons dit, est celui de l'édition de Bordeaux. Nous avons indiqué les variantes les plus importantes et noté, en particulier, les très nombreuses additions faites par Montaigne à son texte de 1588 (add. Exempl. de Bordeaux).

Cette édition s'adressant à des lecteurs désireux de lire le texte de Montaigne avec facilité, nous avons modernisé l'orthographe toutes les fois que la graphie du xvi^e siècle était gênante sans utilité.



AVIS AU LECTEUR¹

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin, que² domestique et privée. Je n'y ay eu nulle considération de ton service, ny de ma gloire. Mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité³ particulière de mes parents et amis : à ce que⁴ m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt) ils y puissent retrouver aucuns⁵ traits de mes conditions⁶ et humeurs⁷, et que par ce moyen ils nourrissent plus entière et plus vive la connaissance qu'ils ont eu⁸ de moy. Si c'eût été pour rechercher la faveur du monde, je me fusse mieux paré et me présenterais en une marche étudiée. Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention⁹ et artifice : car c'est moy que je peins. Mes défauts s'y liront au vif, et ma forme naïve¹⁰, autant que la révérence publique¹¹ me l'a permis. Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des premières lois de nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier, et tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moy-même la matière de mon livre : ce n'est pas raison¹² que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain¹³; à Dieu donc.

De Montaigne, ce premier de Mars mille cinq cent quatre vingt.

1. Cet Avis au Lecteur, de 1580, permet de voir la conception que Montaigne se faisait de ses *Essais* à cette date. Cette conception ne sera plus tout à fait la même en 1588 (voir la Notice, page 7). Il reste néanmoins qu'en 1588, comme en 1580, la peinture du moi a été un des éléments essentiels de l'œuvre; 2. Sinon; 3. Au profit; 4. Afin que; 5. Quelques; 6. Manières d'être; 7. Tendances; 8. Les règles du participe passé conjugué avec *avoir* ne sont pas encore fixées au xvi^e siècle; 9. Effort; 10. Ma manière d'être naturelle; 11. Le respect du public; 12. Il n'est pas raisonnable; 13. Modestie d'auteur, qui n'est sans doute pas très sincère.



I. — LES INTENTIONS DE MONTAIGNE

Je ne dresse pas icy une statue à planter au carrefour d'une ville, ou dans une église, ou place publique :

(a) *Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat.
Secreti loquimur¹.*

C'est pour le coin d'une librairie², et pour en amuser un voisin, un parent, un amy, qui aura plaisir à me raconter³ et repratiquer en cette image. Les autres ont pris cœur de parler d'eux pour y avoir trouvé le sujet digne et riche; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si stérile et si maigre qu'il n'y peut échoir soupçon d'ostentation.

(b) Je juge volontiers des actions d'autrui; des miennes, je donne peu à juger à cause de leur nihilité⁴.

(c) Je ne trouve pas tant de bien en moy que je ne le puisse dire sans rougir.

Quel contentement me serait-ce d'ouïr ainsi quelqu'un qui me récitât⁵ les mœurs, le visage, la contenance, les paroles communes⁶ et les fortunes⁷ de mes ancêtres! Combien j'y serais attentif! Vraiment cela partirait d'une mauvaise nature, d'avoir à mépris les portraits mêmes de nos amis⁸ et prédécesseurs^(d), la forme de leurs vêtements et de leurs armes. J'en conserve l'écriture⁹, le seing¹⁰, des heures¹¹ et une épée péculière¹² qui leur a servi, et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon père portait ordinairement en la main.

Variantes : (a) Citation ajoutée en 1588. — (b) Je juge volontiers..., de leur nihilité (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Je ne trouve..., sans rougir (1588). — (d) et prédécesseurs. Un poignard, un harnois, une épée, qui leur a servi, je les conserve pour l'amour d'eux, autant que je puis, de l'injure du temps (1580-1588). Remplacé par : la forme de leurs vêtements..., *major affectus*. (Exempl. de Bordeaux.)

1. « Je ne vise pas à enfler mon livre de bagatelles ambitieuses. Je parle comme en tête à tête » (Perse, v, 19); 2. Bibliothèque; 3. Fréquenter de nouveau; 4. Parce qu'elles ne sont rien; 5. Qui me rapportât; 6. Les paroles les plus ordinaires; 7. Les événements arrivés à; 8. Ceux que nous aimons (ici, nos parents, nos ancêtres); 9. Ce qui sert à écrire; 10. Le sceau; 11. Un livre d'heures (ce nom vient des prières qu'il faut dire à différentes heures de la journée); 12. Particulière.

« *Paterna vestis et annulus tanto charior est posteris, quanto erga parentes major affectus*¹. »

Si toutefois ma postérité est d'autre appétit, j'auray bien dequoy me revancher² : car ils ne sauraient faire moins de conte³ de moy que j'en feray d'eux en ce temps-là. Tout le commerce⁴ que j'ay en cecy avec le public, c'est que j'emprunte les outils de son écripture⁵, plus soudaine et plus aisée. En récompense⁶, j'empêcheray peut-être que quelque coin de beurre ne se fonde au marché⁷.

*Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis*⁸ ;

*Et laxas scombris sæpe dabo tunicas*⁹.

(^a) Et quand personne ne me lira, ay-je perdu mon temps de m'être entretenu tant d'heures oisives à pensements¹⁰ si utiles et agréables ? Moulant sur moy cette figure¹¹, il m'a fallu si souvent dresser et composer¹² pour m'extraire¹³, que le patron s'en est fermey¹⁴ et aucunement¹⁵ formé soy-même. Me peignant pour autrui, je me suis peint en moy de couleurs plus nettes que n'étaient les miennes premières. Je n'ay pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait, livre consubstantiel à son auteur, d'une occupation propre¹⁶, membre de ma vie¹⁷ ; non d'une occupation et fin tierce et étrangère comme tous autres livres. Ay-je perdu mon temps de m'être rendu compte de moy si continuellement, si curieusement¹⁸ ? Car ceux qui se repassent par fantaisie seulement et par langue¹⁹ quelque heure²⁰, ne s'examinent pas si primement²¹, ny ne se pénètrent, comme celui qui en fait son étude, son ouvrage et son métier, qui s'engage à un registre de durée, de toute sa foy, de toute sa force.

Les plus délicieux plaisirs, si²² se digèrent-ils²³ au dedans, fuyent à²⁴ laisser trace de soi, et fuyent la vue non seulement du peuple, mais d'un autre.

Var. : (^a) Et quand personne..., jusqu'à la fin du chapitre (add. Exempl. de Bordeaux).

1. « L'habit d'un père, son anneau, sont d'autant plus chers à ses enfants qu'ils avaient plus d'affection pour lui » (saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, 13); 2. Prendre ma revanche; 3. Moins se soucier; 4. Les rapports; 5. C'est-à-dire l'imprimerie; 6. En échange; 7. Entendez : le papier de mes livres servira à envelopper du beurre au marché. Plaisanterie courante (se rappeler Boileau : *Épître X*, v. 63; *Satire III*, v. 128; *Satire IX*, v. 72, etc.); 8. « Que le thon, que les olives ne manquent pas d'enveloppes » (Martial, XIII, 1); 9. « Et je fournirai souvent aux maquereaux d'amples vêtements » (Catulle, XCIV, 8); 10. Pensées; 11. Ce portrait que je fais dans mon livre; 12. Me donner une apparence étudiée; 13. Pour tirer de ma propre personne l'image en question; 14. Raffermi; 15. En quelque sorte; 16. Qui ne s'occupe que de moi; 17. Remarquer la force de ces termes; 18. Avec tant de soin; 19. Oralement; 20. En passant, une heure par hasard; 21. Si essentiellement; 22. Certes; 23. Se fondent; 24. Évitent de.

Combien de fois m'a cette besogne diverty¹ de cogitations² ennuyeuses ! et doivent être contées³ pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a étrenés⁴ d'une large faculté à nous entretenir à part, et nous y appelle souvent pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la société, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de ranger ma fantaisie à rêver même par quelque ordre et projet⁵, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est⁶ que de donner corps et mettre en registre⁷ tant de menues pensées qui se présentent à elle. J'écoute à⁸ mes rêveries parce que j'ay à les enroler⁹. Quant de fois¹⁰, étant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohibaient de reprendre à découvert, m'en suis-je icy dégorgé¹¹, non sans dessein de publique instruction ! Et si¹² ces verges poétiques :

*Zon dessus l'euil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du Sagoin¹³ !*

s'impriment encore mieux en papier qu'en la chair vive. Quoy¹⁴, si je prête un peu plus attentivement l'oreille aux livres, depuis que je guette si j'en pourray friponner¹⁵ quelque chose de quoy émailler ou étayer le mien ?

Je n'ay aucunement étudié pour faire un livre ; mais j'ay aucunement¹⁶ étudié pour ce que¹⁷ je l'avais fait, si c'est aucunement étudier que effleurer et pincer par la tête ou par les pieds tantôt un auteur, tantôt un autre ; nullement pour former mes opinions ; ouy¹⁸ pour les assister pièce¹⁹ formées, seconder et servir.

Livre II, chap. XVIII : « Du démentir ».

Les autres forment l'homme ; je le récite²⁰ et en représente un particulier, bien mal formé, et lequel, si j'avais à façonner de nouveau, je ferais vraiment bien autre qu'il n'est. Meshuy²¹ c'est fait. Or les traits de ma peinture ne fourvoyent point, quoiqu'ils se changent et diversifient...

Je propose²² une vie basse et sans lustre, c'est tout un²³. On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie

1. Détourné (sens du mot *divertissement* chez Pascal) ; 2. Méditations ; 3. Comptées ; 4. Fait don ; 5. Plan ; 6. Il n'y a pas d'autre moyen que de ; 7. Enregistrer ; 8. Je suis attentif à ; 9. Mettre par écrit ; 10. Combien de fois ; 11. Soulagé ; 12. Certes ; 13. Vers de Marot dans son épître : *Fripelipes, valet de Marot, à Sagon*. Ce Sagon est un ennemi de Marot (son nom est transformé en *Sagoin* par ironie) ; 14. Que sera-ce si (*quid* latin) ; 15. Voler ; 16. Un peu ; 17. Parce que ; 18. Mais certes ; 19. Depuis longtemps (il y a une longue pièce de temps) ; 20. Raconte ; 21. Désormais ; 22. J'expose ; 23. Il n'importe.

populaire¹ et privée qu'à une vie de plus riche étoffe : chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition.

(^a) Les auteurs se communiquent au peuple par quelque marque particulière et étrangère; moy le premier par mon être universel, comme Michel de Montaigne, non comme grammairien ou poète ou jurisconsulte. Si le monde se plaint de quoy je parle trop de moy, je me plains de quoy il ne pense seulement pas à soy.

Mais est-ce raison que, si particulier en usage², je prétende me rendre public, en connaissance? Est-il aussi raison³ que je produise⁴ au monde, où la façon et l'art ont tant de crédit et de commandement⁵, des effets de nature crus et simples, et d'une nature encore bien faiblesse? Est-ce pas faire une muraille sans pierre, ou chose semblable, que de bâtir des livres sans science et sans art? Les fantaisies de la musique sont conduites par art, les maïennes par sort⁶. Au moins j'ay cecy selon la discipline⁷, que jamais homme ne traita sujet qu'il entendît ni connût mieus que je fay celuy que j'ay entrepris, et qu'en celuy-là je suis le plus savant homme qui vive; secondement, que jamais aucun (^b) ne pénétra en sa matière plus avant, ny en éplucha plus particulièrement les membres⁸ et suites⁹; et n'arriva plus exactement et pleinement à la fin qu'il s'était proposé à sa besogne. Pour la parfaire, je n'ay besoin d'y apporter que la fidélité : celle-là y est, la plus sincère et pure qui se trouve. Je dy vray, non pas tout mon saoul, mais autant que je l'ose dire; et l'ose un peu plus en vieillissant, car il semble que la coutume concède à cet âge plus de liberté de bavasser¹⁰ et d'indiscrétion à parler de soy. Il ne peut advenir icy ce que je voy advenir souvent, que l'artisan et sa besogne se contrarient : un homme de si honnête conversation¹¹ a-il fait un si sot écrit? ou, des écrits si savants sont-ils partis d'un homme de si faible conversation?...

Icy, nous allons conformément et tout d'un train, mon livre et moy. Ailleurs, on peut recommander et accuser

Var. : (^a) Les auteurs..., il ne pense seulement pas à soy (add. Exempl. de Bordeaux). — (^b) ne pénétra en sa matière..., les membres et suites; et (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Ordinaire; 2. Moi qui mène une vie si privée dans la pratique; 3. Est-il raisonnable; 4. Que j'expose; 5. Recommandation, importance; 6. Au hasard; 7. La règle; 8. Parties; 9. Conséquences; 10. Bavarder; 11. D'un commerce si distingué.

l'ouvrage à part de l'ouvrier; icy, non : qui touche l'un, touche l'autre. Celuy qui en jugera sans le connaître, se fera plus de tort qu'à moy; celuy qui l'aura connu, m'a du tout¹ satisfait.

Livre III, chap. II : « Du repentir ».

Je ne vis jamais père, pour teigneux ou bossé² que fût son fils, qui laissât de l'avouer. Non pourtant s'il n'est du tout³ enyvré de cette affection, qu'il ne s'aperçoive de sa défaillance; mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy, mieux que tout autre, que ce ne sont icy que rêveries d'homme qui n'a goûté des sciences que la croûte première, en son enfance, et n'en a retenu qu'un général et informe visage : un peu de chaque chose, et rien du tout³, à la française. Car, en somme, je sais qu'il y a une Médecine, une Jurisprudence, quatre parties en la Mathématique⁴, et grossièrement ce à quoy elles visent (a). Et à l'aventure encore sais-je la prétention des sciences en général au service de notre vie⁵. Mais, d'y enfoncer plus avant, de m'être rongé les ongles à l'étude d'Aristote, monarque de la doctrine⁶ moderne, ou opiniâtre après quelque science, je ne l'ay jamais fait, (b) ni n'est art dequoy je susse peindre seulement les premiers linéaments. Et n'est enfant des classes moyennes, qui ne se puisse dire plus savant que moy, qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa première leçon⁷ : au moins selon icelle⁸. Et, si l'on m'y force, je suis contraint, assez inaptement, d'en tirer quelque matière de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel : leçon qui leur⁹ est d'autant inconnue, comme à moy la leur.

Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque et Sénèque¹⁰, où je puise comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien.

Var. : (a) Et à l'aventure..., de notre vie (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) ni n'est art dequoy..., si peu que rien (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Complètement; 2. Bossu; 3. Complètement; 4. C'est-à-dire : l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie; 5. Entendez : en quoi les sciences ont l'ambition de nous servir dans la vie; 6. Science; 7. Exagération évidente. Montaigne ne veut pas passer pour pédant; 8. Celle-ci; 9. Aux enfants. 10. Ce goût pour Sénèque et Plutarque (qui lui est commun avec beaucoup de lecteurs de son temps), il le notera dans d'autres passages de son livre. (Cf. IX, les Lectures de Montaigne, p. 72 et 73).

L'Histoire, c'est plus mon gibier, ou la poésie que j'aime d'une particulière inclination¹. Car, comme disait Cléantes², tout ainsi que la voix³, contrainte dans l'étroit canal d'une trompette, sort plus aiguë et plus forte, ainsi me semble-il que la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poésie⁴, s'élance bien plus brusquement et me fiert⁵ d'une plus vive secousse. Quant aux facultés naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay⁶, je les sens fléchir sous la charge. Mes conceptions et mon jugement ne marche qu'à tâtons, chancelant, bronchant et choppan⁷; et, quand je suis allé le plus avant que je puis, si⁸ ne me suis-je aucunement satisfait : je voy encore du pays au delà, mais d'une vue trouble et en nuage, que je ne puis démêler. Et, entreprenant de parler indifféremment de tout ce qui se présente à ma fantaisie et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait⁹ souvent, de rencontrer de fortune¹⁰ dans les bons auteurs ces mêmes lieux¹¹ que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire¹² chez Plutarque tout présentement son discours de la force de l'imagination : à me reconnaître, au prix¹³ de ces gens-là, si faible et si chétif, si pesant et si endormy, je me fay pitié ou dédain à moy-même. Si me gratifié-je¹⁴ de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs; (a) et que je vais au moins de loin après, disant que voire¹⁵. Aussi que j'ay cela, qu'un chacun n'a pas, de connaître l'extrême différence d'entre eux et moy. Et laisse ce néant-moins courir mes inventions ainsi faibles et basses, comme je les ay produites, sans en replâtrer et recoudre les défauts que cette comparaison m'y a découverts. (b) Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les écrivains indiscrets¹⁶ de notre siècle, qui, parmy leurs ouvrages de néant¹⁷, vont semant des lieux¹⁸ entiers des anciens auteurs pour se faire honneur, font le contraire. Car cette infinie dissemblance de

Var. : (a) et que je vais au moins de loin après, disant que voire (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) Il faut avoir..., avec ces gens-là (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Cf. encore le même chapitre x : *les Lectures de Montaigne*; 2. Cité par Sénèque : *Lettres à Lucilius* (CVIII). Cléante est un stoïcien; 3. Le son; 4. La pensée, serrée dans la mesure cadencée de la versification; 5. Frappe; 6. L'épreuve. Nous avons là une des définitions que Montaigne donne du titre de son livre; 7. Faisant des faux pas; 8. Alors; 9. Il arrive; 10. Par hasard; 11. Ces mêmes sujets (cf. l'expression : *lieux communs*); 12. Entendez : comme je viens de rencontrer...; 13. En comparaison de; 14. Cependant je me félicite; 15. Oui. 16. Sans jugement; 17. De valeur nulle; 18. Passages.

lustres rend un visage si pâle, si terni et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gagnent.

(^a) C'était deux contraires fantaisies. Le philosophe Chrysippus¹ mêlait à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'autres auteurs, et, en un, la *Médée* d'Euripides : et disait Apollodorus que, qui² en retrancherait ce qu'il y avait d'étranger, son papier demeurerait en blanc. Epicurus au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avait pas semé une seule allégation étrangère³.

Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel⁴ passage. J'avais traîné languissant après des paroles françaises, si exsangues, si décharnées et si vides de matière et de sens, que ce n'était voirement⁵ que paroles françaises : au bout d'un long et ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une pièce⁶ haute, riche et élevée jusques aux nuës. Si j'eusse trouvé la pente douce et la montée un peu allongée, cela eût été excusable; c'était un précipice si droit et si coupé que, des six premières paroles, je connus que je m'envolais en l'autre monde. De là je découvris la fondrière d'où je venais, si basse et si profonde, que je n'eus onques plus le cœur de m'y ravalier⁷. Si j'étoffais l'un de mes discours de ces riches dépouilles, il éclairerait par trop la bêtise des autres.

(^b) Reprendre en autrui mes propres fautes ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme je fay souvent, celles d'autrui en moy. Il les faut accuser par tout et leur ôter tout lieu de franchise⁸. Si sais-je bien combien audacieusement j'entreprends moy-même à tous coups de m'égalier à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eux⁹, non sans une téméraire espérance que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner. Mais c'est autant par le bénéfice de mon application que par le bénéfice de mon invention et de ma force. Et puis, je ne lutte¹⁰ point en gros ces vieux champions-là, et corps à corps : c'est par reprises, menues et légères atteintes. Je ne m'y aheurte¹¹ pas; je ne

Var. : (^a) C'était deux contraires fantaisies... [tout le paragraphe] (add. Exempl. de Bordeaux). — (^b) Reprendre en autrui..., de ses *Politiques* [page suivante] (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Cité par Diogène Laërce (*Chrysippe*, VII, CLXXX); 2. Si on; 3. Cité par Diogène Laërce (*Epicurus*, X, xxvi); 4. Tel qu'on va le voir; 5. Véritablement; 6. Un morceau; 7. Le courage d'y redescendre; 8. Tout lieu d'asile; 9. En même temps qu'eux; 10. Je ne rivalise pas avec; 11. Obstine.

fay que les tâter; et ne vay point tant comme je marchande¹ d'aller.

Si je leur pouvais tenir palot², je serais honnête homme, car je ne les entreprends que par où ils sont les plus roides.

De faire ce que j'ay découvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autrui, jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts, conduire son dessein, comme il est aysé aux savants en une matière commune, sous les inventions anciennes rapiécées par-cy par-là : à ceux qui les veulent cacher et faire propres³, c'est premièrement injustice et lâcheté, que, n'ayant rien en leur vaillant⁴ par où se produire, ils cherchent à se présenter par une valeur étrangère, et puis, grande sottise, se contentant par piperie⁵ de s'acquérir l'ignorante approbation du vulgaire, se décrier envers les gens d'entendement qui hochent du nez⁶ notre incrustation empruntée, desquels seuls la louange a du poids. De ma part il n'est rien que je veuille moins faire. Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas des centons⁷ qui se publient pour centons : et j'en ay vu de très ingénieux en mon temps, entre autres un, sous le nom de Capilupus⁸, outre les anciens⁹. Ce sont des esprits qui se font voir et par ailleurs et par là, comme Lipsius¹⁰ en ce docte et laborieux tissu de ses *Politiques*.

Quoy qu'il en soit, veux-je dire, et quelles que soient ces inepties, je n'ay pas délibéré de les cacher, non plus qu'un mien portrait chauve et grisonnant, où le peintre aurait mis, non un visage parfait, mais le mien. Car aussi ce sont ici mes humeurs et opinions; je les donne pour ce qui est en ma créance, non pour ce qui est à croire. Je ne vise icy qu'à découvrir moy-même, qui seray par aventure autre demain, si nouveau apprentissage me change. Je n'ay point l'autorité d'être cru, ny ne le désire, me sentant trop mal instruit pour instruire autrui.

Livre I^{er}, chap. xxvi : « De l'Institution des enfants ».

1. J'entreprends; 2. Tenir tête (*palot* : disque de métal qu'on lance par jeu sur un but fixé); 3. De la part de ceux qui veulent les cacher et se les approprier; 4. Rien qui soit à eux (comparer l'ancienne expression : *un sou vaillant*). *Vaillant* est une forme participiale de *valoir*; 5. Tromperie; 6. Méprisent (mot à mot : secouent par le nez); 7. Poésies qui se composent uniquement de fragments empruntés à différents auteurs; 8. *Lelio Capilupi cento ex Virgilio de vita monacorum* (1543) par exemple; 9. Le plus ancien centon qu'on connaisse est la *Médée* d'Hosidius Géta, tragédie faite de vers de Virgile. Cf. encore le *Centon nuptial* d'Ausone, composé de vers de Virgile également (369 après J.-C.); 10. Juste Lipse, philologue belge (1547-1600). Ses *Politiconum sive civilia doctrinæ libri sex* (1589), soulevèrent l'indignation des réformés.

II. — LE PÈRE DE MONTAIGNE

(^a) Il parlait peu et bien; et si¹ mêlait son langage de quelque ornement des livres vulgaires², surtout espagnols; et, entre les Espagnols, lui était ordinaire celui qu'ils nomment³ *Marc-Aurèle*⁴. La contenance, il l'avait d'une gravité douce, humble et très modeste. Singulier soin⁵ de l'honnêteté et décence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval. Monstrueuse foi en ses paroles⁶ et une conscience et religion⁷ en général penchant plutôt vers la superstition que vers l'autre bout⁸. Pour⁹ un homme de petite taille, plein de vigueur et d'une stature droite et bien proportionnée. D'un visage agréable tirant sur le brun. Adroit et exquis¹⁰ en tous nobles¹¹ exercices. J'ay vu encore des cannes farcies¹² de plomb desquelles on dit qu'il exerçait ses bras pour se préparer à ruer¹³ la barre ou la pierre, ou à l'escrime, et des souliers aux semelles plombées pour s'alléger¹⁴ au courir et au sauter. Du primesaut¹⁵ il a laissé en mémoire des petits miracles. Je l'ai vu, par delà¹⁶ soixante ans, se moquer de nos allégresses¹⁷, se jeter avec sa robe fourrée sur un cheval, faire le tour de la table sur son pouce, ne monter guère en sa chambre sans s'élancer trois ou quatre degrés¹⁸ à la fois... Il avait eu fort longue part¹⁹ aux guerres delà les monts²⁰, desquelles il nous a laissé, de sa main, un papier-journal²¹, suivant point par point ce qui s'y passa et pour le public et pour le privé²².

Aussi se maria-il bien avant en âge²³, l'an 1528 — qui était son trente-troisième²⁴ — retournant d'Italie.

Livre II, chap. II : « De l'ivrognerie ».

Var. : (^a) Tout ce texte est seulement dans l'Exemplaire de Bordeaux.

1. Néanmoins; 2. Des livres écrits en langue vulgaire (et non en latin); 3. On nomme; 4. Ouvrage de Guevara; 5. (Il avait) un souci particulier; 6. (Il avait) une loyauté extraordinaire (presque contre nature) dans ses paroles; 7. Scrupule; 8. Que dans le sens opposé; 9. (Il se présentait) comme; 10. Supérieur; 11. Dignes d'un noble; 12. Remplies; 13. Lancer; 14. Se rendre plus léger, plus agile; 15. En ce qui concerne le saut d'un seul élan; 16. A plus de; 17. Se moquer de notre agilité (parce qu'elle n'était rien à côté de la sienne); 18. Marches d'escalier; 19. Il avait participé longtemps; 20. Les guerres d'Italie sous François I^{er}; 21. Un journal, une relation jour par jour. Cette coutume était très fréquente. Quand Montaigne voyagera, il fera tenir par un secrétaire un journal de son voyage; 22. Tant pour les actions publiques que pour ses actions particulières; 23. A un âge assez avancé (l'âge de trente-trois ans paraît un âge avancé pour le mariage, au XVI^e siècle). Il épousa Antoinette de Louppes, fille d'un négociant espagnol, d'origine juive sans doute. Le père de Montaigne, qui devait vivre quatre-vingt-dix ans et survivre à son fils, n'est jamais nommée dans les *Essais*; 24. Né en 1495, il mourut en 1568. Différents passages des *Essais*, nous apprennent qu'il s'occupa d'agrandir et d'embellir son domaine, et qu'il eut la passion du bien public (il occupa pendant vingt-cinq ans des charges municipales à Bordeaux et, au dire de son fils, il s'y donna tout entier, avec une ardeur excessive.

III. — L'ÉDUCATION DE MONTAIGNE

C'est un bel et grand agencement¹ sans doute que le grec et latin, mais on l'achète trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coutume, qui a été essayée en moy-même. S'en servira qui voudra.

Feu mon père, ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens savants et d'entendement², d'une forme d'institution³ exquise⁴, fut avisé de cet inconvénient qui était en usage; et luy disait-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues (^a), qui ne leur⁵ coûtaient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvions arriver à la grandeur d'âme et de connaissance des anciens Grecs et Romains. Je ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a⁶ que l'expédient que mon père y trouva, ce fut que, en nourrice et avant le premier dénouement de ma langue, il me donna en charge⁷ à un Allemand, qui depuis est mort fameux médecin en France, du tout⁸ ignorant de notre langue, et très bien versé en la latine. Cettuy-cy, qu'il avait fait venir exprès, et qui était bien chèrement gagé⁹, m'avait continuellement entre les bras. Il en eut¹⁰ aussi avec luy deux autres moindres en savoir pour me suivre, et soulager le premier. Ceux-cy ne m'entretenaient d'autre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'était une règle inviolable que ny luy-même, ny ma mère, ny valet, ny chambrière, ne parlaient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chacun avait appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruit¹¹ que chacun y fit. Mon père et ma mère y apprirent assez de latin pour l'entendre¹², et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la nécessité¹³, comme firent aussi les autres domestiques¹⁴ qui étaient plus attachés¹⁵ à mon service. Somme¹⁶,

Var. : (*) ... langues dont la seule cause pourquoi nous ne pouvons arriver à la perfection de science des anciens Grecs et Romains, d'autant que le langage ne leur coûtait rien (1580-1588).

1. Ornement; 2. Bon jugement. Montaigne dit ailleurs : « Mon père... rechercha avec grand soin et dépense l'accointance des hommes doctes, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et cela d'autant plus qu'il n'avait aucune connaissance des lettres »; 3. Instruction; 4. Choisie; 5. Leur (aux Grecs et aux Romains) : le remaniement de la phrase explique cette bizarrerie de construction; 6. Toujours est-il; 7. Me confia. Montaigne, dès sa naissance, avait été mis en nourrice dans un village des environs (voir le § VII : *les Goûts de Montaigne*); 8. Complètement; 9. Qui recevait de gros gages; 10. Il y en eut; 11. Profit; 12. Le comprendre; 13. Au besoin; 14. Les autres gens de la maison; 15. Les plus attaches; 16. Somme toute.

nous nous latinizames tant qu'il en regorgea¹ jusques à nos villages tout autour, où il y a encore et ont pris pied² par l'usage plusieurs appellations latines d'artisans et d'outils. Quant à moy, j'avais plus de six ans avant que j'entendisse non plus de français ou de périgourdin que d'arabesque³. Et, sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, j'avais appris du latin, tout aussi pur que mon maître d'école le savait : car je ne le pouvais avoir mêlé ny altéré. Si, par essai⁴, on me voulait donner un thème, à la mode des collèges, on le donne aux autres en français; mais à moy il me le fallait donner en mauvais latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Groucchi⁵, qui a écrit *De comitiis Romanorum*, Guillaume Guérente⁶, qui a commenté Aristote, George Bucanan⁷, ce grand poète écossais, (a) Marc-Antoine Muret⁸, que la France et l'Italie reconnaît⁹ pour le meilleur orateur du temps¹⁰, mes précepteurs domestiques¹¹, m'ont dit souvent que j'avais ce langage, en mon enfance, si prêt¹² et si à main¹³, qu'ils craignaient à m'accoster¹⁴. Bucanan, que je vis depuis à la suite de feu M. le maréchal de Brissac¹⁵, me dit qu'il était après à écrire de l'institution des enfants, et qu'il prenait l'exemple¹⁶ de la mienne : car il avait lors en charge¹⁷ ce comte de Brissac¹⁸ que nous avons vu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon père desseigna¹⁹ me le faire apprendre par art, mais d'une voie nouvelle, par forme d'ébat et

Var. : (a) Marc-Antoine Muret..., orateur du temps (add. de 1588).

1. Reflua (remarquer l'image pittoresque); 2. Se sont implantées; 3. Arabe; 4. Par exercice; 5. Nicolas Groucchi (ou Grouchy) : érudit né à Rouen en 1510, professeur au collège de Guyenne à Bordeaux. Son ouvrage sur les *Comices des Romains* a paru en 1555; 6. Érudit né à Rouen également et lui aussi, professeur au collège de Guyenne; 7. Poète, auteur dramatique et historien écossais, né en 1506, qui mena une vie très aventureuse. Il fut professeur au collège de Guyenne en 1543. Son œuvre très variée et écrite pour la plus grande partie en latin, était très admirée; 8. Philologue et poète, né à Muret en 1526. Il ne fut professeur au collège de Guyenne que longtemps après que Montaigne y eut passé. Montaigne eut l'occasion de le voir à Rome pendant son voyage; il dîna avec lui, l'ambassadeur de France et plusieurs autres savants et on parla de Plutarque (*Journal de voyage*). Muret est surtout connu aujourd'hui par son commentaire des *Amours de Ronsard*; 9. Le verbe ne s'accorde qu'avec le sujet le plus rapproché (latinisme); 10. Il avait, en effet, cette réputation. Il fut d'ailleurs « orateur » de la France auprès du Saint-Siège et, à ce titre, prononça en latin, devant le pape, l'éloge de la Saint-Barthélemy. Il mourut à Rome en 1595; 11. Répétiteurs; 12. Si bien à ma disposition; 13. Bien en main; 14. De se mesurer avec moi; 15. Maréchal de Brissac : Charles 1^{er} de Cossé-Brissac qui se distingua pendant la conquête du Piémont, et reprit le Havre aux Anglais en 1563; 16. Il prenait modèle; 17. Il était chargé de l'éducation de; 18. Timoléon de Cossé, fils du précédent, qui mourut au siège de Mussidan, à peu de distance du château de Montaigne, en 1569; 19. Eut le dessein;

d'exercice. Nous pelotions¹ nos déclinaisons à la manière de ceux qui, par certains jeux de tablier², apprennent l'arithmétique et la géométrie. Car, entre autres choses, il avait été conseillé de me faire goûter la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre désir, et d'élever mon âme en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte. Je dis jusques à telle superstition³ que, parce que aucuns⁴ tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les éveiller le matin en sursaut, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongés beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisait éveiller par le son de quelque instrument; et ne fus jamais sans homme qui m'en servît^(a).

Cet exemple suffira pour en juger le reste, et pour recommander aussi et la prudence et l'affection d'un si bon père, auquel il ne se faut nullement prendre, s'il n'a recueilli aucuns fruits répondants à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : le champ stérile et incommode; car, quoique j'eusse la santé ferme et entière, et quant et quant⁵ un naturel doux et traitable, j'étais parmy cela si pesant, mol et endormi, qu'on ne me pouvait arracher de l'oisiveté, non pas⁶ pour me faire jouer. Ce que je voyais, je le voyais bien, et sous cette complexion lourde, nourrissais des imaginations hardies et des opinions au-dessus de mon âge. L'esprit, je l'avais lent^(b), et qui n'allait qu'autant qu'on le menait; l'appréhension⁷, tardive; l'invention, lâche^(c); et après tout, un incroyable défaut de mémoire. De tout cela il n'est pas merveille s'il ne sut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux désir de guérison se laissent aller à toute sorte de conseil⁸, le bon homme⁹, ayant extrême peur de faillir¹⁰ en chose qu'il avait tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit toujours ceux qui vont devant, comme les grues, et se rangea à la coutume^(d), n'ayant plus autour de lui ceux qui lui avaient donné ces premières institutions,

Var. : (a) instrument; et avait un joueur d'épinette pour cet effet (1580), à la place de : Et ne fus jamais sans homme qui m'en servît. — (b) Je l'avais moussu (1580-1588). — (c) L'invention stupide (1580-1588). — (d) à l'usage et à la coutume (1580-1588).

1. Nous nous renvoyions comme des balles; 2. Jeux qui se jouent sur des tablettes spéciales (dames, échecs); 3. Scrupule; 4. Quelques-uns; 5. Et en même temps; 6. Pas même; 7. Compréhension; 8. Projet; 9. Cet homme de bien; 10. Se tromper.

qu'il avait apportées d'Italie¹; et m'envoya, environ² mes six ans, au collège de Guienne³, très florissant pour lors, et le meilleur de France. Et là, il n'est possible de rien ajouter au soin qu'il eut et à me choisir des précepteurs de chambre⁴ suffisants⁵, et à toutes les autres circonstances de ma nourriture⁶, en laquelle il réserva plusieurs façons particulières contre l'usage des collèges. Mais tant y a⁷, que c'était toujours collège. Mon latin s'abâtardit incontinent⁸, duquel, depuis, par désaccoutumance j'ay perdu tout usage. Et ne me servit cette mienne nouvelle institution, que de me faire enjamber d'arrivée⁹ aux premières classes : car, à treize ans que je sortis du collège, j'avais achevé mon cours (qu'ils appellent), et à la vérité sans aucun fruit que je pusse¹⁰ à présent mettre en compte.

Le premier goût que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables de la *Métamorphose*¹¹ d'Ovide. Car, environ l'âge de sept ou huit ans, je me dérobaïs de tout autre plaisir pour les lire : d'autant que cette langue était la mienne maternelle, et que c'était le plus aisé livre que je connusse, et le plus accommodé à la faiblesse de mon âge à cause de la matière. Car des *Lancelots du Lac*, des *Amadis*, des *Huons de Bordeaux*¹², et tel fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, je n'en connaissais pas seulement le nom, ny ne fais encore le corps¹³, tant exacte était ma discipline¹⁴. Je m'en rendais plus nonchalant à l'étude des mes autres leçons prescrites. Là, il me vint singulièrement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de précepteur¹⁵, qui sut dextrement¹⁶ conniver¹⁷ à cette mienne débauche, et autres pareilles. Car, par là, j'enfilay tout d'un train Virgile en l'*Énéide*, et puis

1. Le père de Montaigne avait pris part aux guerres d'Italie sous François I^{er}. Remarquer dans la formation de Montaigne l'influence (malheureusement insuffisante à son gré) des idées de la Renaissance italienne; 2. Vers; 3. A Bordeaux (le collège de Guyenne avait été fondé en 1533); 4. Répétiteurs; 5. Capables, habiles; 6. Éducation; 7. Néanmoins; 8. Sur-le-champ; 9. Dès mon arrivée; 10. Je pourrais; 11. Nous disons aujourd'hui : les *Métamorphoses* d'Ovide. Montaigne avouera dans un autre chapitre (cf. x : les *Lectures de Montaigne*, p. 68) que ce goût pour Ovide ne lui est pas resté dans son âge mûr; 12. *Lancelot du Lac* : roman en prose racontant les aventures d'un des chevaliers de la Table Ronde. *Amadis de Gaule* : autre roman dont le héros est le fameux chevalier à la charrette. *Huon de Bordeaux* : titre d'une chanson de geste, et ici, d'un remaniement en prose sur le même sujet. Tous ces romans en prose qui reprenaient des sujets de vieux poèmes des XII^e et XIII^e siècles (chansons de geste et chansons courtoises) avaient beaucoup de succès au XVI^e siècle, et cela dans tous les pays civilisés (Don Quichotte a toute une bibliothèque de ces livres-là, et c'est même la cause de son étrange folie : il les prend au sérieux); 13. Et je n'en connais pas encore le fond (je ne les ai pas encore lus); 14. Les principes de mon éducation; 15. A un précepteur de bon jugement; (nous dirions encore aujourd'hui : un brave homme de maître); 16. Adroitement; 17. Fermer les yeux (*connivere* en latin).

Térence, et puis Plaute, et des comédies italiennes¹, lurré² toujours par la douceur du sujet. S'il eût été si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du collège que la haine des livres, comme fait quasi toute notre noblesse. Il s'y gouverna ingénieusement. Faisant semblant de n'en voir rien, il aiguissait ma faim, ne me laissant que à la dérobee gourmander³ ces livres, et me tenant doucement en office⁴ pour les autres études de la règle. Car les principales parties⁵ que mon père cherchait à ceux à qui il donnait charge de moy, c'était la débonnâreté et facilité de complexion. Aussi n'avait la mienne autre vice que langueur et paresse. Le danger n'était pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne pronostiquait que je dusse devenir mauvais, mais inutile⁶. On y prévoyait de la fainéantise, non pas de la malice...

Mettray-je en compte cette faculté de mon enfance : une assurance de visage, et souplesse de voix et de geste, à m'appliquer aux rôles que j'entreprenais ? Car, avant l'âge,

*Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus*⁷,

j'ai soutenu les premiers personnages es⁸ tragédies latines de Bucanan, de Guérente et de Muret⁹, qui se représentèrent en notre collège de Guienne avec dignité. En cela Andreas Goveanus¹⁰, notre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand principal de France : et m'en¹¹ tenait-on maître ouvrier. C'est un exercice que je ne mesloue¹² point aux jeunes enfants de maison¹³ : et ay vu nos Princes s'y adonner depuis en personne, à l'exemple d'aucuns¹⁴ des anciens, honnêtement¹⁵ et louablement.

Livre I^{er}, chap. xxvi : « De l'institution des enfants ».

1. On voit que Montaigne pratiqua très jeune la langue italienne. Il lut toujours couramment l'italien. Un de ses livres préférés était l'*Histoire d'Italie* de Guichardin; 2. Leurré, séduit; 3. Dévorer en gourmand; 4. Dans mon devoir; 5. Qualités; 6. (Mais on pronostiquait que je dusse devenir) inutile; 7. « A peine avais-je atteint ma douzième année » (Virgile, *Bucoliques*, VIII, 39); 8. Dans les; 9. Trois professeurs du collège de Guyenne nommés déjà plus haut. Les tragédies latines sont peut-être le *Jules César* de Muret, la *Jephté* ou le *Baptiste* de Buchanan; 10. André de Gouvêa (le nom est latinisé suivant un usage courant); 11. A ces rôles de tragédies latines; 12. Blâme (mal louer); 13. Fils de famille; 14. Quelques-uns; 15. D'une manière distinguée.

IV. — L'AMITIÉ DE LA BOÉTIE^r

Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances² et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent³. En l'amitié dequoy je parle, elles se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymais, je sens que cela ne se peut exprimer, ^(a) qu'en répondant : Parce que c'était luy; parce que c'était moy⁴.

Il y a, au delà de tout mon discours, et de ce que j'en puis dire particulièrement, je ne sais quelle force inexplicable et fatale⁵, médiatrice de cette union. ^(b) Nous nous cherchions avant que de nous être vus, et par des rapports que nous oyions⁶ l'un de l'autre, qui faisaient en notre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports⁷, je croy par quelque ordonnance du ciel : nous nous embrassions par nos noms. Et à notre première rencontre, qui fut par hasard en une grande fête et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si pris, si connus, si obligés⁸ entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche que l'un à l'autre. Il écrivit une satire latine excellente, qui est publiée⁹, par laquelle il excuse et explique la précipitation de notre intelligence¹⁰, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous étions

Var. : ^(a) qu'en répondant..., c'était moy (add. Exempl. de Bordeaux). —

^(b) Nous nous cherchions..., rapporter qu'à soy [à la page suivante] (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Étienne de La Boétie (au xvi^e siècle on écrivait et on prononçait : La Boitie), né à Sarlat en 1530, mort en 1563, avait fait de brillantes études de droit et était devenu conseiller au Parlement de Bordeaux. Montaigne ne fit sa connaissance qu'en 1559 (quatre ans avant sa mort); leur amitié fut tout de suite très vive. Il était très érudit et très bien doué. Ses œuvres, publiées pour la plupart par Montaigne après la mort de son ami, comprenaient : des opuscules divers (le plus célèbre est la *Servitude volontaire* ou le *Contre-un*, pamphlet très ardent contre le principe monarchique : Montaigne n'osa pas le publier), des traductions d'œuvres grecques et d'œuvres italiennes, des sonnets et des poésies latines (dont l'une est consacrée à son amitié pour Montaigne). Sa mort, comme on le sait, fut une très rude épreuve pour Montaigne; 2. Commerce, relations; 3. Se tiennent ensemble; 4. Ces mots si simples expriment mieux que de longs développements la profondeur du sentiment éprouvé par Montaigne; 5. Voulue par le destin; 6. Entendions (imparfait du verbe *ouïr*); 7. Entendez : ces rapports qu'on nous faisait de l'un à l'autre avaient plus d'influence sur notre sympathie que ne le comporte la valeur de ces rapports; 8. Liés; 9. Il s'agit d'une pièce de vers latine de La Boétie, publiée par Montaigne, en 1571, dans laquelle l'auteur célébrait son amitié avec Montaigne; 10. Amitié, bonne entente.

tous deux hommes faits, et luy plus de quelque année¹, elle n'avait point à perdre temps, et à se régler au patron des amitiés molles et régulières, auxquelles il faut tant de précautions de longue et préalable conversation². Cette-cy n'a point d'autre idée³ que d'elle-même, et ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille : c'est je ne sais quelle quinte-essence de tout ce mélange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre dans la sienne; (a) qui, ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence⁴ pareille. Je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous fût propre, ny qui fût ou sien ou mien...

Nos âmes ont charrié si uniment ensemble, elles se sont considérées d'une si ardente affection, et de pareille affection découvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre, que, non seulement je connaissais la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitiés communes : j'en ay autant de connaissance qu'un autre, et des plus parfaites de leur genre, (b) mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs règles : on s'y tromperait. Il faut marcher en ces autres amitiés la bride à la main, avec prudence et précaution; la liaison n'est pas nouée en manière qu'on n'ait aucunement à s'en défier. Aimez-le (disait Chilon⁵) comme ayant quelque jour à le haïr; haïssez-le, comme ayant à l'aimer. Ce précepte qui est abominable en cette souveraine et maîtresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiés ordinaires (c) et coutumières, à l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avait très familier : « O mes amis, il n'y a nul amy⁶. »

En ce noble commerce, les offices⁷, et les bienfaits, nourriciers des autres amitiés, ne méritent pas seulement d'être mis en compte : cette confusion si pleine de nos volontés en est cause. Car, tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation pour le secours que je me donne

Var. : (a) qui, ayant saisi..., concurrence pareille (add. Exempl. de Bordeaux).

— (b) mais je ne conseille pas..., des amitiés ordinaires (1588). — (c) et coutumières..., à la fin du paragraphe (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Exactement deux ans et demi. Montaigne avait alors trente-cinq ans; 2. Commerce; 3. Modèle idéal (sens platonicien); 4. Émulation; 5. (Aulu-Gelle, I, III); 6. Cité par Diogène Laërce (Aristote, V, XVI); 7. Services rendus.

au besoin, quoy que dient¹ les Stoïciens, et comme je ne me sais aucun gré du service que je me fay : aussi l'union de tels amis étant véritablement parfaite, elle leur fait perdre le sentiment de tels devoirs, et haïr et chasser d'entre eux ces mots de division et de différence² : bienfait, obligation, reconnaissance, prière, remerciement, et leurs pareils. Tout étant par effet³ commun entre eux, volontés, pensements⁴, jugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance⁵ n'étant qu'une âme en deux corps selon la très propre définition d'Aristote⁶, ils ne se peuvent ny prêter ny donner rien...

L'ancien Menander⁷ disait celui-là heureux, qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un amy. Il avait certes raison de le dire, même s'il en avait tâté. Car, à la vérité, si je compare tout le reste de ma vie, quoyqu'avec la grâce de Dieu je l'aie passée douce, aisée et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction pesante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en payement⁸ mes commodités naturelles et originelles sans en rechercher d'autres : si je la compare, dis-je, toute aux quatre années qu'il m'a été donné de jouir de la douce compagnie et société de ce personnage, ce n'est que fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. Depuis le jour que je le perdis,

*quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic, Dii, voluistis) habeo*⁹,

je ne fay que traîner languissant; et les plaisirs mêmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte. Nous étions à moitié¹⁰ de tout; il me semble que je luy dérobe sa part,

*Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps*¹¹.

J'étais déjà si fait et accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à demy.

(a) *Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera,*

Var. : (a) Citation ajoutée en 1588.

1. Disent (dient est l'ancienne forme du subjonctif. Cf. le : *quoi qu'on die* de Trissotin dans *les Femmes savantes* de Molière; 2. Ces mots qui créent des divisions et des différences; 3. En effet, en fait; 4. Pensées; 5. Harmonie; 6. Citée par Diogène Laërce (*Aristote*, V, xx); 7. Cité par Plutarque : *De l'amitié fraternelle*; 8. M'étant contenté de; 9. « Jour qui me sera toujours douloureux, toujours sacré (telle a été votre volonté, ô Dieux) » (*Virgile, Enéide*, V, 49); 10. De moitié; 11. « Je n'ai plus le droit de prendre aucun plaisir; je me le suis interdit tant que je n'aurai plus celui avec lequel je dois tout partager » (*Térence, Heautontimoroumenos*, I, 1, 97).

*Nec carus æque, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Duxit ruinam¹.*

Il n'est action ou imagination où je ne le trouve à dire², comme si eût-il bien fait à moy. Car, de même qu'il me surpassait d'une distance infinie en toute autre suffisance et vertu, aussi faisait-il au devoir de l'amitié.

Livre I^{er}, chap. xxviii : « De l'amitié ».

V. — PORTRAIT PHYSIQUE DE MONTAIGNE

La première distinction qui ait été entre les hommes, et la première considération qui donna les prééminences aux uns sur les autres, il est vraisemblable que ce fut l'avantage de la beauté :

(b) *agros divisere atque dedere
Pro facie cujusque et viribus ingenioque :
Nam facies multum valuit viresque vigeant³.*

Or je suis d'une taille un peu au-dessous de la moyenne. Ce défaut n'a pas seulement de la laideur, mais encore de l'incommodité, à ceux même⁴ qui ont des commandements et des charges : car l'autorité que donne une belle présence⁵ et majesté corporelle en est à dire⁶...

Les petits hommes, dit Aristote⁷, sont bien jolis, mais non pas beaux; et se connaît en la grandeur la grand âme⁸, comme la beauté en un grand corps et haut...

C'est un grand dépit qu'on s'adresse à vous parmy vous gens pour vous demander : « Où est monsieur ? » et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade⁹ qu'on fait à votre barbier ou à votre secrétaire¹⁰. Comme il advint au pauvre Philopœmen¹¹. Étant arrivé le premier de sa troupe en un logis

Var. : (b) La citation a été ajoutée en 1588.

1. « Puisque un coup prématuré t'a emporté, ô la moitié de mon âme, pourquoi moi, l'autre moitié, m'artarderais-je ici? Je ne suis plus aussi cher à moi-même, je ne me survivrai pas tout entier. Ce même jour a causé notre perte à tous deux » (Horace, *Odes*, I, xxiv, 1); 2. Manquant. Dix-sept ans après la mort de son ami, Montaigne n'était pas encore consolé. On lit dans le *Journal de voyage* : « Ce matin (11 mai 1581), écrivant à M. d'Ossat, je tombai en un pensément si pénible de M. de La Boétie et y fus si longtemps sans me raviser, que cela me fit grand mal »; 3. « Le partage et l'attribution des terres furent réglés à proportion de la beauté, de la force et de l'esprit; car la beauté était une puissance et la force se faisait respecter » (Lucrèce, v, 1109); 4. Particulièrement; 5. Prestance; 6. Y manque; 7. *Morale à Nicomaque* (iv, 7); 8. La grandeur d'âme se reconnaît à la grandeur corporelle. Remarquer l'orthographe de *grand* : le vieux français a la même forme pour le masculin et le féminin (aujourd'hui encore : grand mère, grand route); 9. Coup de bonnet, salut; 10. Serait-ce le souvenir précis d'une aventure réellement arrivée? 11. Anecdote rapportée par Plutarque (*Philopœmen*, 1).

où on l'attendait, son hôtesse, qui ne le connaissait pas, et le voyait d'assez mauvaise mine¹, l'employa d'aller un peu aider à ses femmes à puiser de l'eau ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen. Les gentilshommes de sa suite étant arrivés et l'ayant surpris enbesogné² à cette belle vacation³ (car il n'avait pas failli⁴ d'obéir au commandement qu'on luy avait fait), lui demandèrent ce qu'il faisait là : « Je paie, leur répondit-il, la peine de ma laideur. » Les autres beautés sont pour les femmes; la beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse⁵, ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et douceur des yeux, ny la médiocre⁶ forme du nez, ny la petitesse de l'oreille et de la bouche, ny l'ordre et blancheur des dents, ny l'épaisseur bien unie d'une barbe brune à écorce de châtaigne⁷, ny le poil relevé, ny la juste rondeur de tête (a), ny la fraîcheur du teint, ny l'air du visage agréable, ny un corps sans senteur, ny la proportion légitime⁸ des membres, peuvent⁹ faire un bel homme¹⁰.

J'ay au demeurant la taille forte et ramassée (b); le visage, non pas gras, mais plein; la complexion, entre le jovial et le mélancolique, moyennement sanguine et chaude (c) ... la santé forte et allègre (d), jusques bien avant en mon âge rarement troublée par les maladies (e). J'étais tel, car je ne me considère pas à cette heure¹¹ que je suis engagé dans les avenues de la vieillesse, (f) ayant piéça¹² franchy les quarante ans :

*minutatim vires et robur adultum
Frangit, et in partem pejorem liquitur ætas*¹³.

Ce que je seray doresenavant¹⁴, ce ne sera plus qu'un demy-être, ce ne sera plus moy. Je m'échappe tous les jours et me dérobe à moy,

*Singula de nobis anni prædantur euntes*¹⁵.

Var. : (a) ny la juste rondeur de teste inclinant un peu sur la grosseur (1580). — (b) la taille forte et massive (1580). — (c) la complexion sanguine et chaude (1580). — (d) la santé forte et constante. — (e) rarement troublée par les maladies (add. de 1588). — (f) ayant piéça..., *liquitur ætas* (add. de 1588).

1. Ayant assez peu d'allure; 2. Employé; 3. Occupation; 4. Manqué; 5. Là où se trouve la petitesse de la taille, c'est-à-dire : quand on est petit; 6. Moyenne (sens du mot latin : *mediocris*); 7. De la couleur de l'écorce de châtaigne; 8. Régulière; 9. Ne peuvent faire (aujourd'hui la négation est indispensable avec *ni*); 10. On peut penser que les détails physiques qui précèdent s'appliquent à Montaigne lui-même : il savait qu'il n'était pas un bel homme; 11. Car ce que je considère ici ce n'est pas le Montaigne actuel, à cette heure où...; 12. Il y a longtemps déjà (il y a une bonne pièce de temps); 13. « Petit à petit les forces et la vigueur de la maturité sont brisées par l'âge qui glisse vers le déclin » (Lucrèce, II, v. 1131); 14. Dorénavant (d'ores en avant); 15. « Les années dans leur cours nous dépouillent par le menu » (Horace, *Épîtres*, II, II, 55).

D'adresse et de disposition¹, je n'en ay point eu; et si² suis fils d'un père très dispos et d'une allégresse³ qui luy dura jusques à son extrême vieillesse. Il ne trouva guère homme de sa condition qui s'égalât à luy en tout exercice de corps : comme je n'en ay trouvé guère aucun qui ne me surmontât, sauf au courir (en quoy j'étais des médiocres⁴). De la musique, ny pour la voix que j'y ay très inapte, ny pour les instruments, on ne m'y a jamais su rien apprendre. A la danse, à la paume, à la lutte, je n'y ay pu acquérir qu'une bien fort légère et vulgaire suffisance⁵, à nager, à escrimer, à voltiger⁶ et à sauter, nulle du tout⁷. Les mains, je les ay si gourdes⁸ que je ne sais pas écrire seulement pour moy⁹ : de façon que, ce que j'ay barbouillé, j'ayme mieux le refaire que de me donner la peine de le démêler (a); et ne lis guère mieux. Je me sens peser aux écoutants. Autrement, bon clerc¹⁰. Je ne sais pas clore à droit¹¹ une lettre, ny ne sus jamais tailler plume¹², ny trancher¹³ à table, qui vaille¹⁴ (b), ny équiper un cheval de son harnois, ny porter à point¹⁵ un oiseau et le lâcher, ny parler aux chiens, aux oiseaux, aux chevaux.

Mes conditions corporelles sont en somme très bien accordantes¹⁶ à celles de l'âme. Il n'y a rien d'allègre : il y a seulement une vigueur pleine et ferme. Je dure bien à la peine¹⁷; mais j'y dure, si je m'y porte moy-même, et autant que mon désir m'y conduit,

*Molliter austerum studio fallente laborem*¹⁸.

Autrement, si je n'y suis alléché par quelque plaisir, et si j'ay autre guide que ma pure et libre volonté, je n'y vaux rien. Car j'en suis là que, sauf la santé et la vie, il n'est chose (c) pourquoy je veuille ronger mes ongles, et que je

Var. : (a) Démêler et relire (1580-1588); et ne lis guère mieux..., bon clerc (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) Ny équiper un cheval..., aux oiseaux, aux chevaux (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) pourquoy je veuille..., ongles, etc. (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Qualité de celui qui est dispos, alerte; 2. Et pourtant; 3. Vivacité d'allures; 4. Des gens de force moyenne; 5. Habileté ordinaire; 6. Faire de la voltige à cheval (se rappeler l'importance de ces exercices dans le système d'éducation de Rabelais); 7. Tout à fait nulle habileté; 8. Enfiées, donc maladroites; 9. Le manuscrit de Bordeaux apporte une preuve de cette assertion; 10. Par ailleurs, bon lettré; 11. Correctement (à cette époque on ne clôt une lettre qu'avec des cachets de cire); 12. On emploie des plumes d'oie pour écrire : il faut les tailler convenablement; 13. Découper (cf. un écuyer tranchant); 14. D'une manière convenable; 15. Comme il faut (il s'agit des faucons et autres oiseaux de proie dressés pour la chasse); 16. En accord avec; 17. Je résiste bien à la fatigue; 18. « L'ardeur trompant doucement la dure fatigue » (Horace, *Satires*, II, II, 12).

veuille acheter au prix du tourment d'esprit et de la contrainte,

(a) *tanti mihi non sit opaci*

Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur aurum¹;

(b) extrêmement oisif, extrêmement libre, et par nature et par art. Je prêterais aussi volontiers mon sang que mon soin².

Livre II, chap. xvii : « De la présomption ».

VI. — LES GOUTS DE MONTAIGNE

Quoique j'aie été dressé autant qu'on a pu à la liberté et à l'indifférence, si est-ce que³ par nonchalance, m'étant en vieillissant plus arrêté sur certaines formes (mon âge est hors d'institution⁴ et n'a désormais dequoy regarder ailleurs⁵ que à se maintenir), la coutume a déjà, sans y penser⁶, imprimé si bien en moy son caractère en certaines choses, que j'appelle excès de m'en départir⁷. Et, sans m'essayer⁸, ne puis ny dormir sur jour⁹, ny faire collation entre les repas, ny déjeuner, ny m'aller coucher sans grand intervalle, (c) comme de trois bonnes heures, après le souper, ny porter ma sueur¹⁰, ny m'abreuver d'eau pure ou de vin pur, ny me tenir nu-tête longtemps, ny me faire tondre après dîner; et me passerais autant malaisément de mes gants que de ma chemise, et de me laver à l'issue de table et à mon lever, et le ciel et rideaux de mon lit comme de choses bien nécessaires¹¹. Je dinerais sans nappe; mais à l'allemande, sans serviette blanche, très incommodément¹²: je les souille plus qu'eux et les Italiens ne font; et m'ayde peu de cuiller et de fourchette. Je plains¹³ qu'on n'ait suivy un train¹⁴ que j'ay vu commencer à l'exemple des Roys; qu'on nous changeât de serviette selon les services, comme d'assiette. Nous tenons de ce laborieux¹⁵ soldat Marius

Var. : (*) La citation latine (add. de 1588). — (b) Extrêmement oisif..., mon soin (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Comme de trois bonnes heures (add. Exempl. de Bordeaux).

1. « A ce prix je ne voudrais pas de tout le sable du Tage bourbeux avec l'or qu'il roule à la mer » (Juvénal, *Satires*, III, 54); 2. Mon souci; 3. Néanmoins; 4. Ne peut plus être éduqué; 5. Et n'a désormais à viser d'autre but que de...; 6. Sans que j'y pense, sans que je m'en aperçoive; 7. De m'en séparer; 8. Sans m'éprouver; 9. Pendant le jour; 10. Supporter d'être en sueur; 11. Les considérant comme des choses très nécessaires; 12. Entendez : je dinerais très incommodément à la manière allemande...; 13. Je regrette; 14. Une manière de faire; 15. Qui supporte facilement les fatigues.

que, vieillissant, il devint délicat en son boire et ne le prenait qu'en une sienne coupe particulière. Moy je me laisse aller aussi à certaine forme de verres, et ne boy pas volontiers en verre commun, non plus que d'une main commune¹. Tout métal m'y déplaît au prix d'une matière claire et transparente². (a) Que mes yeux y tâtent aussi, selon leur capacité³.

Je dois plusieurs telles molleses à l'usage. Nature m'a aussi, d'autre part, apporté les siennes : comme de ne soutenir plus deux pleins repas⁴ en un jour sans surcharger mon estomac; ny l'abstinence pure de l'un des repas sans me remplir de vents, assécher ma bouche, étonner⁵ mon appétit; de m'offenser⁶ d'un long serein⁷. Car depuis quelques années, aux corvées de la guerre, quand toute la nuit y cours, comme il advient communément, après cinq ou six heures l'estomac me commence à troubler, avec véhémence douleur de tête, et n'arrive point au jour sans vomir. Comme les autres s'en vont déjeuner je m'en vay dormir, et au partir de là⁸ aussi gay qu'auparavant...

Il n'est rien qu'on doive tant recommander à la jeunesse que l'activité et la vigilance. Notre vie n'est que mouvement. Je m'ébranle difficilement, et suis tardif partout : à me lever, à me coucher, et à mes repas; c'est matin pour moy que sept heures, et, où je gouverne⁹, je ne dîne ny avant onze, ny ne soupe qu'après six heures. J'ay autrefois attribué la cause des fièvres et maladies où je suis tombé à la pesanteur et assoupissement que le long sommeil m'avait apporté, et me suis toujours repenty de me rendormir le matin. (b) Platon veut plus de mal à l'excès du dormir qu'à l'excès du boire. J'ayme à coucher dur..., un peu bien couvert; on ne bassine jamais mon lit; mais depuis la vieillesse, on me donne quand j'en ay besoin des draps à échauffer¹⁰ les pieds et l'estomac. On trouvait à redire au grand Scipion d'être dormart¹¹, non à mon avis pour autre raison, sinon qu'il fâchait aux hommes¹² qu'en luy seul il n'y eût aucune chose à redire. Si j'ay quelque curiosité¹³ en mon traitement, c'est

Var. : (a) Que mes yeux..., leur capacité (add. Exempl. de Bordeaux). --

(b) Platon veut plus de mal..., à l'excès du boire (add. Exempl. de Bordeaux).

1. N'importe laquelle; 2. Par comparaison avec une matière claire et transparente (le verre); 3. Je veux que mes yeux puissent voir le liquide que je bois, selon leur capacité; 4. Plus de deux repas complets; 5. Troubler profondément; 6. De souffrir; 7. De rester longtemps exposé à l'air du soir; 8. Après le sommeil; 9. Quand je suis le maître; 10. Pour tenir au chaud; 11. Porté à dormir beaucoup; 12. Les autres hommes étaient fâchés; 13. Soin particulier.

plutôt au coucher qu'à autre chose; mais je cède et m'accommode en général, autant que tout autre, à la nécessité. Le dormir a occupé une grande partie de ma vie, et le continue¹ encore en cet âge² huit ou neuf heures d'une haleine. Je me retire³ avec utilité de cette propension paresseuse, et en vaux évidemment mieux; je sens un peu le coup de la mutation, mais c'est fait en trois jours... Mon corps est capable d'une agitation ferme mais non pas véhémence et soudaine. Je fuis meshuy⁴ les exercices violents, et qui me mènent à la sueur : mes membres se lassent avant qu'ils s'échauffent. Je me tiens debout tout le long d'un jour, et ne m'ennuye point à me promener; mais sur le pavé, depuis mon premier âge^(a), je n'ay aymé d'aller qu'à cheval^(b); à pied je me crotte jusques aux fesses, et les petites gens sont sujets par ces rues à être choqués et coudoyés^(c), à faute d'apparence⁵. Et ay aimé à me reposer, soit couché, soit assis, les jambes autant ou plus hautes que le siège...

Je suis né de tous les sens entiers quasi à la perfection⁶. Mon estomac est commodément bon, comme est ma tête, et le plus souvent se maintiennent⁷ au travers de mes fièvres, et aussi mon haleine. J'ay outrepassé^(d) tantôt de six ans le cinquantième⁸, auquel⁹ des nations, non sans occasion¹⁰, avaient prescrit une si juste fin à la vie qu'elles ne permettaient point qu'on l'excédât. Si¹¹ ay-je encore des remises¹², quoiqu'inconstantes et courtes, si nettes, qu'il y a peu à dire¹³ de la santé et indolence¹⁴ de ma jeunesse... Mon visage me découvre incontinent¹⁵, et mes yeux^(e), tous mes changements commencent par là, et un peu plus aigres¹⁶ qu'ils ne sont en effet¹⁷; je fais souvent pitié à mes amis avant que j'en sente la cause. Mon miroir ne m'étonne pas, car, en la jeunesse même, il m'est advenu plus d'une fois de chausser¹⁸ ainsi un teint et un port trouble et de mauvais pronostique¹⁹

Var. : (a) depuis mon premier âge (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) sur le pavé je ne puis aller qu'à cheval (1588). — (c) et coudoyés (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) J'ai passé l'âge auquel... (1588). — (e) et mes yeux (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Je dors sans interruption; 2. Montaigne a alors cinquante-quatre ans; 3. Je me soustrais; 4. Désormais; 5. Faute de les voir, on risque dans les rues de bousculer ou de heurter du coude les gens de petite taille (Montaigne, on le sait, était assez petit); 6. La nature m'a donné à ma naissance tous les sens à peu près parfaits; 7. Les sujets du verbe sont : *mon estomac et ma tête*; 8. Je viens de dépasser l'âge de cinquante-six ans (ceci est une addition de 1589); 9. Âge auquel; 10. Sans raison; 11. Néanmoins; 12. Des moments de répit; 13. Il n'y a pas à regretter; 14. État de quelqu'un qui ne souffre pas; 15. Mon visage fait connaître sur-le-champ mon état de santé; 16. Mauvais; 17. En réalité; 18. Présenter; 19. Faisant présager quelque chose de mauvais.

sans grand accident; en manière que¹ les médecins, qui ne trouvaient au dedans cause qui répondît à cette altération externe, l'attribuaient à l'esprit et à quelque passion secrète qui me rongeat² au dedans; ils se trompaient. Si le corps se gouvernait autant selon moy que fait l'âme, nous marcherions un peu plus à notre aise. Je l'avais lors, non seulement exempte de trouble, mais encore pleine de satisfaction et de fête, comme elle est le plus ordinairement, moitié de sa complexion, moitié de son dessein³ :

*Nec vitiant artus ægræ contagia mentis*⁴.

Je tiens que cette sienne température⁵ a relevé maintes fois le corps de ses chutes : il est souvent abattu; que si elle n'est enjouée, elle est au moins en état tranquille et reposé. J'eus la fièvre quarte⁷ quatre ou cinq mois, qui m'avait tout dévisagé; l'esprit alla toujours non paisiblement seulement, mais plaisamment. Si la douleur est hors de moy, l'affaiblissement et langueur ne m'attristent guère. Je vois plusieurs défaillances corporelles, qui font horreur seulement à nommer, que je craindrais moins que mille passions et agitations d'esprit que je vois en usage. Je prends parti de ne plus courre⁸, c'est assez que je me traîne; ny ne me plains de la décadence naturelle qui me tient.

Non plus que je ne regrette que ma durée ne soit aussi longue et entière que celle d'un chêne. Je n'ay point à me plaindre de mon imagination : j'ay eu peu de pensées en ma vie qui m'aient seulement interrompu le cours de mon sommeil... Je songe⁹ peu souvent; et lors c'est des choses fantastiques¹⁰ et des chimères produites communément de pensées plaisantes, plutôt ridicules¹¹ que tristes. Et tiens qu'il est vray que les songes sont loyaux interprètes de nos inclinations, mais il y a de l'art à les assortir et entendre.

(a) *Res quæ in vita usurpant homines, cogitant, curant, vident quæque agunt vigilantes, agitantque, ea sicut in somno accidunt, minus mirandum est*¹².

Var. : (*) La citation a été ajoutée sur l'Exemplaire de Bordeaux.

1. De telle manière que; 2. Susceptible de me ronger (sens consécutif; latinisme); 3. Volontairement; 4. « Mes membres ne sont pas atteints par les troubles de mon esprit » (Ovide, *Tristes*, III, viii, 25); 5. Modération (sens de *temperare* latin); 6. Elle de son côté (l'âme); 7. Fièvre intermittente qui revient tous les quatre jours; 8. Courir (cf. *chasse à courre*); 9. Je rêve; 10. Irréelles; 11. Risibles; 12. « Si les hommes retrouvent dans leur sommeil les choses qui dans la vie les occupent, qu'ils méditent, qu'ils poursuivent, qu'ils voient, celles qu'ils font et refont lorsqu'il sont éveillés, il n'y a là rien d'étonnant » (Cicéron, *De divinatione*, I, 22).

Pythagoras ordonnait certaine préparation de nourriture pour faire les songes à propos¹. Les miens sont tendres et ne m'apportent aucune agitation de corps ny expression de voix². J'ay vu plusieurs de mon temps en être merveilleusement³ agités. Théon⁴ le philosophe se promenait en songeant, et le valet de Périclès sur les tuiles mêmes et faite de la maison.

Je ne choisis guère à table, et me prends à la première chose et plus voisine⁵, et me remue⁶ mal volontiers d'un goût à un autre. La presse⁷ des plats et des services me déplaît autant qu'autre presse. Je me contente aisément de peu de mets; et hais l'opinion de Favorinus⁸ qu'en un festin il faut qu'on vous dérobe la viande⁹ où vous prenez appétit, et qu'on vous en substitue toujours une nouvelle, et que c'est un misérable souper si on n'a saoulé¹⁰ les assistants de croupions de divers oiseaux, et que le seul bec-figue mérite qu'on le mange entier. J'use familièrement de viandes salées; si aimé-je¹¹ mieux le pain sans sel, et mon boulanger chez moy n'en sert pas d'autre pour ma table, contre l'usage du pays. On a eu en mon enfance principalement à corriger le refus que je faisais des choses que communément on aime le mieux en cet âge : sucres, confitures, pièces de four¹². Mon gouverneur¹³ combattit cette haine de viandes¹⁴ délicates comme une espèce de délicatesse...

Si j'avais des enfants mâles, je leur désirasse¹⁵ volontiers ma fortune. Le bon père que Dieu me donna (qui n'a de moy que la reconnaissance de sa bonté, mais certes bien gaillarde¹⁶) m'envoya dès le berceau nourrir¹⁷ à un pauvre village des siens¹⁸, et m'y tint autant que je fus en nourrice, et encore au delà, me dressant à la plus basse et commune façon de vivre. Ne prenez jamais, et donnez encore moins à vos femmes, la charge de leur nourriture¹⁹ : laissez-les former à la fortune sous des lois populaires et naturelles, laissez à la coutume de les dresser à la frugalité et à l'austérité, qu'ils

1. Cicéron. *Da Divinatione*, II, 58); 2. Ils ne me font pas parler en dormant; 3. Étonnamment; 4. Théon de Smyrne, philosophe grec du II^e siècle de notre ère (détail donné par Diogène Laërce, *Pyrrhon*, IX, 82); 5. La plus voisine; 6. Je passe; 7. La foule; 8. Rhéteur gaulois (dans Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XV, 8); 9. Le mets; 10. Rassasié; 11. Pourtant j'aime; 12. Gâteaux cuits au four; 13. Précepteur; 14. Mets; 15. Je leur souhaiterais. On sait que Montaigne n'eut pas de fils. Il eut cinq filles dont une seule, Léonore, née en 1571, lui survécut; 16. Vigoureuse; 17. Élever; 18. La tradition veut que c'eût été Papessus, à 3 kilomètres du château de Montaigne; 19. La charge de leur éducation (entendez : la charge de l'éducation de vos fils).

ayent plutôt à descendre de l'âpreté qu'à monter vers elle. Son humeur visait encore à une autre fin : de me rallier¹ avec le peuple et cette condition d'hommes qui a besoin de notre aide; et estimait que je fusse tenu de regarder plutôt vers celui qui me tend les bras que vers celui qui me tourne le dos. Et fut cette raison pourquoy aussi il me donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte² fortune, pour m'y obliger³ et attacher.

Son dessein n'a pas du tout mal succédé⁴ : je m'adonne⁵ volontiers aux petits, soit pour ce qu'il y a plus de gloire, soit par naturelle compassion, qui peut infiniment en moy...

Je ne suis excessivement désireux ny de salades ny de fruits, sauf les melons. Mon père haïssait toute sorte de sauces; je les aime toutes. Le trop manger m'empêche⁶; mais, par sa qualité, je n'ay encore connaissance bien certaine qu'aucune viande⁷ me nuise; comme aussi je ne remarque ny lune pleine ny basse, ny l'automne du printemps. Il y a des mouvements en nous, inconstants et inconnus; car des refors⁸, pour exemple, je les ay trouvés premièrement commodes⁹, depuis fâcheux, à présent de rechef commodes. En plusieurs choses je sens mon estomac et mon appétit¹⁰ aller ainsi diversifiant¹¹ : j'ay rechangé du blanc au claret, et puis du claret au blanc. Je suis friand de poisson et fais mes jours gras des maigres, et mes fêtes des jours de jeûne; je crois ce qu'aucuns¹² disent, qu'il est de plus aisée digestion que la chair. Comme je fais conscience de manger de la viande le jour de poisson, aussi fait mon goût¹³ de mêler le poisson à la chair : cette diversité me semble trop éloignée¹⁴.

Dès ma jeunesse, je dérobaïs¹⁵ parfois quelque repas : ou afin d'aiguiser mon appétit au lendemain¹⁶, car, comme Epicurus jeûnait¹⁷ et faisait des repas maigres pour accoutumer sa volupté à se passer de l'abondance, moy, au rebours, pour dresser ma volupté à faire mieux son profit et se servir plus allégrement de l'abondance; ou je jeûnais pour conserver ma vigueur au service de quelque action de corps ou d'esprit, car l'un et l'autre s'ap-

1. De me rapprocher de; 2. Basse (sans idée péjorative); 3. Lier; 4. Réussi; 5. Je me donne; 6. Me gêne, me fatigue; 7. Aucun mets; 8. Les raiforts; 9. Me convenant; 10. Goût; 11. Changeant; 12. Quelques-uns; 13. Mon goût évite; 14. Il me semble que ce sont des mets trop différents; 15. Je supprimais; 16. Pour le lendemain; 17. Le détail est mentionné par Sénèque (*Epîtres à Lucilius*, xviii).

paresse¹ cruellement en moy par la réplétion²; ou pour guérir mon estomac malade; ou pour être sans compagnie propre³, car je dis, comme ce même Epicurus⁴, qu'il ne faut pas tant regarder ce qu'on mange qu'avec qui on mange, et loue Chilon⁵ de n'avoir voulu promettre de se trouver au festin de Périandre avant que d'être informé qui étaient les autres conviés⁶. Il n'est point de si doux apprêt pour moy, ny de sauce si appétissante, que celle qui se tire de la société.

Je crois qu'il est plus sain de manger plus bellement⁷ et moins, et de manger plus souvent. Mais je veux faire valoir l'appétit et la faim : je n'aurais nul plaisir à traîner, à la médecine⁸, trois ou quatre chétifs repas par jour ainsi contraints. (a) Qui m'assurerait que le goût ouvert que j'ay ce matin je le retrouvasse encore à souper ? Prenons, surtout les vieillards⁹, prenons le premier temps opportun qui nous vient. Laissons aux faiseurs d'almanachs les éphémérides, et aux médecins. L'extrême fruit¹⁰ de ma santé c'est la volupté : tenons-nous à la première¹¹ présente et connue. J'évite la constance en ces lois de jeûne. Qui veut qu'une forme¹² lui serve fuyez¹³ la continuer; nous nous y durcissons, nos forces s'y endorment; six mois après, vous y aurez si bien acoquiné¹⁴ votre estomac que votre profit ce ne sera que d'avoir perdu la liberté d'en user autrement sans dommage.

Je ne porte les jambes et les cuisses non plus couvertes en hiver qu'en été, un bas de soie tout simple. Je me suis laissé aller pour le secours de mes rhumes à tenir la tête plus chaude, et le ventre pour ma cholique¹⁵; mes maux s'y habituèrent en peu de jours et dédaignèrent mes ordinaires provisions¹⁶. J'étais monté d'une coiffe à un couvrechef, et d'un bonnet à un chapeau double. Les embourrures¹⁷ de mon pourpoint ne me servent plus que de garbe¹⁸ : ce n'est rien, si je n'y ajoute une peau de lièvre ou de vautour, une calotte à ma tête. Suivez cette gradation, vous irez beau

Var. : (a) Qui m'assurerait..., et aux médecins (add. Exempl. de Bordeaux).

1. L'un et l'autre (le corps et l'esprit) deviennent plus paresseux. Remarquer l'accord du verbe avec un seul sujet (latinisme); 2. Le fait d'être trop rempli; 3. Ou parce que je n'étais pas en compagnie qui me convint; 4. Cité par Sénèque (*Epîtres à Lucilius*, xix); 5. Un des Sept sages de la Grèce. Détail rapporté par Plutarque (*le Banquet des Sept sages*, III); 6. Convives; 7. Doucement; 8. A la manière qu'exigent les médecins; 9. Surtout nous, les vieillards; 10. Profit; 11. La première volupté; 12. Un usage; 13. Qu'il évite de; 14. Habitué; 15. Gravelle; 16. Précautions; 17. Parties garnies de bourre; 18. Parure.

train. Je n'en feray rien, et me dédirais volontiers du commencement que j'y ay donné, si j'osais. Tombez-vous en quelque inconvénient nouveau? cette reformation ne vous sert plus : vous y êtes accoutumé; cherchez-en une autre. Ainsi se ruinent ceux qui se laissent empêtrer à des régimes contrainsts¹, et s'y astreignent superstitieusement : il leur en faut encore, et encore après d'autres au delà; ce n'est jamais fait...

Je ne suis guère sujet à être altéré, ny sain ny malade² : j'ay bien volontiers lors la bouche sèche, mais sans soif; communément je ne bois que du désir qui m'en vient en mangeant, et bien avant dans le repas. Je bois assez bien pour un homme de commune façon³ : en été et en un repas appétissant, je n'outrepasse point seulement les limites d'Auguste⁴, qui ne buvait que trois fois précisément; mais, pour n'offenser la règle de Democritus, qui défendait de s'arrêter à quatre comme à un nombre mal fortuné⁵, je coule à un besoin⁶ jusques à cinq, trois demy-setiers environ⁷, car les petits verres sont les miens favoris, et me plaît de les vider, ce que d'autres évitent comme chose mal séante. Je trempe mon vin plus souvent à moitié, parfois au tiers d'eau. Et quand je suis en ma maison, d'un ancien usage que son médecin ordonnait à mon père et à soy, on mêle celuy qu'il me faut dès la sommellerie⁸, deux ou trois heures avant qu'on serve.

Je crains un air empêché⁹ et fuis mortellement la fumée (la première réparation où je courus chez moy, ce fut aux cheminées et aux retraits¹⁰, vice commun des vieux bâtimens et insupportable), et entre les difficultés¹¹ de la guerre compte ces épaisses poussières dans lesquelles on nous tient enterrés au chaud¹², tout le long d'une journée. J'ay la respiration libre et aisée, et se passent mes morfondemens¹³ le plus souvent sans offense¹⁴ du poumon, et sans toux.

L'âpreté¹⁵ de l'été m'est plus ennemie que celle de l'hyver; car, outre l'incommodité de la chaleur, moins remédiable que celle du froid, et outre le coup que les rayons du soleil donnent à la tête, mes yeux s'offensent

1. Sévères; 2. Que je sois en bonne santé ou que je sois malade; 3. Pour un homme ordinaire; 4. Détail donné par Suétone (*Auguste*, 77); 5. De mauvais augure; 6. Je me laisse aller au besoin; 7. Trois demi-setiers représentent environ trois quarts de litre; 8. Le lieu où le sommelier prépare la boisson; 9. Lourd, épais; 10. Lieux retirés; 11. Les ennuis; 12. Pendant les chaleurs; 13. Rhumes; 14. Dommage; 15. La rigueur.

de toute lueur éclatante : je ne saurais à cette heure dîner assis vis à vis d'un feu ardent et lumineux. Pour amortir la blancheur du papier, au temps que j'avais plus accoutumé de lire, je couchais sur mon livre une pièce de verre, et m'en trouvais fort soulagé. J'ignore jusques à présent l'usage des lunettes, et vois aussi loin que je fis onques¹, et que tout autre. Il est vray que sur le déclin du jour je commence à sentir du trouble et de la faiblesse à lire, dequoy l'exercice² a toujours travaillé³ mes yeux, mais surtout nocturne⁴. (a) Voylà un pas en arrière, à toute peine⁵ sensible! Je reculeray d'un autre, du second au tiers, du tiers au quart, si coïement⁶ qu'il me faudra être aveugle formé⁷ avant que je sente la décadence et vieillesse de ma vue. Tant les Parques détordent artificiellement⁸ notre vie. Si⁹ suis-je en doute que mon ouïe marchande¹⁰ à s'épaissir, et verrez que je l'auray demy¹¹ perdue que je m'en prendray encore à la voix de ceux qui parlent à moy. Il faut bien bander¹² l'âme pour luy faire sentir comme elle s'écoule.

Mon marcher est prompt et ferme; et ne sais lequel des deux, ou l'esprit ou le corps, ay arrêté plus mal-aisément en même point. Le prêcheur est bien de mes amis, qui oblige mon attention¹³ tout un sermon. Aux lieux de cérémonie, où chacun est si bandé¹⁴ en contenance, où j'ay vu les dames tenir leurs yeux même si certains¹⁵, je ne suis jamais venu à bout que quelque pièce¹⁶ des miennes n'extravague toujours; encore que j'y sois assis, j'y suis peu rassis¹⁷ (b). Comme la chambrière¹⁸ du philosophe Chrysippus disait de son maître qu'il n'était ivre que par les jambes (car il avait cette coutume de les remuer en quelque assiette¹⁹ qu'il fût, et elle le disait lorsque le vin émouvant²⁰ les autres, lui n'en sentait aucune altération), on a pu dire aussi dès mon enfance que j'avais de la folie aux pieds, ou de

Var. : (a) Voilà un pas en arrière..., jusqu'à la fin du paragraphe (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) peu rassis; et pour la gesticulation ne me trouve guère sans baguette à la main soit à cheval, soit à pied (1588) [supprimé sur l'Exempl. de Bordeaux, et remplacé par : Comme la chambrière..., jusqu'à la fin du paragraphe].

1. Jamais; 2. L'exercice de la lecture; 3. Fatigué; 4. Surtout la nuit; 5. A peine sensible; 6. Doucement; 7. Être complètement aveugle; 8. Habilement (avec art). On sait que les trois Parques déroulaient le fil de la vie humaine; 9. Encore; 10. Tarde; 11. A demi; 12. Tendre; 13. Il faut que le prédicateur me plaise bien pour qu'il fixe mon attention; 14. Tendue; 15. Immobiles; 16. Quelque partie (de moi); 17. Fixe; 18. Femme de chambre (anecdote rapportée par Diogène Laërce, VII, 183); 19. Place; 20. Troublant.

l'argent vif¹, tant j'y ay de remuement et d'inconstance² en quelque lieu que je les place.

C'est indécence³, outre ce qu'il nuit à la santé, voire⁴ et au plaisir, de manger goulument, comme je fais : je mords souvent ma langue, parfois mes doigts, de hastiveté⁵. Diogènes⁶, rencontrant un enfant qui mangeait ainsi, en donna un soufflet à son précepteur. ^(a) Il y avait à Rome des gens qui enseignaient à mâcher, comme à marcher, de bonne grâce⁷. J'en perds le loisir de parler, qui est un si doux assaisonnement des tables, pourvu que ce soient des propos de même, plaisants et courts.

Il y a de la jalousie et envie entre nos plaisirs : ils se choquent et empêchent l'un l'autre. Varro demande ceci au convive⁸ : l'assemblée de personnes belles de présence et agréables de conversation, qui ne soient ni muets ni bavards, netteté et délicatesse aux vivres et au lieu, et le temps serein⁹. ^(b) Ce n'est pas une fête peu artificielle¹⁰ et peu voluptueuse qu'un bon traitement de table : ny les grands chefs de guerre, ny les grands philosophes n'en ont refusé l'usage et la science...

Moy, qui ne manie que terre à terre¹¹, hais cette inhumaine sapience¹² qui nous veut rendre dédaigneux et ennemis de la culture¹³ du corps. J'estime pareille injustice¹⁴ prendre à contre-cœur les voluptés naturelles que de les prendre trop à cœur. ^(c) Xerxès était un fat¹⁵, qui, enveloppé en toutes les voluptés humaines, allait proposer prix à qui luy en trouverait d'autres. Mais non guère moins fat est celui qui retranche celles que nature luy a trouvées. Il ne les faut ny suyvre, ny fuir, il les faut recevoir. Je les reçois un peu plus grassement¹⁶ et gracieusement, et me laisse plus volontiers aller vers la pente naturelle. ^(d) Nous n'avons que faire d'exagérer leur inanité¹⁷; elle se fait assez sentir et se produit¹⁸ assez. Mercy à¹⁹ notre esprit maladif, rabat-joye,

Var. : ^(a) Il y avait à Rome..., de bonne grâce (add. Exempl. de Bordeaux). —

^(b) Ce n'est pas une fête..., et la science (add. Exempl. de Bordeaux). —

^(c) Xerxès était un fat..., lui a trouvées (add. Exempl. de Bordeaux). — ^(d) Nous n'avons que faire d'exagérer..., à la fin (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Du vif-argent (le mercure); 2. Le fait de ne pas rester en repos; 3. Peu convenable; 4. Et même; 5. Parce que je me hâte trop; 6. Anecdote rapportée par Plutarque (*Que la vertu se peut enseigner*, II); 7. Détail donné par Sénèque (*Épîtres à Lucilius*, xv); 8. Banquet (*convivium* latin). L'invité, que nous appelons aujourd'hui le convive, est nommé, au xvi^e et encore au xvii^e siècle, le convié; 9. Varron dit cela dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle (xiii, 40); 10. De peu d'art; 11. Qui me tiens près de terre; 12. Sagesse (*sapientia* latin); 13. Entretien; 14. J'estime qu'il est également injuste de; 15. Sot; 16. Lourdement; 17. Leur vanité (elles sont vides, ce n'est que du vent, comme il le dit plus loin); 18. Se manifeste; 19. C'est grâce à.

qui nous dégoûte d'elles comme de soy-même : il traite et soy et tout ce qu'il reçoit tantôt avant tantôt arrière¹, selon son être insatiable, vagabond et versatile.

*Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, acescit*².

Moy qui me vante d'embrasser si curieusement³ les commodités de la vie, et si particulièrement⁴, n'y trouve, quand j'y regarde ainsi finement, à peu près que du vent. Mais quoy, nous sommes partout vent. Et le vent encore, plus sagement que nous, s'ayme à bruire, à s'agiter, et se contente en ses propres offices⁵, sans désirer la stabilité, la solidité, qualités non siennes.

Livre III, chap. XIII : « De l'expérience ».

VII. — PORTRAIT MORAL DE MONTAIGNE

(a) Il me semble premièrement ces considérations devoir être mises en conte⁶, que je me sens pressé d'une erreur d'âme qui me déplaît et comme inique et encore plus comme importune⁷. J'essaye à la corriger; mais l'arracher, je ne puis. C'est que je diminue du juste prix les choses que je possède, de ce que⁸ je les possède; et hausse le prix aux choses, d'autant qu'elles sont étrangères, absentes et non miennes. Cette humeur s'épand⁹ bien loin. Comme la prérogative de l'autorité¹⁰ fait que les maris regardent les femmes propres¹¹ d'un vicieux¹² dédain, et plusieurs pères leurs enfants¹³, ainsi fais-je, et entre deux pareils ouvrages pèserais¹⁴ toujours contre le mien. Non tant que la jalousie de mon avancement et amendement trouble mon jugement et m'empêche de me satisfaire, comme¹⁵ que, d'elle-même, la maîtrise¹⁶ engendre mépris de ce qu'on tient et régente¹⁷. Les polices¹⁸, les mœurs lointaines me flattent, et les langues;

Var. : (*) Il me semble..., et tout le paragraphe (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Tantôt en exagérant, tantôt en n'allant pas assez loin; 2. « Si le vase n'est pas pur, tout ce que tu y verses s'agrit » (Horace, *Épîtres*, I, II, 54); 3. Avec tant de soin; 4. D'une manière si particulière à moi-même; 5. Fonctions; 6. Être mise en ligne de compte; 7. Qui me déplaît soit parce qu'elle est injuste, soit encore plus parce qu'elle est gênante; 8. Parce que; 9. Va; 10. L'autorité qu'ils ont sur elles; 11. Leurs femmes (par opposition à celles des autres); 12. Coupable; 13. Plusieurs pères regardent aussi leurs enfants avec dédain; 14. J'insisterais; 15. Ce n'est pas tant parce que le souci jaloux..., etc., mais bien plutôt parce que...; 16. L'autorité (le fait d'être le maître); 17. Dirige; 18. Façons de gouverner.

et m'aperçoy que le latin me pippe¹ à sa faveur par sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire². L'économie³, la maison, le cheval de mon voisin, en égale valeur, vaut⁴ mieux que le mien, de ce qu'il n'est pas mien. Davantage⁵ que je suis très ignorant en mon fait⁶. J'admire l'assurance et promesse⁷ que chacun a de soy, là où il n'est quasi rien que je sache savoir, ny que j'ose me répondre pouvoir faire. Je n'ay point mes moyens en proposition et par état⁸, et n'en suis instruit qu'après l'effet : autant douteux⁹ de moy que de toute autre chose. D'où il advient, si je rencontre louablement¹⁰ en une besogne, que je le donne plus à ma fortune qu'à ma force : d'autant que je les desseigne¹¹ toutes¹² au hasard et en crainte¹³...

Il est bien difficile, ce me semble, que aucun autre s'estime moins, voire¹⁴ que aucun autre m'estime moins, que ce que je m'estime.

(a) Je me tiens de la commune sorte¹⁵, sauf en ce que je m'en tiens¹⁶ : coupable des défauts plus basses¹⁷ et populaires, mais non désavouées¹⁸, non excusées; et ne me prise seulement que de ce que je sais mon prix¹⁹.

S'il y a de la gloire²⁰, elle est infuse en moy superficiellement par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui compareisse²¹ à la vue de mon jugement.

J'en suis arrosé, mais non pas teint²².

Car, à la vérité, quant aux effets de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est jamais party de moy chose qui me remplît²³; et l'approbation d'autrui ne me paye²⁴ pas. J'ay le goût tendre et difficile, et notamment en mon endroit : je me désavoue sans cesse; et me sens partout flotter et fléchir de faiblesse (b). Je n'ay rien du mien dequoy satisfaire mon jugement. J'ay la vue assez claire et réglée; mais,

Var. : (a) Je me tiens..., mais non pas teint (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) faiblesse. Je me connais tant que, s'il était parti de moy chose qui me plust, je le devrais sans doute à la fortune (1580-1588).

1. Me trompe, me séduit; 2. Aux gens du vulgaire; 3. L'administration domestique (sens étymologique); 4. Le verbe s'accorde seulement avec le dernier sujet (latinisme); 5. D'autant plus que; 6. En ce qui me concerne; 7. Tendance à se mettre en avant; 8. Inventoriés (entendez : je n'ai pas l'idée exacte des moyens dont je puis disposer); 9. Peu sûr; 10. Si je me trouve réussir de façon louable; 11. J'en forme le dessein; 12. Toutes mes besognes; 13. Timidement; 14. Et même; 15. J'estime que je suis d'une espèce commune, ordinaire; 16. Sauf en ceci, que je m'estime tel (ce que ne font généralement pas les autres : chacun se croit un être supérieur); 17. Les plus basses; 18. Mais je ne les désavoue pas; 19. Et je ne m'estime que pour ce que je vau; 20. Vanité, présomption; 21. Elle n'a point de réalité distincte; 22. Remarquer l'image qui illumine l'idée; 23. Satisfit; 24. Contenta.

à l'ouvrer¹, elle se trouble : comme j'essaye² plus évidemment en la poésie. Je l'aime infiniment : je me connais assez aux ouvrages d'autrui ; mais je fay, à la vérité, l'enfant quand j'y veux mettre la main ; je ne me puis souffrir. On peut faire le sot partout ailleurs, mais non en la Poésie,

mediocribus esse poetis

Non dii, non homines, non concessere columnæ³.

Plût à Dieu que cette sentence se trouvât au front des boutiques de tous nos imprimeurs, pour en défendre l'entrée à tant de versificateurs,

verion

Nil securius est malo poeta⁴.

Ce que je trouve excusable du mien⁵, ce n'est pas de soy et à la vérité⁶, mais c'est à la comparaison d'autres choses pires, auxquelles je voy qu'on donne crédit. Je suis envieux du bonheur de ceux qui se savent réjouir et gratifier en leur besogne⁷, car c'est un moyen aisé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soy-même. (a) Spécialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniâtreté⁸. Je sais un poète à qui forts, faibles⁹, en foule et en chambre¹⁰, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend¹¹ guère. Il n'en rabat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé, toujours recommence, toujours reconsulte, et toujours persiste ; d'autant plus fort en son avis et plus roide¹² qu'il touche¹³ à luy seul de le¹⁴ maintenir. Mes ouvrages, il s'en faut tant qu'ils me rient¹⁵, qu'autant de fois je les retâte, autant de fois je m'en dépêche¹⁶ :

Cum relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno,

Me quoque qui feci iudice, digna lini¹⁷.

J'ay toujours une idée en l'âme et certaine image trouble, qui me présente comme en songe une meilleure forme que celle que j'ay mis¹⁸ en besogne¹⁹, mais je ne la puis saisir et

Var. : (a) Spécialement..., le maintenir (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) Citation ajoutée en 1588.

1. A l'ouvrage, à l'œuvre ; 2. Comme je l'expérimente ; 3. « Tout défend la médiocrité aux poètes et les dieux et les hommes et les colonnes où on affiche leurs œuvres » (Horace, *Art poétique*, 372) ; 4. « Mais rien n'a plus d'assurance qu'un mauvais poète » (Martial, *Epigrammes*, XII, 63, v. 13) ; 5. En ce qui me concerne ; 6. En soi et réellement ; 7. Ouvrage ; 8. Opiniâtreté ; 9. Fortement, faiblement ; 10. En public ou dans le particulier ; 11. Il ne s'y entend ; 12. Raidi ; 13. Il ne dépend que de... ; 14. Cela ; 15. Ils me plaisent ; 16. J'en suis mécontent ; 17. « Quand je les relis, j'ai honte de les avoir écrits, car j'y vois beaucoup de choses qui, au jugement même de leur auteur, méritent d'être effacées » (Ovide, *Pontiques*, I, v. 15) ; 18. L'accord du participe n'est pas fait comme la règle actuelle l'exigerait ; 19. En œuvre.

exploiter. Et cette idée même n'est que du moyen étage. Ce que j'argumente¹ par là, que les productions de ces riches et grandes âmes du temps passé sont bien loin au delà de l'extrême étendue de mon imagination et souhait. Leurs écrits ne me satisfont pas seulement et me remplissent; mais ils m'étonnent² et transissent³ d'admiration. Je juge leur beauté; je la voy, sinon jusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que j'entreprenne, je doy un sacrifice aux Grâces, comme dit Plutarque de quelqu'un⁴, pour pratiquer⁵ leur faveur,

*si quid enim placet,
Si quid dulce hominum sensibus influit,
Debentur lepidis omnia Gratiis⁶...*

Elles m'abandonnent partout. Tout est grossier chez moy; il y a faute de gentillesse⁷ et de beauté^(a). Je ne sais faire valoir les choses pour le plus que⁸ ce qu'elles valent, ma façon n'aide rien à la matière. Voilà pourquoy il me la⁹ faut forte, qui ait beaucoup de prise et qui luisse d'elle-même. (b) Quand j'en saisis des populaires et plus gaies, c'est pour me suivre à moy¹⁰ qui n'aime point une sagesse cérémonieuse et triste, comme fait le monde, et pour m'égayer, non pour égayer mon style, qui les veut plutôt graves et sévères (au moins si je dois nommer style un parler informe et sans règle, un jargon populaire et un procédé sans définition, sans partition¹¹, sans conclusion, trouble, à la guise de celuy d'Amafanius et de Rabirius¹²). Je ne sais ny plaire, ny réjouyr, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se sèche entre mes mains et se ternit. Je ne sais parler qu'en bon escient¹³, et suis du tout¹⁴ dénué de cette facilité, que je voy en plusieurs de mes compagnons, d'entretenir les premiers venus et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser sans se lasser¹⁵ l'oreille d'un prince de toute sorte de propos, la matière ne leur faillant¹⁶ jamais, pour cette grâce qu'ils ont de savoir employer la première venue, et l'accommoder à l'humeur et portée de ceux à qui

Var. : (a) Il y a faute de garbe et de polissure (1580). — (b) Quand j'en saisis..., et de Rabirius (add. Exempl. de Bordeaux).

1. D'où j'en tire cet argument; 2. Ils me bouleversent; 3. Et me transportent; 4. Plutarque (*Préceptes de mariage*, xxvi); 5. Gagner; 6. « Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens des mortels, c'est aux aimables Grâces qu'ils le doivent »; 7. Noblesse; 8. Pour plus que; 9. La matière, le sujet; 10. Pour obéir à ma tendance naturelle; 11. Division; 12. Dans Cicéron (*Académiques*, I, II); 13. Quand je connais bien mon sujet; 14. Complètement; 15. Sans qu'on se lasse; 16. Manquant.

ils ont affaire. (a) Les princes n'ayment guère les discours fermes, ny moy à faire des contes. Les raisons premières et plus aisées¹, qui sont communément les mieux prises², je ne sais pas les employer : (b) mauvais prêcheur de commune³. De toute matière je dis volontiers les dernières⁴ choses que j'en sais. Cicero estime⁵ que es⁶ traictés de la philosophie le plus difficile membre⁷ ce soit l'exorde. S'il est ainsi, je me prends à la conclusion...

Au demeurant, mon langage n'a rien de facile et poly : il est âpre (c) et dédaigneux⁸, ayant ses dispositions libres et déréglées; et me plaît ainsi, (d) si non par mon jugement, par mon inclination⁹. Mais je sens bien que parfois je m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir éviter l'art et l'affectation, j'y retombe d'une autre part :

brevis esse laboro,

*Obscurus fio*¹⁰.

(e) Platon dit que le long ou le court ne sont propriétés qui ôtent ny donnent prix au langage¹¹.

Quand j'entreprendrais de suivre cet autre style æquable¹², uny et ordonné, je n'y saurais advenir; et encore que les coupures¹³ et cadences de Salluste reviennent plus à mon humeur, si est-ce que¹⁴ je trouve César et plus grand et moins aisé à représenter¹⁵; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Sénèque, je ne laisse pas d'estimer davantage celui de Plutarque. (f) Comme à faire, à dire aussi¹⁶ je suis tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est à l'aventure que je puis plus¹⁷ à parler qu'à écrire. Le mouvement et action animent les paroles, notamment à ceux qui se remuent brusquement, comme je fay, et qui

Var. : (a) Les princes..., des contes (add. 1588). Ce que j'ai à dire, je le dis toujours de toute ma force (supprimé Exempl. de Bordeaux). — (b) mauvais prêcheur..., à la conclusion sagement (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) et dédaigneux (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) sinon par mon jugement, par mon inclination (add. Exempl. de Bordeaux). — (e) Platon dit..., au langage (add. Exempl. de Bordeaux). — (f) Je suis la forme de dire qui est née avec moi, simple et naïve autant que je puis (1580).

1. Les plus aisées; 2. Les mieux reçues; 3. Mauvais orateur sur des matières communes; 4. Les plus importantes; 5. Dans la traduction du *Timée* (II); 6. Dans les; 7. Partie; 8. Hautain, déplaçant. On remarquera que tous ces jugements de l'auteur sur son style, son langage, sont singulièrement et exagérément sévères; 9. Du moins par mon inclination; 10. « Je me travaille à être bref, je deviens obscur » (Horace, *Art poétique*, 25); 11. Platon dit cela plusieurs fois dans ses œuvres (*Politique*, p. 283, *Lois*, p. 887, etc.); 12. Égal; 13. Les coupes; 14. Néanmoins; 15. Imiter; 16. Quand je parle, comme quand j'agis; 17. C'est par hasard que je réussis mieux.

s'échauffent¹. Le port, le visage, la voix, la robe, l'assiette², peuvent donner quelque prix aux choses qui, d'elles-mêmes, n'en ont guère, comme le babil. Messala se plaint en Tacitus de quelques accoutrements étroits de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avaient à parler, qui affaiblissaient leur éloquence³.

Mon langage français est altéré, et en la prononciation et ailleurs, par la barbarie de mon cru⁴; je ne vis jamais homme des contrées de deçà⁵, qui ne sentît bien évidemment son ramage⁶ et qui ne blessât les oreilles pures françaises⁷. Si⁸ n'est-ce pas pour être fort entendu⁹ en mor Périgourdin, car je n'en ay non plus d'usage que de l'allemand¹⁰; et ne m'en chaut guère... Quant au latin, qui m'a été donné pour maternel¹¹, j'ay perdu par désaccoutumance la promptitude¹² de m'en pouvoir servir à parler; (a) ouy¹³, et à écrire, en quoy autrefois je me faisais appeler maître Jean¹⁴. Voilà combien peu je vaux de ce côté-là...

J'ay une âme toute sienne, accoutumée à se conduire à sa mode. N'ayant eu jusques à cette heure ny commandant, ny maître forcé, j'ay marché aussi avant et le pas qu'il m'a plu¹⁵. Cela m'a amolli et rendu inutile au service d'autrui et ne m'a fait bon qu'à moy. Et pour moy¹⁶ il n'a été besoin de forcer ce naturel pesant, paresseux et faynéant. Car m'étant trouvé en tel degré de fortune dès ma naissance que j'ay eu occasion de m'y arrêter, et en tel degré de sens que j'ay senti en avoir occasion¹⁷, je n'ay rien cherché et n'ay aussi¹⁸ rien pris.

*Non agimur tumidis velis Aquilone secundo;
Non tamen adversis ætatem dulcimus austris;
Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores*¹⁹.

Var. : (a) ouy..., maître Jean (add. Exempl. de Bordeaux).

1. La vivacité de Montaigne est un trait qu'il a noté à propos de ses goûts (Cf. p. 41-42);
2. L'attitude; 3. *Dialogue des orateurs* (xxxix); 4. De mon pays d'origine; 5. D'en deçà de la Charente, limité de la langue d'oc; 6. Qui n'eût un parler bien facile à reconnaître; 7. Les oreilles purement françaises (pour cet emploi de *pur* adverbe, comparer la fameuse formule : « Fâcheuse suffisance qu'une suffisance *pure* livresque » (De l'institution des enfants);
8. Néanmoins; 9. Bien compris; 10. C'est-à-dire : pas du tout; 11. Cf. p. 22-23; 12. La facilité; 13. Vême; 14. Un maître (cf. p. 23); 15. Aussi en avant qu'il m'a plu et du pas que j'ai voulu; 16. Et pour mon propre service, à moi; 17. Et en tel degré de jugement que j'ai senti qu'il fallait m'y arrêter (Montaigne veut dire que sa situation de famille ne lui a pas donné d'ambition et qu'il a eu la sagesse de résister à ces désirs ambitieux); 18. Non plus;
19. * L'aquilon (vent du nord) favorable ne gonfle pas mes voiles, mais aussi l'auster (vent du sud) contraire ne trouble pas la course de ma vie. En forces, en talent, en beauté, en vertu, en naissance, en biens, je suis des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière » (Horace, *Épîtres*, II, II, 201).

(^a) Je n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter, qui est pourtant un règlement d'âme, à le bien prendre, également difficile en toute sorte de condition et que par usage¹ nous voyons se trouver plus facilement encore en la nécessité² qu'en l'abondance; d'autant à l'aventure³ que, selon le cours de nos autres passions, la faim des richesses est plus aiguïlée par leur usage que par leur disette et la vertu de la modération plus rare que celle de la patience⁴. Et n'ay eu besoin que de jouir doucement des biens que Dieu par sa libéralité m'avait mis entre mains. Je n'ay goûté aucune sorte de travail ennuyeux. Je n'ay eu guère en maniemment que mes affaires; ou, si j'en ay eu, ce a été en condition de les manier⁵ à mon heure et à ma façon, commis⁶ par gens qui s'en fiaient à moi et qui ne me pressaient pas et me connaissaient... Car encore⁷ tirent les experts⁸ quelque service d'un cheval rétif et poussif.

Mon enfance même a été conduite d'une façon molle et libre, et exempte de sujétion rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion délicate et incapable de sollicitude⁹. Jusques là que j'ayme qu'on me cache mes pertes et les désordres qui me touchent: au chapitre de mes mises¹⁰, je loge ce que ma nonchalance me coûte à nourrir et entretenir.

*hæc nempe supersunt,
Quæ dominum fallant, quæ prosint furibus*¹¹.

J'ayme à ne savoir pas le conte¹² de ce que j'ay, pour sentir moins exactement ma perte. (b) Je prie ceux qui vivent avec moy, où¹³ l'affection leur manque et les bons effets¹⁴,

Var. : (^a) Tout le passage : Je n'ay eu besoin..., me coûte à nourrir et entretenir a été refait. L'édition de 1588 donnait ceci : « Étant né tel qu'il ne m'a fallu mettre en quête d'autres commodités, je n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter et savoir jouir doucement des biens que Dieu par sa libéralité m'avait mis entre mains. Je n'ay goûté aucune sorte de travail et suis très mal instruit à me savoir contraindre, incommode à toute sorte d'affaires et négociations pénibles. n'ayant jamais guère eu en maniemment que moy. Élevé en mon enfance d'une façon molle et libre et lors même exempte de sujétion rigoureuse, je suis devenu par là incapable de sollicitude, jusques-là que j'ayme qu'on me cache mes pertes et les désordres qui me touchent : au chapitre de mes mises, je loge ce que me coûte à nourrir et entretenir ma nonchalance. » — (b) Je prie ceux..., de bonnes apparences (add. 1588).

1. Par expérience; 2. Pauvreté; 3. Parfois (il arrive que); 4. Le fait de supporter les privations et les souffrances (*patientia* latin); 5. Dans des conditions telles que je les maniais...; 6. Chargé; 7. Même; 8. Ceux qui s'y connaissent; 9. Souci; 10. Dépenses; 11. « Le voilà bien, ce superflu qui échappe aux yeux du maître et dont les voleurs s'accommodent » (Horace, *Épîtres*, I, vi, 45); 12. Le compte; 13. Lorsque; 14. Les bons effets de l'affection (les bons services).

de me piper¹ et payer de bonnes apparences². A faute d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires auxquels nous sommes sujets, et pour ne me pouvoir tenir tendu à régler et ordonner les affaires, je nourris autant que je puis en moy cette opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, de prendre toutes choses au pis; et, ce pis-là, me résoudre à le porter doucement et patiemment. C'est à cela seul que je travaille, et le but auquel j'achemine tous mes discours³.

À un danger, je ne songe pas tant comment j'en échapperais, que combien peu il importe que j'en échappe. Quand j'y demeurerais⁴, que serait-ce? Ne pouvant régler les événements, je me règle moy-même, et m'applique à eux, s'ils ne s'appliquent à moy. Je n'ay guère d'art pour savoir gauchir⁵ la fortune et luy échapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon point. J'ay encore moins de tolérance⁶ pour supporter le soin⁷ âpre et pénible qu'il faut à cela. Et la plus pénible assiette⁸ pour moy, c'est être suspens⁹ ès¹⁰ choses qui pressent et agité entre la crainte et l'espérance. Le délibérer¹¹, voire ès¹² choses plus légères¹³, m'importune; et sens¹⁴ mon esprit plus empêché¹⁵ à souffrir le branle¹⁶ et les secousses diverses du doute et de la consultation, qu'à se rasseoir¹⁷ et résoudre à quelque party que ce soit, après que la chance est livrée¹⁸. Peu de passions m'ont troublé le sommeil; mais, des délibérations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, j'en évite volontiers les côtés pendants et glissants¹⁹, et me jette dans le battu le plus boueux et enfondrant²⁰, d'où je ne puisse aller plus bas, et y cherche sûreté; aussy j'ayme les malheurs tout purs qui ne m'exercent²¹ et tracasent plus après l'incertitude de leur rabillage²², et qui, du premier saut, me poussent droitement²³ en la souffrance :

(a) *dubia plus torquent mala*²⁴.

Aux événements je me porte virilement; en la conduite²⁵

Var. : (*) Citation ajoutée sur l'Exemplaire de Bordeaux.

1. Tromper; 2. Nous disons encore : payer quelqu'un de bonnes paroles; 3. Deseins; 4. Quand bien même j'y resterais; 5. Esquiver; 6. Patience; 7. Souci; 8. Situation; 9. Être en suspens; 10. Dans les; 11. Le fait de délibérer, la délibération; 12. Même dans les; 13. Les plus légères; 14. Je sens; 15. Embarrassé; 16. Le mouvement; 17. Se fixer; 18. Le sort en est jeté; 19. Escarpés et glissants; 20. Où l'on enfonce (cf. le mot : fondrière); 21. Fatiguent; 22. Réparation; 23. Directement; 24. « Les maux incertains sont ceux qui nous tourmentent le plus » (Sénèque, *Agamemnon*, III, 1, 29); 25. La conduite des événements (manière de les diriger).

puérilement¹. L'horreur de la chute me donne plus de fièvre que le coup. Le jeu ne vaut pas la chandelle. L'avareux a plus mauvais conte² de sa passion que n'a le pauvre. Et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme. C'est le siège de la constance. Vous n'y avez besoin que de vous. Elle se fonde là, et appuie toute en soy...

Quant à l'ambition, qui est voisine de la présomption, ou fille plutôt, il eût fallu, pour m'avancer, que la fortune me fût venu querir par le poing. Car, de me mettre en peine pour une espérance incertaine et me soumettre à toutes les difficultés qui accompagnent ceux qui cherchent à se pousser en crédit sur le commencement de leur progrès, je ne l'eusse su faire :

(a) *spem pretio non emo*³.

Je m'attache à ce que je voy et que je tiens, et ne m'éloigne guère du port,

*Alter remus aquas, alter tibi radat arenas*⁴.

Et puis on arrive peu à ces avancements, qu'en hasardant premièrement le sien⁵, et je suis d'avis que, si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est né et dressé⁶, c'est folie d'en lâcher la prise sur l'incertitude de l'augmenter. Celui à qui la fortune refuse dequoy planter son pied et établir un être⁷ tranquille et reposé, il est pardonnable s'il jette au hasard ce qu'il a, puisqu'ainsi comme ainsi⁸ la nécessité l'envoie à la quête⁹.

(b) *Capienda rebus in malis præcepta via est*¹⁰.

(c) Et j'excuse plutôt un cadet de mettre sa légitime¹¹ au vent, que celui à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peut voir nécessaire qu'à sa faute¹².

J'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aisé¹³, avec

Var. : (a) Citation ajoutée en 1588. — (b) Citation ajoutée sur l'Exemplaire de Bordeaux. — (c) Et j'excuse..., à sa faute (add. 1588).

1. En enfant (par opposition à *virilement* : en homme); 2. A plus à souffrir; 3. « Je n'achète pas l'espérance à ce prix » (Térence, *Adelphes*, II, III, 11); 4. « Qu'une de tes rames batte les flots et que l'autre frôle le sable » (Properce, III, III, 23); 5. Son bien; 6. Habitué; 7. Une existence; 8. De toute façon; 9. La pauvreté l'oblige à chercher des moyens d'existence; 10. « Dans le malheur, il faut prendre des chemins hasardeux » (Sénèque, *Agamemnon*, II, 1, 47); 11. Sa part légale de fortune; 12. Que par sa faute; 13. Le plus court et le plus aisé.

le conseil de mes bons amis du temps passé, de me défaire de ce désir et de me tenir coy,

Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ¹ :

jugeant aussi bien sainement de mes forces qu'elles n'étaient pas capables de grandes choses...

(a) *Turpe est, quod nequeas, capiti committere pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu².*

Les qualités mêmes qui sont en moy non reprochables, je les trouvais inutiles en ce siècle. La facilité de mes mœurs, on l'eût nommée lâcheté et faiblesse; la foy et la conscience s'y fussent trouvées³ scrupuleuses⁴ et superstitieuses⁵; la franchise et la liberté, importune, inconsiderée et téméraire. A quelque chose sert le malheur. Il fait bon naître en un siècle fort dépravé : car, par comparaison d'autrui, vous êtes estimé vertueux à bon marché. Qui n'est que parricide en nos jours, et sacrilège, il est homme de bien et d'honneur :

(b) *Nunc, si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum tota æruginè follem,
Prodigiosa fides et Tuscis digna libellis,
Quæque coronata lustrari debeat agnæ⁶.*

Par cette proportion⁸, je me fusse trouvé grand et rare, comme je me trouve pygmée et populaire⁷ à la proportion d'aucuns⁹ siècles passés, auxquels il était vulgaire, si d'autres plus fortes qualités n'y concurrenaient⁹, de voir un homme modéré en ses vengeances, mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny souple, ny accommodant sa foy¹⁰ à la volonté d'autrui et aux occasions. Plutôt lairrais-je¹¹ rompre le col aux affaires que de tordre ma foy pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feintise¹² et de dissimulation qui est à cette heure si fort en crédit, je la hais capitalement¹³; et, de tous les vices,

Var. : (a) Citation ajoutée (1588). — (b) Citation ajoutée (1588).

1. « Qui jouit d'une condition douce sans affronter la poussière de la victoire » (Horace *Épîtres*, I, 1, 51); 2. « Il est honteux de se charger la tête d'un poids que l'on ne saurait porter, pour fléchir ensuite les genoux sous le fardeau et tourner les talons » (Properce, III, ix, 5); 3. On aurait trouvé que la loyauté et la conscience étaient; 4. D'un scrupule excessif; 5. « A présent si ton ami ne nie pas le dépôt que tu lui as confié, s'il te rend ta vieille bourse avec toute sa monnaie rouillée, c'est un prodige de bonne foi qui mérite d'être inscrit dans les livres Toscans et qu'il faut expier en immolant une jeune brebis » (Juvénal, XIII, 60); 6. C'est-à-dire : par cette comparaison de mes qualités et des mes mœurs avec celles de mon temps; 7. Ordinaire; 8. Quelques; 9. Ne s'y ajoutaient; 10. Droiture, loyauté; 11. Laisserais-je; 12. Qualité de savoir feindre; 13. Au plus haut point.

je n'en trouve aucun qui témoigne tant de lâcheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde¹ et servile² de s'aller déguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire voir tel qu'on est (a). Par là nos hommes se dressent à la perfidie : (b) étant duicts³ à produire⁴ des paroles fausses, ils ne font pas conscience⁵ d'y manquer. Un cœur généreux ne doit point démentir ses pensées ; il se veut faire voir jusques au dedans. (c) Ou tout y est bon, ou au moins tout y est humain.

Or, de moy⁶, j'ayme mieux être importun et indiscret⁷ que flatteur et dissimulé.

(d) J'avoue qu'il se peut mêler quelque pointe de fierté et d'opiniâtreté à se tenir ainsi entier et découvert⁸ sans considération d'autrui ; et me semble que je deviens un peu plus libre où il le faudrait moins être, et que je m'échauffe par l'opposition du respect⁹. Il peut être aussi que je me laisse aller après¹⁰ ma nature, à faute d'art¹¹. Présentant aux grands cette même licence¹² de langue et de contenance que j'apporte de ma maison, je sens combien elle décline¹³ vers l'indiscrétion¹⁴ et incivilité. Mais, outre ce que¹⁵ je suis ainsi fait, je n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir¹⁶ à une prompte demande et pour en échapper par quelque détour, ny pour feindre une vérité, ny assez de mémoire pour la retenir ainsi feinte, ny certes assez d'assurance pour la maintenir ; et fais le brave par faiblesse. Parquoy je m'abandonne à la naïveté et à toujours dire ce que je pense, et par complexion, et par discours, laissant à la fortune d'en conduire l'événement¹⁷.

(e) Aristippus disait le principal fruit qu'il eût tiré de la philosophie, être qu'il parlait librement et ouvertement à chacun¹⁸.

C'est un outil de merveilleux service que la mémoire, et sans lequel le jugement fait bien à peine¹⁹ son office : elle me manque du tout²⁰. Ce qu'on me veut proposer²¹.

Var. : (a) tel qu'on est, et de n'oser montrer en public son visage (1580-1588). — (b) étant duicts..., d'y manquer (1588). — (c) Ou tout y est bon..., ou réprobation d'autrui (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) J'avoue qu'il se peut..., d'en conduire l'événement (1588). — (e) Aristippus disait..., à chacun (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Peureuse ; 2. D'esclave ; 3. Accoutumés (conduits, *ducti* en latin) ; 4. Proférer ; 5. Ils ne se font pas scrupule ; 6. En ce qui me concerne ; 7. Sans mesure ; 8. Dans l'âme de qui on peut lire (nous disons encore dans le sens opposé : être fermé) ; 9. Je m'échauffe d'autant plus (par contradiction) que je dois plus de respect à mon interlocuteur ; 10. Je m'abandonne à ; 11. Faute d'habileté ; 12. Liberté ; 13. Tend vers, dégénère en ; 14. Excès ; 15. Outre que ; 16. Me détourner ; 17. Le résultat ; 18. Rapporté par Diogène Laërce (Aristippe, II, LXVIII) ; 19. Avec grand peine ; 20. Complètement (Montaigne exagère) ; 21. Exposer.

il faut que ce soit à parcelles. Car de répondre à un propos où il y eût¹ plusieurs divers chefs², il n'est pas en ma puissance. Je ne saurais recevoir une charge³ sans tablettes⁴. Et, quand j'ay un propos de conséquence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis réduit à cette vile et misérable nécessité d'apprendre par cœur mot à mot ce que j'ay à dire; autrement je n'aurais ny façon⁵ ny assurance, étant en crainte que ma mémoire vînt à me faire un mauvais tour (a). Mais ce moyen m'est non moins difficile. Pour apprendre trois vers, il me faut trois heures; et puis, en un mien ouvrage, la liberté et autorité de remuer⁶ l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matière, la rend plus malaisée à concevoir : or, plus je m'en défie, plus elle se trouble; elle me sert mieux par rencontre⁷, il faut que je la sollicite nonchalamment⁸ : car, si je la presse, elle s'étonne⁹; et, depuis qu'elle a commencé à chanceler, plus je la sonde, plus elle s'empêtre et embarrasse; elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Ma librairie¹⁰, qui est des belles entre les librairies de village, est assise¹¹ à un coin de ma maison : s'il me tombe en fantaisie¹² chose que j'y veuille aller chercher ou écrire, de peur qu'elle ne m'échappe en traversant seulement ma cour, il faut que je la donne en garde à quelqu'autre. Si je m'enhardis, en parlant, à me détourner tant soit peu de mon fil¹³, je ne faux¹⁴ jamais de le perdre : qui¹⁵ fait que je me tiens, en mes discours, contraint, sec et resserré. Les gens qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est très malaisé de retenir des noms. (b) Je dirais bien qu'il¹⁶ a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre. Et, si je durais à¹⁷ vivre longtemps, je ne crois pas que je n'oublie mon nom propre, comme ont fait d'autres. (c) Messala Corvinus fut deux ans n'ayant trace aucune de mémoire¹⁸; ce qu'on dit aussi de George Trapezonce¹⁹ et, pour mon intérêt, je rumine souvent quelle

Var. : (a) Mais ce moyen..., à concevoir (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) Je dirais bien..., par telle lettre (1588). — (c) Messala Corvinus... [ce qu'on dit aussi de Georges Trapezunce : ajouté sur l'Exempl. de Bordeaux...] toutes les fonctions de l'âme (1588).

1. Il y aurait; 2. Points; 3. Un ordre, une commission; 4. Écrit; 5. Maintien; 6. Changer; 7. Au hasard de la rencontre; 8. Doucement; 9. Se trouble; 10. Bibliothèque; 11. Située; 12. Pensée; 13. Suite de mes idées; 14. Je ne manque; 15. Ce qui; 16. Le nom de tel ou tel de mes gens; 17. J'avais de la résistance pour; 18. Rapporté par Plinie l'Ancien (*Histoire naturelle*, VII, xxiv); 19. Rapporté par Pierre Messie (Petro di Mexia) [*Diverses leçons*, III, viii].

vie c'était que la leur, et si sans cette pièce¹ il m'en restera assez pour me soutenir avec quelque aisance; et, y regardant de près, je crains que ce défaut, s'il est parfait², perde toutes les fonctions de l'âme : (a) « *Memoria certe non modo philosophiam, sed omnis vitæ usum omnesque artes una maxime continet*³. »

*Plemus rimarum sum, hac atque illac effluo*⁴.

(b) Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet que j'avais trois heures auparavant donné ou reçu d'un autre, (c) et d'oublier où j'avais caché ma bourse, quoy qu'en die⁵ Cicero⁶. Je m'aide à perdre ce que je serre⁷ particulièrement. C'est le réceptacle et l'étuy de la science que la mémoire : l'ayant si defaillante, je n'ay pas fort à me plaindre, si je ne sais guère. Je sais en général le nom des arts et ce dequoy elles⁸ traitent, mais rien au delà. Je feuillette les livres, j'en ne les étudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que je ne reconnais plus être d'autrui; c'est cela seulement dequoy mon jugement a fait son profit, les discours⁹ et les imaginations¹⁰, dequoy il s'est imbu : l'auteur, le lieu, les mots et autres circonstances, je les oublie incontinent¹¹.

(d) Et suis si excellent en l'oubliance que mes écrits mêmes et compositions, je ne les oublie pas moins que le reste. On m'allègue¹² tous les coups à moy-même sans que je le sente¹³. Qui voudrait savoir d'où sont les vers et exemples que j'ay icy entassés, me mettrait en peine de le luy dire; et si¹⁴ ne les ay mendiés qu'ès portes¹⁵ connues et fameuses, ne me contentant pas qu'ils fussent riches, s'il ne venaient encore de main riche et honorable : l'autorité y concurrence¹⁶ quant et¹⁷ la raison. (e) Ce n'est pas grand merveille¹⁸ si mon livre suit la fortune des autres livres et si ma

Var. : (a) Citation ajoutée (Exempl. de Bordeaux). — (b) Il m'est advenu..., reçu d'un autre (add. 1582). — (c) et d'oublier..., particulièrement (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) Et suis-je excellent..., quant et la raison (1588). — (e) Ce n'est pas grand merveille..., comme ce que je reçois (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Cette faculté; 2. Complet; 3. « La mémoire en tout cas est le réceptacle unique non seulement de la philosophie, mais encore de tout ce qui concerne la pratique de la vie et de tous les arts » (Cicéron, *Académiques*, II, 7); 4. « Je suis tout percé de trous; je perds de tous côtés » (Térence, *Eunuque*, I, II, 25); 5. Quoi qu'en dise (die, ancienne forme du subjonctif); 6. De *Senectute* (VII); 7. Je mets sous clef, je ferme; 8. Art est féminin chez Montaigne (ara. latin); 9. Développements; 10. Idées; 11. Immédiatement; 12. Cite; 13. J'en aie conscience, je m'en aperçoive; 14. Néanmoins; 15. Aux portes; 16. Vient; 17. En même temps que; 18. Il n'est pas très étonnant.

mémoire désempare¹ ce que j'écry comme ce que je ly-
et ce que je donne comme ce que je reçoÿ.

Outre le défaut de la mémoire, j'en ay d'autres qui
aident beaucoup à mon ignorance. J'ay l'esprit tardif et
mousse²; le moindre nuage luy arrête sa pointe, en façon
que (pour exemple) je ne luy proposay jamais énigme si
aisé³ qu'il sût développer⁴. Il n'est si vaine subtilité
qui ne m'empêche⁵. Aux jeux, où l'esprit a sa part, des
échets⁶, des cartes, des dames et autres, je n'y comprends
que les plus grossiers traits. L'appréhension⁷, je l'ay lente
et embrouillée; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient
bien et l'embrasse bien universellement, étroitement et
profondément, pour le temps qu'elle le tient. J'ay la vue
longue, saine et entière, mais qui se lasse aisément au tra-
vail et se charge⁸; à cette occasion, je ne puis avoir long
commerce avec les livres que par le moyen du service d'au-
truy. Le jeune Pline⁹ instruira ceux qui ne l'ont essayé.
combien ce retardement est important à ceux qui s'adonnent
à cette occupation.

Il n'est point âme si chétive et brutale en laquelle on ne
voie reluire quelque faculté particulière; il n'y en a point
de si ensevelie qui ne fasse une saillie par quelque bout.
Et comment il advienne qu'une âme aveugle et endormie
à toutes autres choses, se trouve vive, claire et excellente à
certain particulier effet, il s'en faut enquérir¹⁰ aux maîtres.
Mais les belles âmes, ce sont les âmes universelles, ouvertes
et prêtes à tout, (a) sinon instruites, au moins instruisables :
ce que je dy pour accuser la mienne; car, soit par faiblesse
ou nonchalance (ét de mettre à nonchaloir ce qui est à nos
pieds, ce que nous avons entre-mains, ce qui regarde de
plus près l'usage de la vie, c'est chose bien éloignée de mon
dogme¹¹), il n'en est point une si inapte et si ignorante que
la mienne de plusieurs telles choses vulgaires et qui ne se
peuvent sans honte ignorer. Il faut que j'en conte quelques
exemples.

Je suis né et nourry aux champs¹², et parmy le labourage;
j'ay des affaires et du ménage¹³ en main¹⁴, depuis que ceux

Var. : (a) sinon instruites, au moins instruisables (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Lâche prise, oubliée; 2. Manquant de vigueur, émoussé; 3. Énigme est masculin chez
Montaigne; 4. Expliquer; 5. Embarrasse; 6. Les échecs; 7. Compréhension; 8. Devient
trouble (comme un liquide qui « se charge »); 9. Pline le Jeune (*Lettres*, III, 5); 10. Il faut le
demander; 11. De ce que je crois bon; 12. A la campagne; 13. Administration de la maison;
14. Je suis chargé.

qui me devançaient en la possession des biens que je jouys¹, m'ont quitté leur place. Or je ne sais compter ny à get ny à plume²; la plupart de nos monnaies, je ne les connais pas; ny ne sais la différence de l'un grain à l'autre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est pas trop apparente, ny à peine celle d'entre les choux et les laitues de mon jardin. Je n'entends pas seulement les noms des premiers outils³ du ménage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants savent; (a) moins aux arts mécaniques, en la trafique⁴ et en la connaissance des marchandises, diversité et nature des fruits, de vins, de viandes⁵; ny à dresser un oiseau, ny à médeciner⁶ un cheval ou un chien. Et, puisqu'il me faut faire la honte toute entière, il n'y a pas un mois qu'on me surprit ignorant dequoy⁷ le levain servait à faire du pain, (b) et que c'était que faire cuver du vin⁸. On conjectura anciennement⁹ à Athènes une aptitude à la mathématique en celui à qui on voyait ingénieusement agencer et fagotter une charge de broussailles. Vraiment on tirerait de moy une bien contraire conclusion : car qu'on me donne tout l'apprêt¹⁰ d'une cuisine, me voilà à la faim (c).

Par ces traits de ma confession, on en peut imaginer d'autres à mes dépens. Mais, quel que je me fasse connaître, pourvu que je me fasse connaître tel que je suis, je fay mon effet¹¹. Et si ne m'excuse pas d'oser mettre par écrit des propos si bas et frivoles que ceux-cy. La bassesse du sujet m'y contraint. (d) Qu'on accuse, si on veut, mon projet; mais mon progrès¹², non. Tant y a que¹³, sans l'avertissement d'autrui, je voy assez ce peu que tout cecy vaut et pèse, et la folie de mon dessein. C'est prou¹⁴ que mon jugement ne se déferre¹⁵ point, duquel ce sont icy les essais...

Je ne veux pas oublier encore cette cicatrice, bien mal

Var. : (a) moins aux arts mécaniques..., ou un chien (1588). — (b) et que c'était que faire cuver du vin (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) à la faim. Et fais grand doute quand j'aurais un cheval et son équipage que j'eusse l'entendement de l'accommoder pour m'en servir (1580) [supprimé après le voyage de Montaigne]. — (d) Qu'on accuse..., mon progrès, non (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Dont je jouis (la construction du verbe *jouis* est différente aujourd'hui de ce qu'elle est chez Montaigne : peut-être est-ce un gasconisme); 2. Je ne sais compter ni à jeton, ni à plume (manière de compter des paysans d'alors). Richelet, au XVII^e siècle, dira : « Le jet à la plume est plus sûr que celui des jetons »; 3. Ustensiles; 4. Le trafic; 5. Aliments; 6. Soigner; 7. Que; 8. Ce détail peut paraître un peu fort : faut-il croire Montaigne sur parole? 9. Aulugelle (v. 3); 10. La préparation; 11. Je réalise ce que je me suis proposé; 12. Allure, manière de le traiter; 13. Toujours est-il; 14. C'est beaucoup; 15. Perde le fer, se déconcerte.

propre à produire¹ en public : c'est l'irrésolution, défaut très incommode à la négociation des affaires du monde. Je ne sais pas prendre party ès² entreprises douteuses :

(a) *Ne si, ne no, nel cor mi suona intero*³.

Je sais bien soutenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce que ès choses humaines, à quelque bande⁴ qu'on penche, il se présente force apparences qui nous y confirment (b) (et le philosophe Chrysippus⁵ disait qu'il ne voulait apprendre de Zénon et Cléanthes, ses maîtres, que les dogmes simplement : car, quant aux preuves et raisons, qu'il en fournissait assez de luy-même), de quelque côté que je me tourne⁶, je me fournis toujours assez de cause et de vray-semblance pour m'y maintenir. Ainsi j'arrête⁷ chez moi le doute et la liberté de choisir, jusques à ce que l'occasion me presse. Et lors, à confesser la vérité, je jette le plus souvent la plume au vent, comme on dit, et m'abandonne à la merci de la fortune : une bien légère inclination et circonstance m'emporte,

*Dum in dubio est animus, paulo momento huc atque illuc impellitur*⁸.

L'incertitude de mon jugement est si également balancée en la plupart des occurrences¹⁰ que je compromettrais volontiers à la décision du sort et des dés; et remarque avec grande considération de notre faiblesse humaine les exemples que l'histoire divine même nous a laissés de cet usage de remettre à la fortune et au hasard la détermination des élections ès choses douteuses : « *Sors cecidit super Mathiam*¹². » (c) La raison humaine est un glaive doublé et dangereux. Et en la main même de Socrate, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un bâton¹³. Ainsi, je ne suis propre qu'à suivre, et me laisse aisément emporter à la foule : je ne me fie pas assez en mes forces

Var. : (a) La citation est de 1582. — (b) La parenthèse ajoutée (Exempl. de Bordeaux). — (c) La raison humaine... c'est un bâton (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Bien mauvaise à présenter; 2. Dans les; 3. « Mon cœur ne me dit ni oui, ni non » (Pétrarque, cxxxv); 4. De quelque côté; 5. Cité par Diogène Laërce (*Chrysippus*, VII, CLXXII); 6. Quelque parti que je choisisse; 7. Je tiens en suspens; 8. « Lorsque l'esprit est dans le doute, le moindre poids le fait pencher d'un côté ou d'un autre » (Térence, *Andrienne*, I, vi, 32); 9. En balance. Un jeton en cuivre que Montaigne avait fait graver, en 1576, portant sur une des faces les armes de Montaigne, et sur l'autre, une balance et le mot grec *Ἐπέηθ* (je m'abstiens); 10. Circonstances; 11. Je m'en remettrais; 12. « Le sort tomba sur Mathias » (*Actes des Apôtres*, I, 26); 13. Voyez comme c'est un bâton à plusieurs bouts (on ne sait par où le prendre).

pour entreprendre de commander, ny guider; je suis bien aise de trouver les pas tracés par les autres. S'il faut courre¹ le hasard d'un choix incertain, j'aime mieux que ce soit sous tel, qui s'assure plus de² ses opinions et les épouse plus que je fay³ les miennes, (a) auxquelles je trouve le fondement et le plant⁴ glissant. Et si⁵ ne suis pas trop facile au change⁶, d'autant que j'aperçois aux opinions contraires une pareille faiblesse. (b) « *Ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur et lubrica*⁷. »

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où⁸ je m'estime quelque chose, c'est ce en quoy jamais homme ne s'estima défailant : ma recommandation⁹ est vulgaire, commune et populaire, car qui a jamais cuidé¹⁰ avoir faute de sens¹¹? Ce serait une proposition qui impliquerait en soy de la contradiction : (c) c'est une maladie qui n'est jamais où elle se voit (elle est bien tenace et forte) mais laquelle pourtant le premier rayon de la vue du patient perce et dissipe, comme le regard du soleil un brouillas¹² opaque; s'accuser serait s'excuser en ce sujet-là; et se condamner, ce serait s'absoudre. Il ne fut jamais crocheteur ny femmelette qui ne pensât avoir assez de sens¹³ pour sa provision. Nous reconnaissons aisément ès¹⁴ autres l'avantage du courage, de la force corporelle, de l'expérience, de la disposition¹⁵, de la beauté; mais l'avantage du jugement, nous ne le cédon¹⁶s à personne : et les raisons qui partent du simple discours naturel en autrui, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce côté-là, que nous les ayons trouvées. La science, le style, et telles parties¹⁶ que nous voyons ès ouvrages étrangers¹⁷, nous touchons¹⁸ bien aisément si elles surpassent les nôtres; mais les simples productions de l'entendement, chacun pense qu'il était en luy de les rencontrer toutes pareilles, et en aperçoit malaisément le poids et la difficulté, (d) si ce n'est, et à peine, en une extrême et incomparable distance. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation¹⁹ de laquelle je dois espérer

Var. : (a) auxquelles je trouve..., pareille faiblesse (1588). — (b) Citation ajoutée à l'Exempl. de Bordeaux. — (c) c'est une maladie..., un brouillas opaque (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) si ce n'est, et à peine, en une extrême et incomparable distance (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Courir; 2. A plus d'assurance en; 3. Que je ne le fais pour; 4. Le sol sur lequel elles reposent; 5. Néanmoins; 6. Je ne change pas facilement; 7. « L'habitude même de donner son assentiment paraît comporter des risques et des dangers », (Cicéron, *Académiques*, II, 21); 8. Le seul point par lequel; 9. Ce qui me recommandé, me fait valoir; 10. Pensé; 11. Manquer de jugement; 12. Brouillard; 13. Jugement; 14. Dans les; 15. Faculté d'être dispos; 16. Qualités; 17. Dans les ouvrages des autres; 18. Nous mesurons; 19. Exercice.

fort peu de recommandation et de louange, et une manière de composition de peu de nom¹ (a).

(b) Et puis, pour qui écrivez-vous? Les savants à qui touche² la juridiction livresque³, ne connaissent autre⁴ prix que de la doctrine⁴, et n'avouent⁵ autre procédé en nos esprits que celui de l'érudition et de l'art⁶ : si vous avez pris l'un des Scipions pour l'autre, que vous reste-t-il à dire qui vaille? Qui ignore Aristote, selon eux s'ignore quand et quand⁷ soy-même. Les âmes communes et populaires ne voient pas la grâce et le poids d'un discours hautain⁸ et délié⁹. Or, ces deux espèces occupent le monde. La tierce¹⁰, à qui vous tombez en partage, des âmes réglées et fortes d'elles-mêmes, est si rare que justement elle n'a ny nom, ny rang entre nous : c'est à demy temps perdu, d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dit communément que le plus juste partage¹¹ que nature nous ait fait de ses grâces, c'est celui du sens¹² : car il n'est aucun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué. (c) N'est-ce pas raison? Qui verrait au delà, il verrait au delà de sa vue. Je pense avoir les opinions bonnes et saines; mais qui n'en croit autant des siennes? L'une des meilleures preuves que j'en aie, c'est le peu d'estime que je fay de moy : car si elles n'eussent été bien assurées, elles se fussent aisément laissé piper¹³ à l'affection que je me porte singulière¹⁴, comme celui qui¹⁵ a ramène quasi toute à moy, et qui ne l'épands guère hors de là. Tout ce que les autres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de connaissances¹⁶, à leur gloire, à leur grandeur, je le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy. Ce qui m'en échappe ailleurs, ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours,

*mihi nempe valere et vivere doctus*¹⁷.

Or mes opinions, je les trouve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est

Var. : (a) de peu de nom. Le plus sot homme du monde pense avoir autant d'entendement que le plus habile (1580-1588). — (b) Et puis pour qui écrivez-vous..., s'efforcer à luy plaire (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) N'est-ce pas raison..., au delà de sa vue (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Qui me promet peu de renom; 2. Appartient; 3. Des livres; 4. Science; 5. Approuvent; 6. Habileté; 7. En même temps; 8. Élevé; 9. Fin; 10. La troisième espèce; 11. Attribution; 12. Jugement; 13. Tromper; 14. Particulière; 15. Étant donné que je; 16. Connaissances; 17. « Car pour moi vivre et me bien porter, voilà ma science » (Lucrèce, v, 959).

aussi un sujet auquel j'exerce mon jugement autant qu'à nul autre. Le monde regarde toujours vis-à-vis¹; moy, je replie ma vue au dedans, je la plante, je l'amuse là. Chacun regarde devant soy; moy, je regarde dedans moy : je n'ay affaire qu'à moy, je me considère sans cesse, je me contre-rolle², je me goûte. Les autres vont toujours ailleurs, s'ils y pensent bien³; ils vont toujours avant,

(a) *nemo in sese tentat descendere*⁴,

moy je me roule en moy-même⁵.

Cette capacité de trier le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cette humeur libre de n'assujétir aisément ma créance, je la dois principalement à moy : car les plus fermes imaginations⁶ que j'aie, et générales, sont celles qui, par manière de dire⁷, naquirent avec moy. Elles sont naturelles et toutes miennes. Je les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaite; depuis que je les ay établies et fortifiées par l'autorité d'autrui, et par les sains discours des anciens, auxquels je me suis rencontré conforme en jugement : ceux-là m'en ont assuré⁸ la prise, et m'en ont donné la jouissance et possession plus entière.

La recommandation⁹ que chacun cherche, de vivacité et promptitude d'esprit, je la prétends du règlement; d'une action éclatante et signalée, ou de quelque particulière suffisance¹⁰, je la prétends de l'ordre, correspondance et tranquillité d'opinions et de mœurs.

Livre II, chap. xvii : « De la présomption ».

VIII. — LA « LIBRAIRIE » DE MONTAIGNE

Le commerce des livres a pour sa part la constance et facilité de son service. Cettuy-cy côtoie tout mon cours¹¹ et m'assiste¹² par tout. Il me console en la vieillesse et en la solitude. Il me décharge du poids d'une oisiveté ennuyeuse;

Var. : (*) La citation est de 1582.

1. En face; 2. Je me contrôle; 3. Comprenez : s'ils y réfléchissent bien, les autres se rendront compte qu'ils vont toujours ailleurs qu'en eux-mêmes; 4. « Personne ne tente de descendre en soi-même » (Perse, iv, 23); 5. C'est-à-dire : je me replie sur moi-même; 6. Idées; 7. Pour ainsi dire; 8. Rendu plus sûre; 9. Éloge; 10. Habileté; 11. Le cours de ma vie; 12. M'accompagne.

et me défait à toute heure des compagnies qui me fâchent¹. Il émousse les pointures² de la douleur³, si elle n'est du tout⁴ extrême et maîtresse. Pour me distraire d'une imagination⁵ importune, il n'est que de recourir aux livres; ils me détournent facilement à eux et me la dérobent. Et si⁶ ne se mutinent⁷ point pour voir⁸ que je ne les recherche qu'au défaut de ces autres commodités, plus réelles, vives et naturelles; ils me reçoivent toujours de même visage⁹.

Il a beau¹⁰ aller à pied, dit-on, qui¹¹ mène son cheval par la bride; et notre Jacques, Roy de Naples et de Sicile¹², qui, beau, jeune et sain, se faisait porter par pays en civière, couché sur un méchant oreiller de plume, vêtu d'une robe de drap gris et un bonnet de même, suivy cependant d'une grande pompe royale, litières, chevaux à main¹³ de toutes sortes, gentilshommes et officiers, représentait une austérité tendre encore et chancelante : le malade n'est pas à plaindre qui a la guérison en sa manche¹⁴. En l'expérience et usage de cette sentence¹⁵, qui est très véritable¹⁶, consiste tout le fruit que je tire des livres. Je ne m'en sers, en effet, quasi non plus que ceux qui ne les connaissent point. J'en jouis, comme les avaricieux des trésors, pour savoir¹⁷ que j'en jouiray quand il me plaira; mon âme se rassasie et contente de ce droit de possession. Je ne voyage sans livres ny en paix ny en guerre. Toutefois il se passera plusieurs jours et des mois, sans que je les emploie : Ce sera tantôt¹⁸ fais-je, ou demain, ou quand il me plaira. Le temps court et s'en va, cependant¹⁹, sans me blesser²⁰. Car il ne se peut dire combien je me repose et séjourne²¹ en cette considération, qu'ils sont à mon côté pour me donner du plaisir à mon heure, et à reconnaître combien ils portent de secours à ma vie. C'est la meilleure munition²² que j'aie trouvée à cet humain voyage, et plains extrêmement les hommes d'entendement qui l'ont à dire²³. J'accepte plutôt toute

1. Déplaisent; 2. Piqûres, atteintes (*punctura* latin); 3. La douleur physique surtout (sa « colique »); 4. Complètement; 5. Idée; 6. Néanmoins; 7. Se révoltent; 8. En voyant; 9. Dans tout ce passage, Montaigne a dans l'esprit la comparaison de ce « commerce » des livres avec deux autres commerces : celui de l'amitié et celui de l'amour. Les dernières phrases en particulier ne se comprennent bien qu'en songeant à cette comparaison; 10. Il a beau jeu à (car il montera à cheval quand il voudra); 11. Celui qui; 12. Jacques II de Bourbon (mort en 1438) : rapporté par Olivier de La Marche dans ses *Mémoires*; 13. A sa disposition; 14. Le revers de la manche sert de poche; 15. Opinion; 16. Vraie; 17. Parce que je sais; 18. Peu après; 19. Pendant ce temps; 20. Faire souffrir; 21. Soulage; 22. Provision; 23. Les hommes intelligents qui en sont privés.

autre sorte d'amusement, pour léger qu'il soit, d'autant que¹ cettuy-cy ne me peut faillir².

Chez moy, je me détourne un peu plus souvent³ à ma librairie⁴, d'où tout d'une main⁵ je commande à mon ménage⁶. Je suis sur l'entrée⁷ et vois sous moy mon jardin, ma basse-cour, ma cour, et dans la plupart des membres⁸ de ma maison. Là, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pièces décousues; tantôt je rêve, tantôt j'enregistre⁹ et dicte, en me promenant, mes songes que voicy.

(a) Elle est au troisième étage d'une tour. Le premier, c'est ma chapelle, le second une chambre et sa suite, où je me couche souvent, pour être seul. Au-dessus, elle a une grande garde-robe. C'était au temps passé le lieu plus inutile¹⁰ de ma maison. Je passe là et la plupart des jours de ma vie, et la plupart des heures du jour. Je n'y suis jamais la nuit. A sa suite est un cabinet assez poli¹¹, capable à recevoir du feu pour l'hiver, très plaisamment percé¹². Et, si je ne craignais non plus le soin¹³ que la dépense, le soin qui me chasse¹⁴ de toute besogne, je pourrais facilement coudre à chaque côté une galerie de cent pas de long et douze de large, à plain-pied, ayant trouvé tous les murs montés pour autre usage, à la hauteur qu'il me faut. Tout lieu retiré requiert un promenoir. Mes pensées dorment si je les assis. Mon esprit ne va, si les jambes ne l'agitent. Ceux qui étudient sans livre, en sont tous là. La figure¹⁵ en est ronde et n'a pas de plat que ce qu'il faut à ma table et à mon siège, et vient m'offrant en se courbant, d'une vue, tous mes livres, rangés à cinq degrés, tout à l'environ¹⁶. Elle a trois vues de riche et libre prospect¹⁷, et seize pas de vide en diamètre. En hiver, j'y suis moins continuellement : car ma maison est juchée sur un tertre, comme dit son nom¹⁸, et n'a point de pièce plus éventée¹⁹ que cette-cy; qui me plaît d'être un peu pénible²⁰ et à l'écart, tant pour le fruit de l'exercice

Var. : (a) Toute la description de la *librairie* a été ajoutée sur l'Exemplaire de Bordeaux.

1. Pour la raison que; 2. Tromper; 3. Plus souvent qu'en voyage; 4. Bibliothèque; 5. A la fois; 6. Ensemble de la maison; 7. Au-dessus de la porte d'entrée du château; 8. Parties; 9. J'écris à la suite sur un cahier; 10. Le plus inutile; 11. Orné; 12. Percé de fenêtres; 13. Souci, tracas; 14. M'éloigne; 15. Forme; 16. Rangés sur cinq rayons tout autour; 17. Trois ouvertures sur une riche et libre perspective; 18. Montagne (on sait que *Montaigne* n'est autre chose que le mot *montagne* orthographié à la mode du temps. Comparer : *Philippe de Champaigne*); 19. Exposé au vent; 20. Il me plaît qu'elle soit un peu difficile d'accès.

que pour reculer de moy la presse¹. C'est là mon siège². J'essaie à m'en rendre la domination pure³, et à soustraire ce seul coin à la communauté et conjugale, et filiale, et civile⁴. Partout ailleurs je n'ay qu'une autorité verbale⁵, en essence confuse⁶. Misérable à mon gré, qui n'a chez soy où être à soy, où se faire particulièrement la cour⁷, où se cacher! L'ambition paye bien ses gens de les tenir toujours en montre⁸, comme la statue d'un marché : « *Magna servitus est magna fortuna*⁹. » Ils n'ont pas seulement leur retraite pour retraite. Je n'ay rien jugé de si rude en l'austérité de vie que nos religieux affectent¹⁰, que ce que je voy en quelque-une de leurs compagnies¹¹, avoir pour règle une perpétuelle société de lieu¹², et assistance nombreuse entre eux, en quelque action que ce soit. Et trouve aucunement¹³ plus supportable d'être toujours seul, que ne le pouvoit jamais être.

Si quelqu'un me dit que c'est avilir les muses de s'en servir seulement de jouet et de passetemps, il ne sait pas, comme moy, combien vaut le plaisir, le jeu et le passetemps. A peine que¹⁴ je ne die toute autre fin être ridicule. Je vis du jour à la journée; et, parlant en révérence¹⁵, ne vis que pour moy : mes desseins se terminent là¹⁶. J'étudiais, jeune pour l'ostentation¹⁷; depuis, un peu, pour m'assagir; à cette heure, pour m'ébattre¹⁸; jamais pour le quest¹⁹. Une humeur vaine et dépensière que j'avais après²⁰ cette sorte de meuble²¹ non pour en pourvoir seulement mon besoin, mais de trop pas au delà pour m'en tapisser et parer, je l'ay piécà abandonnée²³.

Les livres ont beaucoup de qualités agréables à ceux qui les savent choisir; mais aucun bien sans peine : c'est un plaisir qui n'est pas net et pur, non plus que les autres; il a ses incommodités, et bien pesantes; l'âme s'y exerce, mais le corps, duquel je n'ay non plus oublié le soin, demeure cependant²⁴ sans action²⁵, s'atterre²⁶ et s'attriste. Je ne sache

1. La foule; 2. Le lieu où je reste; 3. Sans partage (c'est dire qu'il n'y admet personne); 4. De mes concitoyens; 5. Nominale; 6. Mais en réalité indéterminée; 7. Remarque la force de l'expression; 8. Toujours exposés au public; 9. « C'est une grande servitude qu'une haute fortune » (Sénèque, *Consolation à Polybe*, xxvi); 10. Se proposent; 11. Congrégations; 12. Ils sont partout et perpétuellement ensemble; 13. En quelque façon; 14. Peu s'en faut que; 15. Par respect (pour s'excuser de ce qu'il va dire); 16. Ne visent pas au delà; 17. Pour briller; 18. Pour me distraire; 19. Pour le gain; 20. Relativement à; 21. C'est-à-dire les livres; 22. Il y a longtemps; 23. Nous dirions aujourd'hui que Montaigne a été, à ses heures, bibliophile; 24. Pendant ce temps; 25. Activité; 26. Est abattu.

excès plus dommageable pour moy, ny plus à éviter en cette déclinaison¹ d'âge².

Livre III, chap. III : « De trois commerces ».

IX. — LES LECTURES DE MONTAIGNE

Je ne fay point de doute qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieux traitées chez les maîtres du métier, et plus véritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultés naturelles, et nullement des acquises; et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy, car à peine répondrais-je à autrui de mes discours, qui ne m'en répons point à moy³; ny n'en suis satisfait. Qui sera en recherche de science, si la pêche où elle se loge⁴ : il n'est rien dequoy je fasse moins de profession. Ce sont icy mes fantaisies, par lesquelles je ne tâche point à⁵ donner à connaître les choses, mais moy : elles me seront à l'aventure connues un jour, ou l'ont autrefois été, selon que la fortune m'a pu porter sur les lieux où elles étaient éclaircies. Mais (a) il ne m'en souvient plus.

(b) Et si je suis homme de quelque leçon⁶, je suis homme de nulle rétention⁷.

Ainsi je ne pleuvy⁸ aucune certitude, si ce n'est de faire connaître (c) jusques à quel point monte, pour cette heure, la connaissance que j'en ay. (d) Qu'on ne s'attende pas⁹ aux matières, mais à la façon¹⁰ que j'y donne.

Var. : (a) Au lieu de : Mais il ne m'en souvient plus, les éditions de 1580 et 1588 donnent : Mais j'ay une mémoire qui n'a point dequoy conserver trois jours la munition que je lui auray donné en garde. — (b) Et si je suis..., de nulle rétention (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Connaître ce que je pense, et. (1580). *Excutienda damus præcordia* [Perse, *Satires* V] (add. 1588). — (d) A la place de : Qu'on ne s'attende pas, etc..., ne les sauraient payer, on lit dans les éditions de 1580-1588 : « Qu'on ne s'attende point aux choses dequoy je parle, mais à ma façon d'en parler et à la créance que j'en ay. Ce que je dérobe d'autrui, ce n'est pas pour le faire mien; je ne prétends icy nulle part que celle de raisonner et de juger : le demeurant n'est pas de mon rôle. Je n'y demande rien sinon qu'on voie si j'ai su choisir ce qui joignait justement à mon propos. Et ce que je cache parfois le nom de l'auteur à escient es choses que j'emprunte, c'est pour tenir en bride légèreté de ceux qui s'entremettent de juger de tout ce qui se présente et, n'ayant pas le nez capable de goûter les choses par elles-mêmes, s'arrêtent au nom de l'ouvrier et à son crédit. Je veux qu'il s'échaudent à condamner Cicéron ou Aristote en moy.

1. Déclin; 2. Remarquer l'importance de l'exercice physique aux yeux de Montaigne; 3. Moi qui n'en répons pas à moi-même; 4. Hé bien! qu'il aille la pêcher où elle se trouve; 5. Je ne m'efforce point de; 6. Lecture; 7. Mémoire; 8. Garantis; 9. Qu'on ne donne pas attention; 10. Forme.

Qu'on voie, en ce que j'emprunte, si j'ay su choisir de quoy rehausser mon propos¹. Car je fais dire aux autres ce que je ne puis si bien² dire, tantôt par faiblesse de mon langage, tantôt par faiblesse de mon sens³. Je ne compte pas mes emprunts, je les pèse. Et si je les eusse voulu faire valoir par nombre⁴, je m'en fusse chargé deux fois autant. Ils sont tous, ou fort peu s'en faut, de noms si fameux et anciens qu'ils me semblent se nommer assez sans moi. Es⁵ raisons et inventions que je transplante en mon solage⁶ et confonds aux miennes, j'ay à escient omis parfois d'en marquer l'auteur, pour tenir en bride⁷ la témérité⁸ de ces sentences hâtives qui se jettent sur toute sorte d'écrits, notamment jeunes⁹ écrits d'hommes encore vivants, et en vulgaire¹⁰, qui reçoit tout le monde à¹¹ en parler et qui semble convaincre la conception et le dessein, vulgaire¹² de même. Je veux qu'ils donnent une nasarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'échaudent¹³ à injurier Sénèque en moy. Il faut musser¹⁴ ma faiblesse sous ces grands crédits¹⁵. J'aimerais quelque'un qui me sache déplumer, je dy par clarté de jugement et par la seule distinction de la force et beauté des propos¹⁶. Car moy, qui, à faute de mémoire, demeure court tous les coups à les trier¹⁷, par connaissance de nation, sais très bien sentir, à mesurer ma portée¹⁸, que mon terroir n'est aucunement capable d'aucunes¹⁹ fleurs trop riches que j'y trouve semées, et que tous les fruits de mon cru ne les sauraient payer²⁰.

De cecy suis-je tenu de répondre, si je m'empêche moy-même, s'il y a de la vanité²² et vice en mes discours, que je ne sente point ou que je ne soie capable de sentir en me le représentant²³. Car il échappe souvent des fautes à nos yeux, mais la maladie du jugement consiste à ne le pouvoir apercevoir lorsqu'un autre nous les découvre. La science et la vérité peuvent loger chez nous sans jugement, et le jugement y peut aussi être sans elles : voire²⁴ la recon-

1. Mon exposé; 2. Aussi bien (que les autres); 3. Jugement; 4. Par leur nombre (en en faisant beaucoup). A l'époque de Montaigne, les compilations étaient à la mode; 5. Dans les; 6. Sol, terrain; 7. Pour retenir (comme un cheval fougueux); 8. Légèreté; 9. Récentes; 10. En langue vulgaire (en français, non en latin); 11. Qui permet à tout le monde de; 12. Convaincre de vulgarité la conception...; 13. S'échauffent; 14. Cacher (latin *mussare*); 15. Autorités; 16. Entendez : par habileté à discerner ce qui est de moi et ce qui est des autres d'après la force et la beauté des développements; 17. Demeure incapable à tous les coups de faire cette distinction; 18. A mesurer jusqu'où je puis aller; 19. De quelque; 20. Compenser. Remarquer la richesse de la métaphore développée dans cette phrase; 21. Embarrasse; 22. Futilité; 23. Entendez : je ne puis pas répondre que je ne le sente pas ou que je ne sois pas capable de le sentir en me le représentant; 24. Et même.

naissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus sûrs témoignages de jugement que je trouve. Je n'ay point d'autre sergent de bande¹ à ranger mes pièces que la fortune. A même que² mes rêveries se présentent, je les entasse; tantôt elles se pressent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie mon pas naturel et ordinaire, ainsi détraqué³ qu'il est. Je me laisse aller comme je me trouve : aussi ne sont-ce pas icy matières qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement⁴ et témérairement⁵.

Je souhaiterais bien avoir plus parfaite intelligence des choses, mais je ne la veux pas acheter si cher qu'elle coûte. Mon dessein est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie. Il n'est rien pourquoy je me veuille rompre la tête, non pas⁶ pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit. Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honnête amusement; ou, si j'étudie, je n'y cherche que la science qui traite de la connaissance de moy-même, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

(a) *Hac meus ad metas sudet oportet equus*⁷.

Les difficultés, si j'en rencontre en lisant, je n'en ronge pas mes ongles; je les laisse là, après leur avoir fait une charge ou deux.

Si je m'y plantais, je m'y perdrais, et le temps : car j'ay un esprit primesautier. Ce que je ne voy de la première charge, je le voy moins en m'y obtenant. Je ne fay rien sans gaieté; et la continuation^(b) et la contention⁸ trop ferme éblouit mon jugement, l'attriste et le lasse. (c) Ma vue s'y confond et s'y dissipe⁹. (d) Il faut que je le retire et que je l'y remette à secousses¹⁰ : tout ainsi que, pour juger du lustre de l'écarlate¹¹, on nous ordonne de passer les yeux par dessus, en la parcourant à diverses vues, soudaines reprises, et réitérées.

Si ce livre me fâche, j'en prends un autre; et ne m'y adonne qu'aux heures où l'ennuy de rien¹² faire commence

Var. : (a) La citation est de 1588. — (b) et la contention trop ferme (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Ma vue s'y confond et s'y dissipe (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) Il faut que..., et réitérées (1588).

1. Officier chargé de ranger les troupes. (La même image se trouve chez Du Bellay : *Défense et illustration de la langue française*, II, 11); 2. A mesure que; 3. Désordonné; 4. Au hasard; 5. A la légère; 6. Même pas; 7. « Voilà le but vers lequel doit courir mon cheval » (Properce, IV, 1, 70); 8. Application; 9. Perd; 10. A plusieurs-fois; 11. Sorte d'étoffe d'un rouge vif; 12. Sens négatif de rien. Il faudrait aujourd'hui : ne rien.

à me saisir. Je ne me prends guère aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides¹; ny aux Grecs, parce que mon jugement ne sait pas faire ses besognes d'une puérile et apprentisse intelligence².

Entre les livres simplement plaisants, je trouve, des modernes, le *Décameron*³ de Boccace, Rabelays⁴ et les *Baisers* de Jean Second⁵, s'il les faut loger sous ce titre, dignes qu'on s'y amuse⁶. Quant aux Amadis⁷ et telles sortes d'écrits, ils n'ont pas eu le crédit d'arrêter seulement mon enfance. Je diray encore cecy, ou hardiment ou témérairement, que cette vieille âme pesante ne se laisse plus cha-
touiller, non seulement à l'Arioste, mais encore au bon Ovide⁸ : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravy autrefois, à peine m'entretiennent-elles⁹ à cette heure.

Je dy librement mon avis de toutes choses, voire¹⁰ et de celles qui surpassent à l'aventure¹¹ ma suffisance, et que je ne tiens aucunement être de ma juridiction. Ce que j'en opine, c'est aussi pour déclarer¹² la mesure de ma vue, non la mesure des choses. Quand je me trouve dégoûte de l'*Axioche*¹³ de Platon, comme d'un ouvrage sans force¹⁴, eu égard à un tel auteur, mon jugement ne s'en croit pas : il n'est pas si sot de s'opposer à l'autorité de tant d'autres fameux jugements (a) anciens, qu'il tient ses régents et ses maîtres¹⁵, et avec lesquels il est plutôt content de faillir¹⁶. Il s'en prend à soy, et se condamne, ou de s'arrêter à l'écorce, ne pouvant pénétrer jusques au fond, ou de regarder la chose par quelque faux lustre¹⁷. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du dérèglement; quant à sa faiblesse, il la reconnaît et avoue volontiers. Il pense donner

Var. : (a) Jugements anciens, qu'il tient ses régents et ses maîtres et avec lesquels il est plutôt content de faillir (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Plus fermes; 2. Ne se contente pas de comprendre à la manière d'un enfant ou d'un apprenti; 3. Recueil de cent contes (dix contes par jour; dix journées : *déka héméraï*) publié en 1352, en Italie; 4. Remarquer que Montaigne trouve Rabelais simplement plaisant. N'aurait-il point été jusqu'à la « substantifique moelle » que Rabelais nous invite à chercher en cassant l'os? (*Pantagruel* est de 1533. *Gargantua* de 1535 : (deux premiers livres); 5. Jean Second (de son vrai nom Jean Everaerte), est un poète latin moderne (1511-1536). Ses dix-neuf *Baisers* ont été particulièrement goûtés au XVI^e siècle; 6. Je trouve qu'ils méritent qu'on s'y attarde; 7. Montaigne professait un grand mépris pour ces genres de romans. Cf. ce qu'il a dit, p. 25; 8. *L'Orlando furioso* de l'Arioste (1516) et les *Métamorphoses* d'Ovide l'ont, en effet, charmé pendant son enfance (pour Ovide, cf. p. 25); 9. Me divertissent-elles; 10. Même; 11. Parfois; 12. Montrer clairement; 13. Dialogue longtemps attribué à tort à Platon. Montaigne l'avait lu dans une traduction latine, peut-être celle d'Henri Estienne (1578); 14. On voit que Montaigne avait le goût excellent, il a « senti » que l'*Axioche* était une œuvre inférieure au génie de Platon; 15. Qu'il considère comme ses professeurs et ses maîtres; 16. Se tromper; 17. Lumière.

juste interprétation aux apparences que sa conception luy présente; mais elles sont imbéciles¹ et imparfaites. La plupart des fables d'Esôpe ont plusieurs sens et intelligences. Ceux qui les mythologisent², en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable; mais, pour la plupart, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'autres plus vifs, plus essentiels et internes, auxquels ils n'ont su pénétrer : voylà comme j'en fay³.

Mais, pour suivre ma route, il m'a toujours semblé qu'en la poésie Vergile⁴, Lucrèce, Catulle et Horace tiennent de bien loin le premier rang : et signamment⁵ Vergile en ses *Géorgiques*, que j'estime le plus accompli ouvrage de la poésie : à la comparaiſon duquel on peut reconnaître aisément qu'il y a des endroits de l'*Ænéide* auxquels l'auteur eût donné encore quelque tour de pigne⁶, s'il en eût eu loisir⁷. (a) Et le cinquième livre en l'*Ænéide* me semble le plus parfait⁸. J'ayme aussi Lucain, et le pratique volontiers : non tant pour son style (b) que pour sa valeur propre et vérité de ses opinions et jugements⁹. Quant au bon Tércence¹⁰, la mignardise¹¹ et les grâces du langage latin, je le trouve admirable à représenter au vif les mouvements de l'âme et la condition de nos mœurs¹²; (c) à toute heure nos actions me rejettent à luy. Je ne le puis lire si souvent, que je n'y trouve quelque beauté et grâce nouvelle. Ceux des temps voisins à Vergile se plaignaient dequoy aucuns luy comparaient Lucrèce. Je suis d'opinion que c'est à la vérité une comparaiſon inégale : mais j'ay bien à faire à me rassurer¹³ en cette créance¹⁴, quand je me trouve attaché à quelque beau lieu de ceux¹⁵ de Lucrèce. S'ils se piquaient de cette comparaiſon, que diraient-ils de la bêtise et stupidité barba-

Var. : (a) Et le cinquième livre en l'*Ænéide* me semble le plus parfait (1588).

— (b) Style; car il se laisse trop aller à cette affectation de pointes et subtilités de son temps (1580). — (c) à toute heure nos actions me rejettent à lui (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Faibles; 2. En interprètent le sens; 3. C'est-à-dire : moi aussi je m'arrête au plus superficiel; 4. Virgile (*Vergilius*); 5. Particulièrement; 6. Peigne; 7. On sait que Virgile n'eut pas le temps de mettre la dernière main à son œuvre, et laissa quelques vers inachevés; 8. Le cinquième livre est celui qui raconte le séjour d'Énée en Sicile. La préférence de Montaigne pour ce livre peut surprendre; 9. Lucain, auteur de la *Pharsale*, a un style affecté qui, en effet, n'a pas dû plaire beaucoup à Montaigne (voir les variantes); 10. Tércence est, avec Ovide et Virgile, un des auteurs latins que Montaigne a lus avec le plus de plaisir dans son enfance (cf. p. 26). D'ailleurs, Tércence a eu un gros succès auprès de tous les éducateurs du xvi^e et du xvii^e siècle; et on sait qu'à Port-Royal on le faisait lire et commenter par les élèves des Petites Écoles; 11. Grâce délicate, un peu maniérée; 12. Caractères; 13. J'ai beaucoup de peine à me raffermir; 14. Croyance; 15. À quelque beau passage.

resque de ceux qui luy comparent à cette heure Arioste¹ et qu'en dirait Arioste luy-même?

(a) *O sæclum insipiens et infacetum*²!

J'estime que les anciens avaient encore plus à se plaindre de ceux qui appariaient³ Plaute à Térence (cettuy-ci sent bien mieux son gentilhomme), que Lucrèce à Vergile. Pour l'estimation et préférence de Térence, (b) fait beaucoup que le père de l'éloquence romaine⁵ l'a si souvent en la bouche, et seul de son rang, et la sentence que le premier juge des poètes romains donne de son compagnon⁶. Il m'est souvent tombé en fantaisie⁷, comme en notre temps, ceux qui se mêlent de faire des comédies (ainsi que les Italiens, qui y sont assez heureux) emploient trois ou quatre arguments⁸ de celles de Térence ou de Plaute pour en faire une des leurs. Ils entassent en une seule comédie cinq ou six contes de Boccace⁹. Ce qui les fait ainsi se charger de matière, c'est la défiance qu'ils ont de se pouvoir soutenir de leurs propres grâces : il faut qu'ils trouvent un corps où s'appuyer; et, n'ayant pas du leur assez dequoy nous arrêter, ils veulent que le conte nous amuse¹⁰. Il en va de mon auteur tout au contraire : les perfections et beautés de sa façon de dire nous font perdre l'appétit¹¹ de son sujet : sa gentillesse¹² et sa mignardise nous retiennent partout : il est partout si plaisant,

*liquidus puroque simillimus amni*¹³,

et nous remplit tant l'âme de ses grâces que nous en oublions celles de sa fable¹⁴.

Cette même considération me tire plus avant : je voy que les bons et anciens poètes ont évité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques élévations¹⁵ espagnoles et pétrarchistes¹⁰, mais des pointes même plus douces

Var. : (a) Citation ajoutée en 1582. — (b) fait beaucoup..., de son compagnon (add. Exempl. de Bordeaux).

1. On a vu plus haut qu'il n'estime plus l'Arioste qui l'avait charmé dans son enfance.
2. « O siècle grossier et sans goût ! » (Catulle, XLIII, 8); 3. Égalaient; 4. Il est d'une grande importance; 5. C'est-à-dire Cicéron; 6. Jugement d'Horace contre Plaute (*Art poétique*, 270); 7. J'ai souvent eu l'occasion de remarquer; 8. Sujets; 9. Ce genre de comédies a fleuri, en effet, en Italie au XVI^e siècle : l'Arioste, par exemple, avait écrit selon cette méthode : *I suppositi* et *Il Negromante*; 10. Ils veulent que le récit nous retienne; 11. Le goût; 12. Sa noblesse; 13. « Clair et semblable à un courant liquide » (Horace, *Épîtres*, II, II, 120); 14. Comédie (latin *fabula*); 15. Le ton exagérément élevé, tendu; 16. On voit que Montaigne aime le naturel (trait classique).

et plus retenues, qui font l'ornement de tous les ouvrages poétiques des siècles suivants. Si n'y a-il bon juge¹ qui les trouve à dire² en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'égale polissure et cette perpétuelle douceur et beauté fleurissante des *Epigrammes* de Catulle, que tous les aiguillons dequoy Martial aiguise la queue³ des siens. C'est cette même raison que je disais tantôt, comme Martial de soy, « *minus illi ingenio laborandum fuit, in cujus locum materia successerat* »⁴. Ces premiers-là, sans s'émouvoir⁵ et sans se piquer⁶, se font assez sentir; ils ont dequoy rire⁷ partout, il ne faut pas qu'ils se chatouillent; ceux-cy ont besoin de secours étranger : à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur faut plus de corps. (a) Ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs jambes⁸. Tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition, qui en tiennent école, pour ne pouvoir représenter⁹ le port et la décence¹⁰ de notre noblesse, cherchent à se recommander par des sauts périlleux et autres mouvements étranges et batelesques¹¹. (b) Et les dames ont meilleur marché¹⁰ de leur contenance aux danses où il y a diverses découpures¹³ et agitation de corps, qu'en certaines autres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel et représenter un port naïf¹⁴ et leur grâce ordinaire. Comme j'ay vu aussi les badins¹⁵ excellents, vêtus à leur ordinaire et d'une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peut tirer de leur art; les apprentis et qui ne sont de si haute leçon¹⁶, avoir besoin de s'enfariner le visage, de se travestir et se contrefaire en mouvements et grimaces sauvages pour nous apprêter à rire. Cette mienne conception se reconnaît mieux qu'en tout autre lieu, en la comparaison de l'*Ænéide* et du *Furieux*¹⁷. Celuy-là, on le voit aller à tire d'aile, d'un vol haut et ferme, suivant toujours sa pointe¹⁸; cettuy-cy, voleter et sauteler de conte en conte comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien

Var. : (a) Ils montent à cheval..., sur leurs jambes (1588). — (b) Et les dames..., leur grâce ordinaire (1588).

1. Néanmoins il n'y a pas de bon juge; 2. Regrette leur absence; 3. La fin; 4. « Il n'avait pas de grands efforts à faire; le sujet lui tenait lieu d'esprit » (Martial, Préface du livre VIII); 5. S'exciter; 6. Se forcer; 7. Être agréables; 8. Remarquer l'image; 9. Imiter; 10. La noble contenance; 11. Dignes de bateleurs; 12. Tirent plus d'effets; 13. Contorsions; 14. Naturel; 15. Comédiens; 16. De si haute science; 17. Le *Roland furieux* de l'Arioste. Il est curieux de constater que le jugement de Montaigne sur ce célèbre poème épique italien est exactement celui que porteront plus tard sur lui les classiques (Boileau en particulier); 18. Le point le plus haut de son vol.

courte traverse¹, et prendre pied à chaque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille²,

*Excursusque breves tentat*³.

Voylà donc, quant à cette sorte de sujet, les auteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon autre leçon⁴, qui mêle un peu plus de fruit au plaisir, par où j'apprends à ranger⁵ mes humeurs et mes conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est Français⁷, et Sénèque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que j'y cherche y est traitée à pièces décousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy je suis incapable, comme sont les *Opuscules*⁸ de Plutarque et les *Epîtres* de Sénèque, qui est la plus belle partie de ses écrits, et la plus profitable. Il ne faut pas grande entreprise¹⁰ pour m'y mettre; et les quitte où il me plaît. Car elles n'ont point de suite des unes aux autres. Ces auteurs se rencontrent en la plupart des opinions utiles et vraies; comme aussi leur fortune les fit naître environ même siècle, tous deux précepteurs de deux empereurs romains, tous deux venus de pays étranger, tous deux riches et puissants¹¹. Leur instruction est de la crème de la philosophie, et présentée d'une simple façon et pertinente¹². Plutarque est plus uniforme et constant; Sénèque, plus ondoyant et divers. Cettuy-cy se peine, se roidit et se tend pour armer la vertu contre la faiblesse, la crainte et les vicieux appétits; l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, et dédaigner d'en hâter son pas et se mettre sur sa targue¹³. Plutarque a les opinions platoniques¹⁴, douces et accommodables à la société civile; l'autre les a stoïques et épicuriennes, plus éloignées de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier¹⁵ et plus fermes. Il paraît en Sénèque qu'il prête un peu¹⁶ à la tyrannie des empereurs de son temps, car je tiens pour certain que c'est d'un jugement

1. Traversée; 2. Remarquer l'image évocatrice. *Faille*, c'est-à-dire manque. (L'accord n'est fait qu'avec le dernier sujet); 3. « Les courses qu'il tente sont courtes » (Virgile, *Géorgiques*, iv, 194); 4. Lecture; 5. Profit; 6. Régler; 7. C'est-à-dire depuis qu'il a été traduit par Amyot (les *Vies parallèles* en 1558, les *Œuvres morales* en 1572); 8. C'est-à-dire les *Œuvres morales*; 9. C'est-à-dire les *Lettres à Lucilius*; 10. Effort; 11. Plutarque (45?-125 de notre ère) et Sénèque (2-66) sont, en effet, tous les deux du 1^{er} siècle après J.-C.; ils ont été précepteurs l'un (Sénèque) de Néron, l'autre (Plutarque) d'Hadrien; Sénèque était originaire de Cordoue (Espagne), Plutarque, de Chéronée (Grèce); 12. Convenant au sujet; 13. Sur ses gardes (la *targue* était un bouclier); 14. De Platon; 15. Pour la vie privée; 16. Il fait des concessions.

forcé qu'il condamne la cause de ces généreux meurtriers de César¹; Plutarque est libre partout. Sénèque est plein de pointes et saillies; Plutarque, de choses. Celui-là vous échauffe plus, et vous émeut; cettuy-cy vous contente davantage et vous paye² mieux. (a) Il³ nous guide, l'autre nous pousse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon dessein, ce sont ceux qui traitent de la philosophie signamment⁴ morale. Mais, à confesser hardiment la vérité (car, puisqu'on a franchi les barrières de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'écrire me semble ennuyeuse, et toute autre pareille façon⁵. Car ses préfaces, définitions, partitions⁶, étymologies, consomment la plupart⁷ de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle⁸, est étouffé par ses longueries d'appréts. Si j'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que je ramentoive⁹ ce que j'en ay tiré de suc et de substance, la plupart du temps je n'y trouve que du vent : car il n'est pas encore venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que je cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus savant ou éloquent, ces ordonnances logiciennes¹⁰ et aristotéliques¹¹ ne sont pas à propos : je veux qu'on commence par le dernier point; j'entends assez que c'est que mort et volupté; qu'on ne s'amuse¹² pas à les anatomiser¹³ : je cherche des raisons bonnes et fermes d'arrivée¹⁴, qui m'instruisent à en soutenir l'effort. Ny les subtilités grammairiennes, ny l'ingénieuse contexture de paroles et d'argumentations n'y servent; je veux des discours qui donnent la première charge dans le plus fort du doute¹⁵ : les siens languissent autour du pot. Ils sont bons pour l'école, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encore, un quart d'heure après, assez à temps pour rencontrer le fil du propos. Il est besoin de parler ainsi aux juges qu'on veut gagner à tort ou à droit¹⁶,

Var. : (a) Il nous guide, l'autre nous pousse (1588).

1. Brutus et Cassius (allusion à un passage du *De Beneficiis*, II, 20); 2. Satisfait; 3. Il (Plutarque); 4. Particulièrement; 5. Sous-entendu : me semble ennuyeuse aussi; 6. Divisions; 7. La plus grande partie; 8. De substance nourrissante (au sens de la *substantifique moelle* de Rabelais); 9. Je me remémore; 10. Logiques; 11. Conformes aux principes d'Aristote; 12. S'attarde; 13. A en faire l'anatomie, à les disséquer; 14. Dès l'abord; 15. C'est-à-dire qui attaquent immédiatement la partie la plus forte de ce dont on doute; 16. A raison.

aux enfants et au vulgaire ^(a) à qui il faut tout dire, voir ce qui portera. Je ne veux pas qu'on s'emploie à me rendre attentif et qu'on me crie cinquante fois : Or oyez¹! à la mode de nos hérauts. Les Romains disaient en leur religion : « *Hoc age*² », ^(b) que nous disons en la nôtre : « *Sursum corda*³ » ; ce sont autant de paroles perdues pour moy. J'y viens tout préparé du logis : il ne me faut point d'allèchement ny de sauce : je mange bien la viande⁴ toute crue ; et, au lieu de m'aiguïser l'appétit par ces préparatoires et avant-jeux⁵, on me le lasse et affadit⁶.

(c) La licence du temps m'excusera-elle de cette sacrilège audace, d'estimer aussi traînants les dialogismes⁷ de Platon même et étouffant par trop sa matière, et de plaindre⁸ le temps que met à ces longues interlocutions, vaines et préparatoires, un homme qui avait tant de meilleures choses à dire ? Mon ignorance m'excusera mieux, sur ce que je ne voy rien en la beauté de son langage.

Je demande en général les livres qui usent des sciences, non ceux qui les dressent.

Les deux premiers⁹, et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de « *Hoc age* » ; ils veulent avoir à faire à gens qui s'en soient avertis eux-mêmes : ou, s'ils en ont, c'est un « *Hoc age* » substantiel, et qui a son corps à part¹⁰.

Je voy aussi volontiers les *Epîtres* « ad Atticum¹¹ », non seulement parce qu'elles contiennent une très ample instruction de l'histoire et affaires de son temps, mais beaucoup plus pour y découvrir ses humeurs privées. Car j'ay une singulière curiosité, comme j'ay dit ailleurs¹², de connaître l'âme et les naïfs¹³ jugements de mes auteurs. Il faut bien juger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eux, par cette montre¹⁴ de leurs écrits qu'il étalent au théâtre du monde. J'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avait écrit de la vertu : car il fait beau apprendre la théorique¹⁵ de ceux qui savent bien la pratique. Mais, d'autant que c'est autre chose le prêché que le prê-

Var. : (a) à qui il faut tout dire, voir ce qui portera (add. Exempl. de Bordeaux).

— (b) que nous disons en la nôtre : « *Sursum corda* » (add. Exempl. de Bordeaux).

— (c) La licence du temps..., qui les dressent (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Maintenant, écoutez ; 2. « Fais attention » ; 3. « Haut les cœurs ! » ; 4. Aliments ; 5. Préluce ; 6. Remarque l'image ; 7. Dialogues ; 8. Regretter ; 9. Plutarque et Sénèque ; 10. Qui a, pour ainsi dire, son individualité ; 11. De Cicéron ; 12. Dans le chapitre xxxi du livre II : *De la colère* ; 13. Sincères ; 14. Cet étalage ; 15. La théorie.

cheur, j'ayme bien autant voir Brutus chez Plutarque que chez luy-même. Je choisirais plutôt de savoir au vray les devis¹ qu'il tenait en sa tente à quelqu'un de ses privés amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il tint le lendemain à son armée; et ce qu'il faisait en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisait emmy² la place et au Sénat.

Quant à Cicero, je suis du jugement commun, que, hors la science, il n'y avait pas beaucoup d'excellence en son âme : il était bon citoyen, d'une nature débonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs³, tel qu'il était; mais de mollesse et de vanité ambitieuse, il en avait, sans mentir, beaucoup. Et si⁴ ne sais comment l'excuser d'avoir estimé sa poésie digne d'être mise en lumière : ce n'est pas grande imperfection que de mal faire des vers; mais c'est à luy faute de jugement de n'avoir pas senty combien ils étaient indignes de la gloire de son nom. Quant à son éloquence, elle est du tout⁵ hors de comparaison; je croy que jamais homme ne l'égalera. Le jeune Cicero⁶, qui n'a ressemblé⁷ son père que de nom, commandant en Asie, il se trouva un jour en sa table plusieurs étrangers, et entre autres Caestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il était, à l'un de ses gens qui luy dit son nom. Mais, comme celui qui⁸ songeait ailleurs⁹ et qui oubliait ce qu'on luy répondait, il le luy redemanda encore, depuis¹⁰, deux ou trois fois; le serviteur, pour n'être plus en peine de luy redire si souvent même chose, et pour le luy faire connaître par quelque circonstance : « C'est, dit-il, ce Caestius de qui on vous a dit qu'il ne fait pas grand état de l'éloquence de votre père au prix de¹¹ la sienne. » Cicero, s'étant soudain piqué¹² de cela, commanda qu'on empoignât ce pauvre Caestius, et le fit très bien foêter¹³ en sa présence : voylà un mal courtois hôte¹⁴. Entre ceux-mêmes qui ont estimé, toutes choses contées¹⁵, cette sienne éloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des fautes : comme ce grand Brutus, son amy, disait que c'était une éloquence cassée et érenée¹⁶, « *fractam et elumbem* ». Les ora-

1. Conversations (nous disons encore : *deviser*); 2. Au milieu de; 3. Moqueurs (se *gausser* de); 4. Néanmoins; 5. Complètement; 6. Épisode rapporté par Sénèque le Rhéteur (*Suasoria*, VIII); 7. Ressemblé à; 8. En homme qui; 9. A autre chose; 10. Ensuite; 11. En comparaison de; 12. Froissé; 13. Il le fit sérieusement fouetter; 14. Un hôte peu poli; 15. Tout compte fait; 16. Dont les reins étaient brisés.

teurs voisins de son siècle reprenaient aussi en luy ce curieux¹ soin de certaine longue cadence au bout de ses clauses², et notaient ces mots : « *esse videatur* », qu'il y emploie si souvent. Pour moy, j'ayme mieux une cadence qui tombe plus court, coupée en iambes³. Si mêle-il parfois bien rudement ses nombres⁴, mais rarement. J'en ay remarqué ce lieu⁵ à mes oreilles : « *Ego vero me minus diu senem esse mallet, quam esse senem, antequam essem*⁶ ».

Les historiens sont ma droite balle⁷ : ils sont plaisants et aysés; et quant et quant⁸ (a) l'homme en général, de qui je cherche la connaissance, y paraît plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu, la diversité et vérité de ses conditions internes en gros et en détail, la variété des moyens de son assemblage et des accidents qui le menacent. Or ceux qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amuse⁹nt plus aux conseils¹⁰ qu'aux événements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceux-là me sont plus propres. Voilà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Je suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius¹¹, ou qu'il ne soit ou plus étendu ou plus entendu. Car je ne considère pas moins curieusement la fortune et la vie de ces grands précepteurs¹² du monde, que la diversité de leurs dogmes¹³ et fantaisies.

En ce genre d'étude des histoires, il faut feuilleter sans distinction toutes sortes d'auteurs, et vieux et nouveaux, et barragouins¹⁴ et Français, pour y apprendre les choses dequoy diversement ils traitent. Mais César¹⁵ singulièrement me semble mériter qu'on l'étudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy-même, tant il a de perfection et d'excellence par-dessus tous les autres, quoique

Var. : (a) l'homme en général..., qui le menacent (add. Exem. de Bordeaux). L'ancien texte de 1580-1588 donnait : « La considération des natures et conditions des divers hommes, les coutumes des nations différentes, c'est le vray sujet de la science morale. »

1. Attentif; 2. C'est ce qu'on a appelé les clausules métriques. Cicéron s'appliquait à terminer ses périodes sur un rythme qui fût agréable à l'oreille; le rythme des mots *esse videatur* (il semble être) étant particulièrement heureux pour l'oreille, ces deux mots terminent souvent ses périodes; 3. C'est-à-dire sur le rythme d'une syllabe brève suivie d'une syllabe longue; 4. Rythmes; 5. Ce passage; 6. « Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps que d'être vieux avant l'âge » (Cicéron, *De Senectute*, x). Il est à remarquer que cette phrase n'est pas une phrase de discours, le rythme y a donc moins d'importance; 7. Ce qui me va le mieux (la balle qui vient de face); 8. Et en même temps; 9. S'attardent; 10. Desseins, intentions; 11. De Diogène Laërce (historien grec du III^e siècle avant J.-C., auteur d'un ouvrage sur les Vies et Mœurs des anciens philosophes : Montaigne l'appréciait beaucoup); 12. Entendez : les philosophes; 13. Opinions; 14. Étrangers; 15. Auteur du *De Bello Gallico* et du *De Bello Civili*.

Salluste soit du nombre. Certes, je lis cet auteur avec un peu plus de révérence et de respect qu'on ne lit les humains ouvrages : tantôt le considérant luy-même par ses actions et le miracle de sa grandeur, tantôt la pureté et inimitable polissure² de son langage qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dit Cicero, mais à l'aventure³ Cicero même. Avec tant de sincérité en ses jugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les fausses couleurs dequoy il veut couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente⁴ ambition, je pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a été trop épargnant à parler de soy. Car tant de grandes choses ne peuvent avoir été exécutées par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

J'ayme les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point dequoy y mêler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soin et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice⁵, et d'enregistrer à la bonne foy⁶ toutes choses sans choix et sans triage, nous laissent le jugement entier⁷ pour la connaissance de la vérité. Tel est entre autres, pour exemple, le bon Froissard⁸, qui a marché en son entreprise d'une si franche naïveté, qu'ayant fait une faute il ne craint aucunement de la reconnaître et corriger en l'endroit où il en a été averty; et qui nous représente la diversité même des bruits qui couraient et les différents rapports qu'on luy faisait. C'est la matière de l'histoire, nue et informe; chacun en peut faire son profit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents⁹ ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'être su, peuvent trier de deux rapports celui qui est plus vraisemblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils¹⁰ et leur attribuent les paroles convenables. Ils ont raison de prendre l'autorité de régler notre créance à la leur; mais certes cela n'appartient à guère de gens. Ceux d'entre-deux¹¹ (qui est la plus commune façon), ceux-là nous gâtent tout : ils veulent nous mâcher les morceaux; ils se donnent loy¹² de juger, et par conséquent d'incliner l'histoire à leur fantaisie; car, depuis que¹³ le jugement pend¹⁴ d'un côté, on ne se peut garder de contourner et tordre

1. Auteur d'un *Catilina*, d'un *Jugurtha* et d'*Histoires*; 2. Élégance; 3. Parfois; 4. Pernicieuse; 5. Connaissance; 6. De bonne foi; 7. Intact (donc libre); 8. Chroniqueur du xiv^e siècle, bien connu (on écrit plutôt Froissart); 9. Les historiens qui excellent tout à fait; 10. Intentions; 11. Les historiens qui sont entre ces deux extrêmes (entre les simples et les excellents); 12. Le droit; 13. Dès que; 14. Penche.

la narration à ce biais. Ils entreprennent de choisir les choses dignes d'être sues, et nous cachent souvent telle parole, telle action 'privée, qui nous instruirait mieux; omettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent¹ pas, et peut-être encore telle chose, pour ne la savoir dire en bon latin ou français. Qu'ils étalent hardiment leur éloquence et leurs discours, qu'ils jugent à leur poste²; mais qu'ils nous laissent aussi dequoy juger après eux, et qu'ils n'altèrent ny dispensent³, par leurs raccourciments et par leur choix, rien sur le corps de la matière, ains⁴ qu'ils nous la renvoient pure et entière en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie pour cette charge, et notamment en ces siècles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule considération de savoir bien parler⁵; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire! Et eux ont raison, n'ayant été gagés que pour cela et n'ayant mis en vente que le babil, de ne se soucier aussi principalement que de cette partie. Ainsi, à force beaux mots, ils nous vont patissant⁶ une belle contexture des bruits qu'ils ramassent es⁷ carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont été écrites par ceux-mêmes qui commandaient aux affaires, ou qui étaient participants à les conduire, ou, au moins, qui ont eu la fortune d'en conduire d'autres de même sorte. Telles sont quasi toutes les grecques et romaines. Car, plusieurs témoins oculaires ayant écrit de même sujet (comme il advenait en ce temps-là que la grandeur et le savoir se rencontraient communément⁸), s'il y a de la faute, elle doit être merveilleusement légère, et sur un accident⁹ fort douteux. Que peut-on espérer d'un médecin traitant de la guerre, ou d'un écolier traitant les desseins des princes?

Pour subvenir un peu à la trahison de ma mémoire et à son défaut, si extrême qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme récents et à moy inconnus, que j'avais lu¹⁰ soigneusement quelques années auparavant et barbouillé de mes notes, j'ay pris en coutume, depuis quelque temps, d'ajouter au bout de chaque livre

1. Ils ne comprennent pas; 2. A leur gré; 3. Arrangent; 4. Mais; 5. En considérant seulement qu'ils savent bien parler; 6. Accommodant, cuisinant; 7. Dans les; 8. On reconnaît bien dans cette réflexion l'homme de la Renaissance, admirateur des Anciens en tout; 9. Particularité; 10. Remarquer le participe non accordé avec son complément, dans ce cas (plus bas de même : conçu).

(je dis de ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ay achevé de le lire et le jugement que j'en ay retiré en gros, afin que cela me représente au moins l'air et idée générale que j'avais conçu de l'auteur en le lisant. Je veux icy transcrire aucunes¹ de ces annotations.

Voicy ce que je mis, il y a environ dix ans, en mon Guichardin² (car, quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne) : Il est historiographe diligent, et duquel, à mon avis, autant exactement que de nul autre, on peut apprendre la vérité des affaires de son temps : aussi en la plupart en a-il été acteur luy-même, et en rang honorable. Il n'y a aucune apparence que, par haine, faveur ou vanité, il ait déguisé les choses : dequoy font foy les libres jugements qu'il donne des grands, et notamment de ceux par lesquels il avait été avancé et employé aux charges, comme du pape Clément septième. Quant à la partie dequoy il semble se vouloir prévaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traits; mais il s'y est trop plu : car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un sujet si plein et ample, et à peu près infiny, il en devient lâche, et sentant un peu au caquet³ scholastique. J'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'âmes et effets⁴ qu'il juge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties-là étaient du tout éteintes au monde; et, de toutes les actions, pour belles par apparence⁵ qu'elles soient d'elles-mêmes, il en rejette la cause à quelque occasion vicieuse⁶ ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions dequoy il juge, il n'y en ait eu⁷ quelque'une produite par la voie de la raison. Nulle corruption peut⁸ avoir saisi les hommes si universellement que quelqu'un n'échappe de la contagion : cela me fait craindre qu'il y ait un peu du vice de son goût : et peut être advenu qu'il ait estimé d'autrui selon soy.

En mon Philippe de Commines il y a cecy : Vous y trouverez le langage doux et agréable, d'une naïve⁹ simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'auteur reluît évidemment¹⁰, exempte de vanité parlant

1. Quelques-unes; 2. Guichardin, historien italien (1482-1540), auteur d'une *Histoire d'Italie* très remarquable et très admirée de Montaigne qui l'a lue dans le texte italien; 3. Son bavardage; 4. Faits; 5. En apparence; 6. Mauvaise; 7. Il n'y en ait pas eu; 8. Nulle corruption ne peut; 9. Naturelle; 10. En toute évidence.

de soy, et d'affection et d'envie parlant d'autrui; ses discours et enhortemens¹ accompagnés plus de bon zèle et de vérité que d'aucune exquise suffisance², et tout par tout de l'autorité et gravité, représentant son homme de bon lieu³ et élevé aux grands affaires⁴.

Sur les mémoires de M. Du Bellay⁵ : C'est toujours plaisir de voir les choses écrites par ceux qui ont essayé⁶ comme il les faut conduire; mais il ne se peut nier qu'il ne se découvre évidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand déchet de la franchise et liberté d'écrire qui reluit⁷ anciens de leur sorte, comme au sire de Jouinville⁸, domestique⁹ de S. Loys, Eginard¹⁰, chancelier de Charlemagne, et, de plus fraîche mémoire, en Philippe de Commines. C'est icy plutôt un plaidoyer pour le roy François contre l'empereur Charles cinquième qu'une histoire. Je ne veux pas croire qu'ils aient rien changé quant au gros du fait; mais, de contourner le jugement des événements, souvent contre raison, à notre avantage, et d'omettre tout ce qu'il y a de chatouilleux¹¹ en la vie de leur maître, ils en font métier : témoin les reculemens¹² de messieurs de Montmorency et de Brion, qui y sont oubliés; voire¹³ le seul nom de M^{me} d'Estampes ne s'y trouve point. On peut couvrir¹⁴ les actions secrètes; mais de taire ce que tout le monde sait, et les choses qui ont tiré¹⁵ des effets publics et de telle conséquence, c'est un défaut inexcusable. Somme, pour avoir l'entière connaissance du roy François¹⁶ et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit : ce qu'on peut faire icy de profit, c'est par la déduction¹⁷ particulière des batailles et exploits de guerre où ces gentilshommes se sont trouvés; quelques paroles et actions privées d'aucuns¹⁸ princes de leur temps; et les pratiques et négociations conduites par le seigneur de Langeay¹⁹, où il y a tout plein de choses dignes d'être sues, et des discours non vulgaires.

Livre II, chap. x : « Des livres ».

1. Exhortations; 2. Une singulière supériorité (Montaigne ne considère pas Philippe de Commines [1445-1509] comme un historien excellent); 3. De bonne famille, de bonne origine (sens de *locus* latin); 4. *Grands affaires* : grand a la même forme au-masculin et au féminin; 5. Ou plus exactement de M^m. Du Bellay (Guillaume et Martin) : ouvrage paru en 1569; 6. Expérimenté; 7. Chez les; 8. Joinville (1224-1317) : auteur d'une célèbre *Histoire de Saint Louis*; 9. Familier, attaché à la maison de; 10. Eginard (770-840) : auteur d'une *Vie de Charlemagne*; 11. Délicat, difficile à traiter; 12. Les disgrâces; 13. Et même; 14. Cacher; 15. Qui ont eu comme conséquences; 16. François 1^{er}; 17. Récit; 18. Quelques; 19. Guillaume Du Bellay, seigneur de Langeay.

X. — MONTAIGNE EN VOYAGE

(a) Parmy les conditions humaines, cette-cy est assez commune : de nous plaire plus des choses étrangères que des nôtres et d'aimer le remuement et le changement.

*Ipsa dies ideo nos grato perluit haustu
Quod permutatis hora recurrit equis¹.*

J'en tiens ma part. Ceux qui suivent l'autre extrémité, de s'agrée² en eux-mêmes, d'estimer ce qu'ils tiennent au-dessus du reste et de ne reconnaître aucune forme plus belle que celle qu'ils voient, s'ils ne sont plus avisés que nous, ils sont à la vérité plus heureux. Je n'envie point leur sagesse, mais oui³ leur bonne fortune.

Cette humeur avide des choses nouvelles et inconnues aide bien à nourrir en moy le désir de voyager, mais assez d'autres circonstances y confèrent⁴! Je me détourne volontiers du gouvernement de ma maison. Il y a quelque commodité à commander, fût-ce dans une grange, et à être obéi des siens; mais c'est un plaisir trop uniforme et languissant. Et puis il est par nécessité⁵ mêlé de plusieurs pensements⁶ fâcheux : tantôt l'indigence et oppression de votre peuple, tantôt la querelle d'entre vos voisins, tantôt l'usurpation qu'ils font sur vous, vous afflige...

(b) Les voyages ne me blessent que par la dépense, qui est grande et outre mes forces⁷; ayant accoutumé d'y être avec équipage non nécessaire seulement, mais encore honnête⁸, il me les en faut faire d'autant plus courts et moins fréquents, et n'y emploie que l'écume⁹ et ma réserve, temporisant et différant selon qu'elle vient. Je ne veux pas que le plaisir du promener corrompe le plaisir du repos; au rebours, j'entends qu'ils se nourrissent et favorisent l'un l'autre...

Je réponds ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages : que je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche. Si on me dit que parmy les étrangers

Var. : (a) Toute cette page est de 1588. — (b) Ce paragraphe est ajouté sur l'Exemplaire de Bordeaux.

1. « La lumière même du jour ne nous plaît que parce que les heures changent de coursiers. » (Pétrone); 2. Se complaire; 3. Mais j'envie; 4. Contribuent, concourent; 5. Nécessairement; 6. Pensées, préoccupations; 7. Dépasse mes forces; 8. Honorable, digne d'un homme de qualité; 9. Le surplus.

il y peut y avoir aussi peu de santé¹ et que leurs mœurs ne valent pas mieux que les nôtres, je réponds : premièrement qu'il est mal aisé :

*Tam multæ scelerum facies*² !

secondement, que c'est toujours gain de changer un mauvais état à un état incertain et que les maux d'autrui ne nous doivent pas poindre³ comme les nôtres.

Outre ces raisons, le voyager me semble un exercice profitable. L'âme y a une continuelle exercitation⁴ à remarquer les choses inconnues et nouvelles ; et je ne sache point meilleure école, comme j'ay dit souvent, à former la vie que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies⁵ et usances⁶, et luy faire goûter une si perpétuelle variété de formes de notre nature. Le corps n'y est ny oisif ny travaillé⁷, et cette modérée agitation le met en haleine. Je me tiens à cheval sans démonter⁸, tout choli-queux⁹ que je suis, et sans m'y ennuyer¹⁰, huit et dix heures.

*Vires ultra sortemque senectæ*¹¹.

Nulle saison m'est ennemie¹², que le chaud âpre¹³ d'un soleil poignant ; car les ombrelles, dequoy depuis les anciens Romains l'Italie se sert, chargent plus les bras qu'ils ne déchargent¹⁴ la tête. (a) Je voudrais savoir quelle industrie¹⁵ c'était aux Perses si anciennement et en la naissance de la luxure¹⁶, de se faire du vent frais et des ombrages à leur poste¹⁷, comme dit Xénophon¹⁸. J'ayme les pluies comme les canes. La mutation d'air et de climat ne me touche point. tout ciel m'est un¹⁹. Je ne suis battu²⁰ que des altérations internes que je produis en moy, et celles-là m'arrivent moins en voyageant.

Je suis mal aisé à ébranler ; mais, étant avoyé²¹, je voy tant qu'on veut. J'étrive²² autant aux petites entreprises qu'aux grandes, et à m'équiper pour faire une journée en

Var. : (a) Je voudrais savoir..., dit Xénophon (add. Exempl. de Bordeaux)

1. (Que chez nous) : il songe aux guerres religieuses qui désolent la France ; 2. « Tant le crime a pris de formes » (Virgile, *Géorgiques*, I, 506) ; 3. Piquer, être pénibles ; 4. Exercice ; 5. Opinions ; 6. Usages ; 7. Fatigué ; 8. Sans en descendre ; 9. Souffrant de ma gravelle ; 10. Sans en souffrir ; 11. « Plus que ne le comportent les forces et la condition de la vieillesse » (Virgile, *Énéide*, VI, 114) ; 12. Nulle saison ne m'est ennemie (négarion supprimée) ; 13. Que la chaleur cuisante ; 14. Ils (ombrelles est masculin à cette époque) soulagent. L'ombrelle pesant alors près de deux kilogrammes ; 15. Habileté ; 16. Du luxe ; 17. A leur guise ; 18. Xénophon (*Cyropédie*, VIII, viii) ; 19. Tout climat m'est indifférent ; 20. Je ne suis affecté ; 21. Mis en route ; 22. Je résiste.

visiter un voisin que pour un juste¹ voyage. J'ay appris à faire mes journées² à l'espagnole³, d'une traite : grandes et raisonnables journées; et aux extrêmes chaleurs, les passe de nuit, du soleil couchant jusques au levant. L'autre façon de repaître⁴ en chemin en tumulte et hâte pour la dînée⁵, notamment aux jours courts, est incommode. Mes chevaux en valent mieux. Jamais cheval ne m'a failli, qui a su faire avec moy la première journée. Je les abreuve partout, et regarde seulement qu'ils aient assez de chemin de reste pour battre leur eau⁶. La paresse à me lever donne loisir à ceux qui me suyvent de dîner à leur aise avant partir⁷. Pour moy je ne mange jamais trop tard : l'appétit me vient en mangeant, et point autrement; je n'ay point de faim qu'à table.

Aucuns se plaignent dequoy je me suis agréé⁸ à continuer cet exercice, marié et vieil. Ils ont tort. Il est mieux temps d'abandonner sa famille quand on l'a mise en train de continuer sans nous, quand on y a laissé de l'ordre qui ne démente⁹ point sa forme passée. C'est bien plus d'imprudence de s'éloigner, laissant en sa maison une garde moins fidèle et qui ait moins de soin de pourvoir à votre besoin.

La plus utile et honorable science et occupation à une femme, c'est la science du ménage. J'en vois quelque'une avare¹⁰, de ménagère fort peu. C'est sa maîtresse qualité, et qu'on doit chercher avant toute autre, comme le seul doire¹¹ qui sert à ruiner ou sauver nos maisons. Qu'on ne m'en parle pas; selon que l'expérience m'en a appris, je requiers d'une femme mariée, au-dessus de toute autre vertu, la vertu économique¹². Je l'en mets au propre¹³, luy laissant par mon absence tout le gouvernement en main. Je vois avec dépit en plusieurs ménages monsieur revenir maussade et tout marmiteux¹⁴ du tracas des affaires, environ midy, que madame est encore après à¹⁵ se coiffer et attifer en son cabinet. C'est à faire aux reynes; encore ne sais-je. Il est ridicule et injuste que l'oisiveté de nos femmes soit entretenue de notre sueur et travail...

Quant aux devoirs de l'amitié maritale qu'on pense être intéressés¹⁶ par cette absence, je ne le crois pas. Au rebours,

1. Complet; 2. Mes étapes; 3. A la mode espagnole; 4. Prendre son repas; 5. Le dîner (à onze heures); 6. Cuver leur eau; 7. Avant de partir; 8. J'ai pris plaisir; 9. Qui ne contredise pas; 10. J'en vois d'avares; 11. La seule dot; 12. De bien administrer la maison; 13. Je mets ma femme en mesure de montrer ses qualités domestiques; 14. Sale, en mauvais état; 15. Est encore occupée à; 16. Lésés.

c'est une intelligence¹ qui se refroidit volontiers par une trop continuelle assistance², et que l'assiduité blesse...

Ces interruptions me remplissent d'une amour récente³ envers les miens et me redonnent l'usage de ma maison plus doux... Pour achever de dire mes faibles humeurs, j'avoue qu'en voyageant je n'arrive guère en logis où il ne me passe par la fantaisie si je pourray⁴ être et malade et mourant à mon aise. Je veux être logé en lieu qui me soit bien particulier⁵, sans bruit, non sale ou fumeux ou étouffé. Je cherche à flatter la mort par ces frivoles circonstances ou, pour mieux dire, à me décharger de tout autre empêchement, afin que je n'aie qu'à m'attendre à elle, qui me pèsera volontiers assez sans autre recharge...

En cette commodité de logis que je cherche, je n'y mêle pas la pompe⁶ et l'amplitude⁷ : je la hais plutôt; mais certaine propriété simple, qui se rencontre plus souvent aux lieux où il y a moins d'art, et que nature honore de quelque grâce toute sienne. « *Non ampliter sed munditer convivium.* » « *Plus salis quam sumptus*⁸. »

Et puis, c'est à faire à ceux que les affaires entraînent en plein hiver par les Grisons, d'être surpris en chemin en cette extrémité. Moy, qui le plus souvent voyage pour mon plaisir, ne me guide pas si mal. S'il fait laid à droite, je prends à gauche; si je me trouve mal propre à monter à cheval, je m'arrête. Et faisant ainsi, je ne vois à la vérité rien qui ne soit aussi plaisant et commode que ma maison. Il est vrai que je trouve la superfluité toujours superflue, et remarque de l'empêchement⁹ en la délicatesse¹⁰ même et en l'abondance. Ay-je laissé quelque chose à voir derrière moy? J'y retourne; c'est toujours mon chemin. Je ne trace aucune ligne certaine¹¹, ny droite ny courbe. Ne trouvé-je point, où je vay, ce qu'on m'avait dit? Comment il advient souvent que les jugements d'autrui ne s'accordent pas aux miens, et les ay trouvés plus souvent faux, je ne plains pas ma peine; j'ay appris que ce qu'on disait n'y est point.

1. Bons rapports; 2. Présence; 3. Toute nouvelle (*amour* est féminin); 4. Où je ne réfléchisse que je puisse y être; 5. Bien à moi; 6. Le luxe; 7. La grandeur; 8. « Un repas où règne non l'abondance, mais la propreté » (cité par Nonius, XI, xix) « Plus de goût que de luxe » (Cornelius Nepos, *Atticus* 13); 9. De la gêne; 10. La recherche; 11. Fixée d'avance. (Cf. son *Journal de Voyage* : « Quand on se plaignait à lui de ce qu'il conduisait souvent la troupe par chemins divers et contrées revenant souvent bien près d'où il était parti [ce qu'il faisait en recevant l'avertissement de quelque chose digne de voir ou changeant d'avis selon les occasions] il répondait qu'il n'allait, quant à lui, en nul lieu que là où il se trouvait et qu'il ne pouvait faillir ni tordre sa voie, n'ayant nul projet que de se promener par des lieux inconnus »).

J'ay la complexion du corps libre¹ et le goût commun² autant qu'homme du monde. La diversité des façons d'une nation à autre ne me touche que par le plaisir de la variété. Chaque usage a sa raison. Soyent des assiettes d'étain, de bois, de terre, bouilly ou roty, beurre ou huyle de noix ou d'olive, chaud ou froid, tout m'est un³, et si un que, vieillissant, j'accuse cette généreuse faculté, et aurais besoin que la délicatesse et le choix arrêât l'indiscrétion⁴ de mon appétit et parfois soulageât mon estomac. (a) Quand j'ay été ailleurs qu'en France et que, pour me faire courtoisie⁵, on m'a demandé si je voulais être servy à la française, je m'en suis moqué et me suis toujours jeté aux tables les plus épaisses⁶ d'étrangers.

J'ay honte de voir nos hommes enivrés de cette sotte humeur, de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble être hors de leur élément quand ils sont hors de leur village. Où qu'il saillent, ils se tiennent à leurs façons et abominent⁷ les étrangères. Retrouvent-ils un compatriote en Hongrie, ils festoient cette aventure : les voylà à se rallier et à se recoudre ensemble, à condamner tant de mœurs barbares qu'ils voient. Pourquoi non barbares, puisqu'elles ne sont françaises? Encore sont-ce les plus habiles⁸ qui les ont reconnues, pour en médire. La plupart ne prennent l'aller que pour le venir. Ils voyagent couverts et resserrés⁹ d'une prudence taciturne et incommunicable, se défendant de la contagion d'un air inconnu.

Au rebours, je pérégrine très saoul¹⁰ de nos façons, non pour chercher des Gascons en Sicile (j'en ay assez laissé au logis); je cherche des Grecs plutôt, et des Persans : j'accointe¹¹ ceux-là, je les considère; c'est là où je me prête et où je m'emploie. Et qui plus est, il me semble que je n'ay rencontré guère de manières qui ne vaillent les nôtres. Je couche de peu¹², car à peine ay-je perdu mes girouettes de vue¹³.

Au demeurant, la plupart des compagnies fortuites que vous rencontrez en chemin ont plus d'incommodité que de

Var. : (a) Quand j'ay été ailleurs..., d'étrangers (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Qui se plie à tout; 2. De tout le monde; 3. Tout m'est égal; 4. Le manque de modération; 5. Politesse; 6. Les plus fournies, les plus abondantes; 7. Détestent; 8. Les plus instruits; 9. Enfermés dans; 10. Dégouté, fatigué; 11. J'aborde; 12. Je m'avance peu (terme de jeu : on « couche » sur la table la somme que l'on engage); 13. On voit que Montaigne aime les voyages même lointains. Aller à Rome lui semble avoir à peine perdu de vue ses girouettes!

plaisir : je ne m'y attache point, moins asteure¹ que la vieillesse me particularise et séquestre² aucunement³ des formes⁴ communes. Vous souffrez pour autrui, ou autrui pour vous ; l'un et l'autre inconvénient est pesant, mais le dernier me semble encore plus rude. C'est une rare fortune, mais de soulagement inestimable, d'avoir un honnête homme, d'entendement ferme et de mœurs conformes aux vôtres, qui aime à vous suivre. J'en ay eu faute extrême en tous mes voyages⁵. Mais une telle compagnie, il la faut avoir choisie et acquise dès le logis. Nul plaisir n'a goût pour moy sans communication. Il ne me vient pas seulement une gaillarde⁶ pensée en l'âme qu'il ne me fâche de l'avoir produite seul, et n'ayant à qui l'offrir. (a) « *Si cum hac exceptione detur sapientia ut illam inclusam teneam nec enuntiem, rejiciam*⁷. » L'autre l'avait monté d'un ton au-dessus. « *Si contigerit ea vita sapienti ut, omnium rerum affluentibus copiis, quamvis omnia quæ cognitione digna sunt summo otio secum ipse consideret et contempletur, tamen, si solitudo tanta sit ut hominem videre non possit, excedat e vita*⁸. » L'opinion d'Architas⁹ m'agréée, qu'il serait déplaisant, au ciel même, et à se promener dans ces grands et divins corps célestes sans l'assistance d'un compagnon.

Mais il vaut mieux encore être seul qu'en compagnie ennuyeuse et inapte¹⁰. Aristippus s'aimait à vivre étranger partout¹¹.

*Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis*¹²,

je choisirais à la passer sur la selle :

*visere gestiens,
Qua parte debacchentur ignes,
Qua nebulae pluviique rores*¹³.

Var. : (*) Ces deux citations sont ajoutées sur l'Exemplaire de Bordeaux.

1. A cette heure; 2. Me sépare; 3. En quelque manière; 4. Des manières d'agir; 5. Cela n'est guère aimable pour ses compagnons du voyage d'Italie : le jeune d'Estissac, le sieur du Hautoy, le sieur de Cazalis et Bertrand de Montaigne, son jeune frère; 6. Joyeuse; 7. « Si l'on me donnait la sagesse, à condition de la tenir renfermée, sans la communiquer à personne, je la refuserais » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, vi); 8. « Supposez un sage dans une condition de vie telle qu'il vécût dans l'abondance de tous les biens et qu'il fût entièrement libre de son temps pour contempler et pour étudier tout ce qui est digne d'être connu, même dans ces conditions, s'il était condamné à une solitude telle qu'il ne pût voir personne, il quitterait la vie » (Cicéron, *De officiis*, I, XLIII); 9. Citée par Cicéron (*De amicitia*, XXIII); 10. Ne me convenant pas; 11. Noté par Xénophon (*Mémoires*, II, II, 3); 12. « Quant à moi, si le destin me permettait de passer ma vie à ma guise... » (Virgile, *Énéide*, IV, 340); 13. « Heureux de visiter les régions où les feux du soleil font rage et celles des nuages et des frimas » (Horace, *Odes*, III, III, 54).

Je sais bien qu'à le prendre à la lettre, ce plaisir de voyager porte témoignage d'inquiétude et d'irrésolution¹. Aussi sont-ce nos maîtresses qualités, et prédominantes. Ouy, je le confesse, je ne vois rien, seulement en songe, et par souhait, où je me puisse tenir; la seule variété me paye², et la possession de la diversité, au moins si aucune chose³ me paye. A voyager, cela même me nourrit que je me puis arrêter sans intérêts⁴, et que j'ay où m'en divertir⁵ commodément⁶.

Livre III, chap. ix : « De la vanité ».

XI. — MONTAIGNE ET SON « MÉNAGE »

Je me suis pris tard au ménage⁷. Ceux que nature avait fait naître avant moy⁸ m'en ont déchargé longtemps. J'avais pris un autre ply, plus selon ma complexion. Toutefois, de ce que j'en ay vu, c'est une occupation plus empêchante⁹ que difficile : quiconque est capable d'autre chose le sera bien aisément de celle-là. Si je cherchais à m'enrichir¹⁰, cette voie me semblerait trop longue; j'eusse servy les rois, trafic plus fertile¹¹ que tout autre. Puisque (a) je ne prétends acquérir que la réputation de n'avoir rien acquis, non plus que dissipé, conformément au reste de ma vie, impropre à faire bien et à faire mal, et que je ne cherche qu'à passer¹², je le puis faire, Dieu mercy, sans grande attention...

Ma présence, toute ignorante et dédaigneuse qu'elle est, prête grande épaule¹³ à mes affaires domestiques; je m'y emploie, mais dépîteusement¹⁴. Joint¹⁵ que j'ay cela chez moy

Var. : (a) je ne prétends acquérir..., à faire mal, et que (add. Exempl. de Bordeaux).

1. D'agitation et d'inconstance; 2. Il n'y a que la variété qui me satisfasse; 3. A défaut de toute autre chose; 4. Dommages; 5. Me détourner du voyage; 6. La mentalité de Montaigne en voyage est précisée par ce passage de son *Journal de voyage*. C'est son secrétaire qui parle : « Le plaisir qu'il prenait à visiter les pays inconnus, lequel il trouvait si doux que d'en oublier la faiblesse de son âge et de sa santé, il ne le pouvait imprimer à nul de la troupe, chacun ne demandant que la retraite, là où il avait accoutumé de dire qu'après avoir passé une nuit inquiète, quand au matin il venait à se souvenir qu'il avait à voir ou une ville ou une nouvelle contrée, il se levait avec allégresse. Je ne le vis jamais moins les ni moins se plaignant de ses douleurs, ayant l'esprit et par chemins et en logis si tendu à ce qu'il rencontrait et recherchant toutes occasions d'entretenir les étrangers que je crois que cela amusait son mal. » Rappelons que le *Journal de voyage* a été publié pour la première fois en 1774. Le manuscrit a été perdu depuis; 7. A la conduite de la maison; 8. Particulièrement son père, mort en 1568 (Michel de Montaigne a alors trente-cinq ans); 9. Ennuyeuse, gênante; 10. En faisant valoir mes biens; 11. Qui rapporte davantage; 12. A passer ma vie; 13. Aide beaucoup (donne un bon coup d'épaule); 14. Avec chagrin; 15. Ajoutez à cela que.

que, pour brûler à part la chandelle par mon bout, l'autre bout ne s'épargne de rien¹...

Tant y a que² le dommage qui vient de mon absence ne me semble point mériter, pendant que j'auray dequoy le porter³, que je refuse d'accepter les occasions qui se présentent de me distraire⁴ de cette assistance⁵ pénible. Il y a toujours quelque pièce⁶ qui va de travers. Les négoces, tantôt d'une maison, tantôt d'une autre, vous tirassent⁷. Vous éclairez⁸ toutes choses de trop près; votre perspicacité vous nuit icy, comme si⁹ fait-elle assez ailleurs. Je me dérobe aux occasions de me fâcher et me détourne de la connaissance des choses qui vont mal; et si¹⁰ ne puis tant faire qu'à toute heure je ne heurte chez moy en quelque rencontre qui me déplaie. (a) Et les friponneries qu'on me cache le plus sont celles que je sais le mieux. Il en est que, pour faire moins mal, il faut ayder soy-même à cacher. Vaines peintures¹¹, vaines parfois, mais toujours peintures. Les plus menus et grêles empêchements¹² sont les plus perçants; et, comme les petites lettres offensent¹³ et blessent plus les yeux, aussi nous piquent plus les petits¹⁴ affaires. (b) La tourbe¹⁵ des menus maux offense plus que violence d'un, pour grand qu'il soit¹⁶. A mesure que ces épines domestiques sont drues et déliées¹⁷, elles nous mordent plus aigu et, sans menace¹⁸, nous surprennent facilement à l'impourvu¹⁹...

(c) Je ne suis pas philosophe : les maux me foulent²⁰ selon qu'ils pèsent; et pèsent selon la forme comme selon la matière, et souvent plus. J'en ay plus de connaissance que le vulgaire; si²¹ j'ay plus de patience²². Enfin, s'ils ne me blessent, ils m'offensent. C'est chose tendre que la vie et aisée à troubler. Depuis que²³ j'ay le visage tourné vers le chagrin (d) [*nemo enim resistit sibi cum cœperit impelli*²⁴], pour sottie cause que m'y aie porté²⁵, j'irrite l'humeur²⁶ de ce côté-là

Var. : (a) Et les friponneries..., soy-même à cacher (add. Exempl. de Bordeaux).

— (b) La tourbe..., pour grand qu'il soit (add. Exempl. de Bordeaux). —

— (c) Je ne suis pas philosophe..., ils m'offensent (add. Exempl. de Bordeaux).

— (d) Citation ajoutée sur l'Exempl. de Bordeaux.

1. Image reprise de l'expression populaire « brûler la chandelle par les deux bouts »; 2. Toujours est-il que; 3. Tant que j'aurai de quoi (c'est-à-dire : les ressources suffisantes pour) le supporter; 4. Écarter; 5. Présence; 6. Quelque côté, quelque affaire; 7. Vous tiraillent; 8. Vous éclairez; 9. Aussi; 10. Et cependant; 11. Soucis, ennuis (*poindre* veut dire : piquer); 12. Embarras; 13. Font du mal; 14. Affaire est masculin chez Montaigne; 15. La foule; 16. Si grand soit-il; 17. Fines; 18. Sans nous menacer d'avance; 19. A l'improviste; 20. M'écrase; (on dit encore : fouler aux pieds); 21. Et ainsi; 22. Endurance; 23. Dès l'instant où; 24. « En effet, on ne résiste plus quand on a cédé à la première impulsion » (Sénèque, *Épîtres à Lucilius*, XIII); 25. Pour si sottie cause que je m'y sois porté; 26. Le mécontentement.

qui se nourrit après et s'exaspère de son propre branle¹, attirant et amoncelant une matière sur autre, de quoy se pâtre² :

*Stillicidi casus lapidem cavat*³.

(a) Ces ordinaires gouttières⁴ me mangent⁵. Les inconvénients ordinaires ne sont jamais légers. Ils sont continuels et irréparables, nommément⁶ quand ils naissent des membres⁷ du ménage, continuels et inséparables.

Quand je considère mes affaires de loin et en gros, je trouve, soit⁸ pour n'en avoir la mémoire guère exacte, qu'ils sont allés jusques à cette heure en prospérant outre mes contes et mes raisons⁹. J'en retire, ce me semble, plus qu'il n'y en a; leur bonheur me trahit¹⁰. Mais suis-je au dedans de la besogne, voy-je marcher toutes ces parcelles,

*Tum vero in curas animum diducimur omnes*¹¹,

mille choses m'y donnent à¹² désirer et craindre. De les abandonner du tout¹³ il m'est très facile, de m'y prendre sans m'en peiner¹⁴, très difficile. C'est pitié d'être en lieu où tout ce que vous voyez vous enbesogne¹⁵ et vous concerne¹⁶. Et me semble jouyr plus gaiement les plaisirs d'une maison étrangère¹⁷ et y apporter le goût plus naïf¹⁸. (b) Diogenes répondit selon moy¹⁹, à celui qui luy demanda quelle sorte de vin il trouvait le meilleur : L'étranger, fit-il²⁰.

Mon père aimait à bâtir Montaigne, où il était né²¹, et en toute cette police²² d'affaires domestiques, j'ayme à me servir de son exemple et de ses règles, et y attacheray mes successeurs autant que je pourray. Si je pouvais mieux pour luy, je le ferais. Je me glorifie que sa volonté s'exerce encore et agisse par moy. J'à²³, à Dieu ne plaise que je laisse faillir entre mes mains aucune image de vie que je puisse rendre à un si bon père. Ce que²⁴ je me suis mêlé d'achever quelque

Var. : (a) Ces ordinaires gouttières..., continuels et inséparables (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) Diogenes répondit..., fit-il (add. Exempl. de Bordeaux).

1. De son propre mouvement; 2. Se nourrir; 3. « L'eau qui tombe goutte à goutte perce le rocher » (Lucrèce, I, 314); 4. Ces ennuis ordinaires qui tombent pour ainsi dire goutte à goutte; 5. Nous dirions aujourd'hui : me rongent; 6. Particulièrement; 7. Des éléments, des détails; 8. Peut-être; 9. Outre mes contes et mes raisons : plus que je n'avais compté et calculé; 10. Leur réussite me trompe (en dépassant mes espérances); 11. « Alors notre âme se partage en mille soucis » (Virgile, *Enéide*, v, 720); 12. M'y donnent occasion de; 13. Complètement; 14. Sans m'en inquiéter; 15. Occupe; 16. Accapare; 17. Qui n'est pas à moi; 18. Plus pur; 19. Et c'est aussi mon avis; 20. Anecdote rapportée par Diogène Laërce (*Diogène*, vi, 54); 21. Le château de Montaigne avait été acheté par le bisaïeul de Michel, Ramon Eyquem, en 1478. Le père de notre écrivain, avait beaucoup agrandi et embelli ce domaine; 22. Administration; 23. Désormais; 24. S'il est arrivé que.

vieux pan de mur et de ranger quelque pièce de bâtiment mal dolé¹, ç'a été certes plus regardant à son intention qu'à mon contentement. (a) Et accuse ma fainéance de n'avoir passé outre² à parfaire les beaux commencements qu'il a laissés en sa maison; d'autant plus que je suis en grands termes³ d'en être le dernier possesseur de ma race⁴ et d'y porter la dernière main. Car quant à mon application particulière, ny ce plaisir de bâtir qu'on dit être si attrayant, ny la chasse, ny les jardins, ny ces autres plaisirs de la vie retirée, ne me peuvent beaucoup amuser. C'est chose dequoy je me veux mal⁵, comme de toutes autres opinions qui me sont incommodes⁶. Je ne me soucie pas tant de les avoir vigoureuses et doctes, comme je me soucie de les avoir aisées et commodes à la vie : (b) elles sont assez vraies et saines si elles sont utiles et agréables.

Ceux qui, en m'oyant⁷ dire mon insuffisance aux occupations du ménage, vont me soufflant aux oreilles que c'est dédain, et que je laisse⁸ de savoir les instruments du labourage, ses saisons, son ordre, comment on fait mes vins⁹, comme on ente¹⁰, et de savoir le nom et la forme des herbes et des fruits et l'apprêt des viandes¹¹ de quoy je vis, (c) le nom et le prix des étoffes de quoy je m'habille, pour avoir à cœur quelque plus haute science, ils me font mourir. Cela c'est sottise et plutôt bêtise que gloire¹². Je m'aimerais mieux bon écuyer que bon logicien :

*Quin tu aliquid saltem potius quorum indiget usus,
Viminibus mollique paras detexere junco*¹³?

(d) Nous empêchons¹⁴ nos pensées du général et des causes et conduites universelles, qui se conduisent très bien sans nous, et laissons en arrière notre fait et Michel¹⁵, qui nous touche encore de plus près que l'homme. Or j'arrête¹⁶ bien chez moy le plus ordinairement, mais je voudrais m'y plaire plus qu'ailleurs.

Var. : (a) Et accuse ma fainéance..., d'y porter la dernière main (add. Exempl. de Bordeaux). — (b) elles sont assez vraies et saines si elles sont utiles et agréables (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) le nom et le prix des étoffes de quoy je m'habille (add. Exempl. de Bordeaux). — (d) Nous empêchons nos pensées ...que l'homme (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Mal construit; 2. Continué; 3. En situation; 4. Et, en effet, il n'eut qu'une fille pour lui survivre : Léonor; 5. Je m'en veux; 6. Mal adaptées à la vie; 7. Entendant; 8. Néglige; 9. Cf. page 57; 10. Greffe; 11. Des mets; 12. Vanité, suffisance; 13. * Pourquoi ne pas t'occuper plutôt à quelque chose d'utile? A tresser des corbeilles avec de l'osier et de souples joncs? (Virgile, *Bucoliques*, II, 71); 14. Embarrassons; 15. Prénom de Montaigne (c'est-à-dire : ce qui concerne notre moi le plus intime); 16. Je m'arrête.

*Sit meæ sedes utinam senectæ,
Sit modus lasso maris, et viarum,
Militiæque¹.*

Je ne sais si j'en viendray à bout. Je voudrais qu'au lieu de quelque autre pièce de sa succession, mon père m'eût résigné cette passionnée amour² qu'en ses vieux ans il portait à son ménage. Il était bien heureux de ramener ses désirs à sa fortune, et de se savoir plaie de ce qu'il avait. La philosophie politique aura bel³ accuser la bassesse et stérilité de mon occupation, si j'en puis une fois⁴ prendre le goût comme luy. Je suis de cet avis, que la plus honorable vacation⁵ est de servir au public et être utile à beaucoup. (a) « *Fructus enim ingenii et virtutis omnisque præstantiæ tum maximus accipitur, cum in proximum quemque confertur⁶.* » Pour mon regard, je m'en dépars⁷ : partie par conscience (car par où je vois le poids qui touche telles vacations, je vois aussi le peu de moyen que j'ay d'y fournir; (b) et Platon, maître ouvrier en tout gouvernement politique, ne laissa de s'en abstenir), partie par poltronerie. Je me contente de jouir le monde⁸ sans m'en empresser⁹, de vivre une vie seulement excusable, et qui seulement ne pèse ny à moy ny à autrui.

Jamais homme ne se laissa aller plus pleinement et plus lâchement¹⁰ au soin et gouvernement d'un tiers que je ferais, si j'avais à qui¹¹. L'un de mes souhaits pour cette heure, ce serait de trouver un gendre qui sût appâter¹² commodément mes vieux ans et les endormir, entre les mains de qui je déposasse en toute souveraineté la conduite et usage de mes biens, qu'il en fît ce que j'en fais et gagnât sur moy¹³ ce que j'y gagne, pourvu qu'il y apportât un courage¹⁴ vraiment reconnaissant et amy. Mais quoy? nous vivons en un monde où la loyauté des propres enfants est inconnue¹⁵.

Qui a la garde de ma bourse en voyage, il l'a pure et

Var. : (a) Citation ajoutée à l'Exempl. de Bordeaux. — (b) et Platon..., de s'en abstenir (add. Exempl. de Bordeaux).

1. « Puissé-je y passer ma vieillesse! Fatigué de tant de voyages par mer et par terre et de la vie militaire, puisse-je y trouver le repos! » (Horace, *Odes*, II, vi, 6); 2. En ancien français, amour est toujours féminin; 3. Pourra bien (je ne m'en soucierai guère); 4. Un jour; 5. Occupation; 6. « Nous ne jouissons jamais mieux des fruits du génie, de la vertu et de toute supériorité qu'en les partageant avec le prochain » (Cicéron, *De amicitia*, xix); 7. En ce qui me concerne, je m'en tiens à l'écart; 8. Jouir du monde; 9. Sans m'y donner avec trop d'empressement; 10. Mollement; 11. A qui (confier ce gouvernement); 12. Donner la pâtée, nourrir (le mot fait image); 13. A mes dépens; 14. Un cœur; 15. Noter cette réflexion désabusée.

sans contre-rolé¹ : aussi bien me tromperait-il en contant²; et, si ce n'est un diable, je l'oblige à bien faire par une si abandonnée confiance. (a) « *Multi fallere docuerunt dum timent falli, et aliis jus peccandi suspicando fecerunt*³. » La plus commune sûreté que je prends de mes gens, c'est la méconnaissance⁴. Je ne présume les vices qu'après les avoir vus, et m'en fie plus aux jeunes, que j'estime moins gâtés par mauvais exemple. J'oi⁵ plus volontiers dire, au bout de deux mois, que j'ai dépandu⁶ quatre cents écus, que d'avoir les oreilles battues tous les soirs de trois, cinq, sept⁷. Si⁸ ay-je été dérobé aussi peu qu'un autre de⁹ cette sorte de larrecin. Il est vray que je prête la main à l'ignorance : je nourris à escient¹⁰ aucunement¹¹ trouble et incertaine la science de mon arjant¹², jusques à certaine mesure je suis content d'en pouvoir douter¹³. Il faut laisser un peu de place à la déloyauté ou imprudence de votre valet. S'il nous en reste en gros de quoy faire notre effet¹⁴, cet excès de la libéralité de la fortune, laissons-le un peu plus courre à sa mercy¹⁵ : (b) la portion du glaneur. Après tout, je ne prise pas tant la foy¹⁶ de mes gens comme je méprise leur injure¹⁷. O le vilain¹⁸ et sot étude¹⁹ d'étudier son argent, se plaire à le manier, peser et recompter. C'est par là que l'avarice fait ses approches²⁰.

Depuis dix-huit ans que je gouverne des biens²¹, je n'ai su gagner sur moy de voir ny titres ny mes principaux affaires²², qui ont nécessairement à passer par ma science et par mon soin. Ce n'est pas un mépris philosophique des choses transitoires²³ et mondaines; je n'ay pas le goût si épuré, et les prise pour le moins ce qu'elles valent; mais certes c'est paresse et négligence inexcusable et puérile. (c) Que ne ferais-je plutôt que de lire un contrat, et plutôt que d'aller secouant ces paperasses poudreuses, serf de mes négoces? ou encore pis de ceux d'autrui, comme font

Var. : (a) Citation ajoutée à l'Exempl. de Bordeaux. — (b) la portion du glaneur..., je méprise leur injure (add. Exempl. de Bordeaux). — (c) Que ne ferais-je plutôt..., à avachir (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Contrôle; 2. En comptant; 3. « Beaucoup de gens ont enseigné à les tromper par leur crainte d'être trompés et ont par leur défiance autorisé des infidélités » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, III); 4. L'ignorance (le fait de fermer les yeux sur leur conduite); 5. J'entends; 6. Dépensé; 7. Trois, cinq, sept écus; 8. Ainsi; 9. Par; 10. Volontairement; 11. Un peu; 12. Argent; 13. Ne pas être fixé; 14. Ce que nous avons à faire; 15. Courir à sa guise; 16. Je n'estime pas autant la fidélité; 17. Le dommage qu'ils me causent; 18. Grossier; 19. Étude, chez Montaigne, est masculin; 20. Se prépare; 21. Depuis la mort de son père (1568); 22. *Affaire* est masculin chez Montaigne; 23. Passagères.

tant de gens, à prix d'argent? Je n'ay rien cher¹ que le soucy et la peine, et ne cherche qu'à m'anonchalir et avachir².

J'étais, ce croi-je, plus propre à vivre de la fortune d'autrui, s'il se pouvait sans obligation et sans servitude. Et si³ ne sais, à l'examiner de près, si, selon mon humeur et mon sort, ce que j'ay à souffrir des affaires et des serviteurs et des domestiques n'a point plus d'abjection, d'importunité et d'aigreur que n'aurait la suite⁴ d'un homme, né plus grand que moy qui me guidât un peu à mon aise⁵. (a) « *Servitus obedientia est fracti animi et abjecti, arbitrio carentis suo*⁶. »...

Je suis, chez moy, répondant de tout ce qui va mal. Peu de maîtres, je parle de ceux de moyenne condition comme est la mienne, et, s'il en est, ils sont plus heureux, se peuvent tant reposer sur un second qu'il ne leur reste bonne part de la charge. (b) Cela ôte volontiers quelque chose de ma façon au traitement⁷ des survenants⁸ (et en ay pu arrêter⁹ quelqu'un par aventure¹⁰, plus par ma cuisine que par ma grâce, comme font les fâcheux), et ôte beaucoup du plaisir que je devrais prendre chez moy de la visitation¹¹ et assemblée de mes amis. La plus sottie contenance d'un gentilhomme en sa maison, c'est de le voir empêché¹² du train de sa police¹³, parler à l'oreille d'un valet, en menacer un autre des yeux; elle¹⁴ doit couler insensiblement et représenter un cours ordinaire. Et trouve laid qu'on entretienne ses hôtes du traitement qu'on leur fait¹⁵, autant à¹⁶ l'excuser qu'à le vanter. J'ayme l'ordre et la netteté,

et cantharus et lanx

*Ostendunt mihi me*¹⁷,

au prix de¹⁸ l'abondance; et regarde chez moy exactement à la nécessité, peu à la parade. Si un valet se bat chez autrui, si un plat se verse, vous n'en faites que rire; vous dormez,

Var. : (*) Citation ajoutée à l'Exempl. de Bordeaux. — (b) Cela ôte volontiers..., comme font les fâcheux (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Rien ne me coûte; 2. Devenir plus nonchalant et plus indolent; 3. Et pourtant; 4. La condition de faire partie de la suite; 5. Sans trop me gêner; 6. « L'esclavage est la sujétion d'un esprit lâche et faible et qui n'est point maître de sa volonté » (Cicéron, *Paradoxes*, v, 1); 7. Cela fait que je traite moins bien; 8. Des visiteurs; 9. Retenir; 10. Par hasard; 11. Visite; 12. Occupé exagérément; 13. Administration; 14. La police; 15. La façon dont on les traite; 16. Pour; 17. « Les plats et les verres me renvoient ma propre image » (Horace, *Épîtres*, I, v, 23); 18. A l'égal de.

cependant que monsieur range avec son maître d'hôtel son fait¹ pour votre traitement du lendemain.

(^a) J'en parle selon moy, ne laissant pas en général d'estimer combien c'est un doux amusement à certaines natures qu'un ménage paisible, prospère, conduit par un ordre réglé, et ne voulant attacher à la chose mes propres erreurs et inconvénients², ny dédire³ Platon, qui estime la plus heureuse occupation à chacun faire ses propres affaires sans injustice...

Livre III, chap. ix : « De la vanité ».

XII. — MONTAIGNE ET LA CONVERSATION

Le plus fructueux et naturel exercice de notre esprit, c'est à mon gré la conférence⁴. J'en trouve l'usage plus doux que d'aucune autre action de notre vie; et c'est la raison pourquoy, si j'étais asteure⁵ forcé de choisir, je consentirais plutôt, ce crois-je, de perdre la vue que l'ouïe ou le parler. Les Athéniens, et encore les Romains, conservaient en grand honneur cet exercice en leurs Académies. De notre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand profit, comme il se voit par la comparaison de nos entendements⁶ aux leurs. L'étude des livres, c'est un mouvement languissant et faible qui n'échauffe point : là où⁷ la conférence apprend et exerce en un coup. Si je confère avec une âme forte et un roide jouteur, il me presse les flancs, me pique à gauche et à dextre⁸, ses imaginations élancent les miennes. La jalousie, la gloire, la contention⁹, me poussent et rehaussent au-dessus de moy-même. Et l'unisson¹⁰ est qualité du tout¹¹ ennuyeuse en la conférence.

Comme notre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et réglés, il ne se peut dire combien il perd et s'abâtardit par le continuel commerce et fréquentation que nous avons avec les esprits bas et maladifs. Il n'est contagion qui s'épande comme celle-là. Je sais par assez d'expérience combien en vaut l'aune¹². J'aime à contester et à discourir, mais c'est avec peu d'hommes et pour moy.

Var. : (^a) J'en parle..., à la fin (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Ses affaires; 2. Défauts; 3. Contredire; 4. La conversation; 5. A cette heure; 6. Nos intelligences; 7. Tandis que; 8. A droite; 9. Lutte; 10. L'accord; 11. Tout à fait; 12. Montaigne songerait-il à ses proches?

Car de servir de spectacle aux grands et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un métier très messéant¹ à un homme d'honneur...

J'entre en conférence et en dispute² avec grande liberté et facilité, d'autant que l'opinion trouve en moy le terrain mal propre à y pénétrer et y pousser de hautes³ racines. Nulles propositions m'étonnent⁴, nulle créance⁵ me blesse, quelque contrariété qu'elle ait à la mienne⁶. Il n'est si frivole et si extravagante fantaisie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous autres, qui privons notre jugement du droit de faire des arrêts, regardons mollement les opinions diverses⁷, et, si nous n'y prêtons le jugement, nous y prêtons aisément l'oreille. Où l'un plat est vide du tout en la balance⁸, je laisse vaciller l'autre, sous les songes d'une vieille. Et me semble être excusable si j'accepte plutôt le nombre impair; le jeudy au prix⁹ du vendredy; si je m'aime mieux douzième ou quatorzième que treizième à table; si je vois plus volontiers un lièvre côtoyant que traversant mon chemin quand je voyage, et donne plutôt le pied gauche que le droit à chausser. Toutes telles rêvasseries, qui sont en crédit autour de nous, méritent au moins qu'on les écoute. Pour moy, elles emportent seulement l'inanité¹⁰, mais elles l'emportent. Encore¹¹ sont en poids les opinions vulgaires et casuelles¹² autre chose que¹³ rien en nature. Et, qui ne s'y laisse aller jusques-là, tombe à l'aventure¹⁴ au vice de l'opiniâtreté pour éviter celui de la superstition.

Les contradictions donc des jugements ne m'offensent ny m'altèrent; elles m'éveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons à la correction¹⁵, il s'y faudrait présenter et produire¹⁶, notamment quand elle vient par forme de conférence, non de réjance¹⁷. A chaque opposition, on ne regarde pas si elle est juste, mais, à tort ou à droit¹⁸, comment on s'en défera. Au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirais être rudement heurté par mes amis : Tu es un sot, tu rêves. J'ayme, entre les galants hommes,

1. Mal séant (comparer pour la forme : médire, mésestimer, etc.); 2. Discussion; 3. Profondes; 4. Ne m'étonnent; 5. Croyance; 6. Si opposée qu'elle soit à la mienne; 7. Opposées (sens de *diversus* latin); 8. Quand un des plateaux de la balance est tout à fait vide; 9. En comparaison de; 10. Elles sont plus lourdes que le vide (de l'autre plateau de la balance); 11. Également; 12. Fortuites; 13. Plus que; 14. Peut-être; 15. Nous ne voulons pas qu'on nous corrige; 16. Même sens que *présenter*; 17. Réjance : leçon (on disait : « Un régent de collège »); 18. A tort ou à juste raison.

qu'on s'exprime courageusement, que les mots aillent où va la pensée. Il nous faut fortifier l'ouïe et la durcir contre cette tendreur¹ du son cérémonieux des paroles. J'aime une société et familiarité² forte et virile, une amitié qui se flatte³ en l'âpreté et vigueur de son commerce, ès⁴ morsures et égratignures sanglantes.

(a) Elle n'est pas assez vigoureuse et généreuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste⁵, si elle craint le heurt et a ses allures contraintes :

« *Neque enim disputari sine reprehensione potest*⁶. »

Quand on me contrarie⁷, on éveille mon attention, non pas ma cholère; je m'avance vers celui qui me contredit, qui m'instruit. La cause de la vérité devrait être la cause commune à l'un et à l'autre. Que répondra-il? la passion du courroux lui a déjà frappé le jugement. Le trouble s'en est saisi avant la raison. Il serait utile qu'on passât par gageure la décision de nos disputes⁸, qu'il y eût une marque matérielle de nos pertes, afin que nous en tinssions état, et que mon valet me pût dire : « Il vous coûta, l'année passée, cent écus à vingt fois d'avoir été ignorant et opiniâtre. »

Je festoie et caresse⁹ la vérité en quelque main que je la trouve, et m'y rends allègrement, et luy tends mes armes vaincues, de loin que¹⁰ je la vois approcher...

Je cherche à la vérité plus la fréquentation de ceux qui me gourment¹¹ que de ceux qui me craignent. C'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gens qui nous admirent et fassent place. Antisthènes commanda à ses enfants de ne savoir jamais gré ny grâce à homme qui les louât¹². Je me sens bien plus fier de la victoire que je gagne sur moy quand, en l'ardeur même du combat, je me fais plier sous la force de la raison de mon adversaire, que je ne me sens gré de la victoire que je gagne sur luy par sa faiblesse.

Enfin, je reçois et avoue toutes sortes d'atteintes qui sont de droit fil¹³, pour faibles qu'elles soient, mais je suis par

Var. : (a) Elle n'est pas assez vigoureuse..., *sine reprehensione potest* (add. (Exempl. de Bordeaux).

1. Mollesse; 2. Amitié; 3. Qui trouve son plaisir; 4. Aux; 5. Étudiée; 6. « Car il n'y a pas de discussion sans contradiction » (Cicéron, *De finibus*, I, viii); 7. Contredit; 8. Qu'on établit des paris à propos de nos disputes (ce qui entraînerait le paiement d'un gage pour le perdant); 9. Je fais bon accueil à; 10. D'aussi loin que; 11. Bousculent; 12. Cité par Plutarque (*De la mauvaise honte*, XII); 13. Coups qui m'atteignent directement (conformément aux règles de la discussion courtoise).

trop impatient de¹ celles qui se donnent sans forme. Il me chaut² peu de la matière, et me sont les opinions unes, et la victoire du sujet à peu près indifférente. Tout un jour je contesteray paisiblement, si la conduite du débat se suit avec ordre. (a) Ce n'est pas tant la force et la subtilité que je demande, comme l'ordre. L'ordre qui se voit tous les jours aux altercations des bergers et des enfants de boutique, jamais entre nous. S'ils se détraquent³, c'est en incivilité; si faisons-nous bien⁴. Mais leur tumulte et impatience ne les dévoie pas de leur thème : leur propos suit son cours. S'ils préviennent l'un l'autre⁵, s'ils ne s'attendent pas, au moins ils s'entendent. On répond toujours trop bien pour moy, si on répond à propos. Mais quand la dispute est trouble et dérégulée, je quitte la chose⁶ et m'attache à la forme avec dépit et indiscretion⁷, et me jette à une façon de débattre têtue, malicieuse et impérieuse, dequoy j'ay à rougir après.

Il est impossible de traiter de bonne foy avec un sot. Mon jugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maître si impétueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes devaient⁸ être défendues et punies comme d'autres crimes verbaux⁹. Quel vice n'éveillent-elles et n'amoncellent, toujours régies et commandées par la cholère! Nous entrons en inimitié, premièrement contre les raisons, et puis contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer¹⁰ que pour contredire, et, chacun contredisant et étant contredit, il en advient que le fruit du disputer c'est perdre et anéantir la vérité. Ainsi Platon, en sa République¹¹, prohibe cet exercice aux esprits inaptes et mal nés.

Livre III, chap. VIII : « De l'art de conférer ».

XIII. — MONTAIGNE ET LES AFFAIRES POLITIQUES

Aux affections¹² qui me distraient¹³ de moy et attachent ailleurs, à celles-là certes m'opposé-je de toute ma force. Mon opinion est qu'il se faut prêter à autrui et ne se donner

Var. : (a) Ce n'est pas tant..., si on répond à propos (add. Exempl. de Bordeaux).

1. Je supporte difficilement; 2. Je me soucie; 3. S'ils sortent du bon chemin; 4. Nous en faisons autant; 5. S'ils parlent avant leur tour; 6. Le sujet; 7. Sans mesure; 8. Devraient (latinisme); 9. De paroles; 10. Discuter; 11. République de Platon (VII); 12. Passions; 13. Écartent

qu'à soy-même. Si ma volonté se trouvait aisée à¹ se hypothéquer et à s'appliquer, je n'y durerais pas : je suis trop tendre, et par nature et par usage,

*fugax rerum, securaque in otia natus*².

Les débats contestés et opiniâtrés qui donneraient enfin³ avantage à mon adversaire, l'issue qui rendrait honteuse ma chaude poursuite, me rongerait⁴ à l'aventure⁵ bien cruellement. Si je mordais à même, comme font les autres, mon âme n'aurait jamais la force de porter⁶ les alarmes et émotions qui suivent ceux qui embrassent tant; elle serait incontinent⁷ disloquée par cette agitation intestine. Si quelquefois on m'a poussé au maniement d'affaires étrangères, j'ay promis de les prendre en main, non pas au poumon et au foie⁸, de m'en charger, non de les incorporer; de m'en soigner⁹ ouy, de m'en passionner nullement : j'y regarde, mais je ne les couve point. J'ay assez affaire à disposer et ranger¹⁰ la presse domestique¹¹ que j'ay dans mes entrailles et dans mes veines, sans y loger, et me fouler¹² d'une presse étrangère¹³; et suis assez intéressé de mes affaires essentiels¹⁴ propres¹⁵ et naturels, sans en convier d'autres forains¹⁶. Ceux qui savent combien ils se doivent et de combien d'offices¹⁷ ils sont obligés à eux¹⁸, trouvent que nature leur a donné cette commission pleine assez et nullement oysive. Tu as bien largement affaire chez toy, ne t'éloigne pas.

Les hommes se donnent à louage. Leurs facultés ne sont pas pour eux, elles sont pour ceux à qui ils s'asservissent; leurs locataires sont chez eux, ce ne sont pas eux.

Je prends une complexion¹⁹ toute diverse²⁰. Je me tiens sur moy²¹, et communément désire mollement ce que je désire, et désire peu : m'occupe et embesogne²² de même : rarement et tranquillement.

Messieurs de Bordeaux²³ m'élurent maire de leur ville, étant éloigné de France²⁴, et encore plus éloigné d'un tel pensément²⁵. Je m'en excusay, mais on m'apprit que j'avais

1. Portée à; 2. « Ennemi des affaires et né pour la sécurité du loisir » (Ovide, *Tristes*, III, 11, 9); 3. A la fin; 4. L'accord du verbe est fait avec le dernier sujet seulement (latinisme); 5. Parfois; 6. Supporter; 7. Sur-le-champ; 8. Nous disons encore : prendre à cœur; 9. D'en prendre soin; 10. Mettre en ordre; 11. Les soucis de chez moi; 12. Me tourmenter; 13. Des soucis des autres; 14. *Affaires* est masculin chez Montaigne; 15. Particulières; 16. De l'extérieur; 17. De devoirs; 18. Envers eux-mêmes; 19. Une manière d'être; 20. Opposée; 21. Je m'enferme en moi-même; 22. Je me mets au travail; 23. Les jurats de Bordeaux; 24. Il était en Italie (aux eaux della Villa, près de Lucques); c'était en août 1581; 25. Pensée.

tort, le commandement du Roy aussi s'y interposant. C'est une charge qui en doit sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer¹ ny gain autre que l'honneur de son exécution. Elle dure deux ans; mais elle peut être continuée par seconde élection, ce qui advient très rarement. Elle le fut à moy; et ne l'avait été que deux fois auparavant : quelques années y avait², à M. de Lanssac; et fraîchement à M. de Biron³, maréchal de France, en la place duquel je succédai; et laissai la mienne à M. de Matignon⁴, aussi maréchal de France⁵.

A mon arrivée, je me déchiffray⁶ fidèlement et consciencieusement, tout tel que je me sens être : sans mémoire, sans vigilance, sans expérience, et sans vigueur; sans haine aussi, sans ambition, sans avarice⁷, et sans violence; à ce qu'ils⁸ fussent informés et instruits de ce qu'ils avaient à attendre de mon service. Et parce que la connaissance de feu mon père les avait seule incités à cela, et l'honneur de sa mémoire, je leur ajoutai bien clairement que je serais très marry que chose quelconque fît autant d'impression en ma volonté comme avaient fait autrefois en la sienne leurs affaires et leur ville, pendant qu'il l'avait en gouvernement, en ce même lieu⁹ auquel ils m'avaient appelé. Il me souvenait de l'avoir vu vieil en mon enfance, l'âme cruellement agitée de cette tracasserie publique, oubliant le doux air de sa maison, où la faiblesse des ans l'avait attaché longtemps avant, et son ménage et sa santé, et, en méprisant certes sa vie qu'il y cuida¹⁰ perdre, engagé pour eux à des longs et pénibles voyages. Il était tel; et luy parlait¹¹ cette humeur d'une grande bonté de nature : il ne fut jamais âme plus charitable et populaire¹². Ce train, que je loue en autrui, je n'aime point à le suivre, et ne suis pas sans excuse. Il avait ouy dire qu'il se fallait oublier pour le prochain, que le particulier ne venait en aucune considération au prix¹³ du général...

Je ne veux pas qu'on refuse aux charges qu'on prend

1. Rémunération; 2. Il y avait quelques années; 3. Armand de Gontaut, baron de Biron, dit le Boiteux (1524-1592), maréchal de France en 1577. Brantôme en a parlé dans ses *Vies des grands capitaines*; 4. Jacques Goyon, comte de Matignon (1525-1597), maréchal de France en 1576; 5. Remarquer le sentiment d'orgueil, très sensible ici, chez Montaigne : dans le fond il a été très flatté de l'honneur qu'on lui faisait; 6. J'expliquai mon caractère. Nous avons dans les lignes suivantes un rapide exposé du caractère de Montaigne qui est intéressant à noter sous la plume même de l'auteur; 7. Cupidité; 8. Pour qu'ils; 9. En cette même situation; 10. Pensa, faillit; 11. Inversion : cette humeur lui venait; 12. Qui aime le peuple; 13. En comparaison.

l'attention, le pas, les paroles et la sueur et le sang au besoin¹ :

*Non ipse pro caris amicis
Aut patria timidus perire².*

mais c'est par emprunt et accidentellement, l'esprit se tenant toujours en repos et en santé, non pas sans action, mais sans vexation, sans passion...

J'ai pu me mêler des charges publiques sans me départir de moi de la largeur d'une ongle³ et me donner à autrui sans m'ôter à moy.

Livre III, chap. x : « De ménager sa volonté ».

1. Montaigne n'a pas donné son sang, mais a bien administré la ville de Bordeaux à une époque particulièrement troublée et difficile (les Ligueurs faillirent s'emparer de force de la ville en 1585); 2. « Je ne crains pas de donner ma vie pour mes chers amis, pour ma patrie » (Horace, *Odes*, IV, ix, 51); 3. Ongle est féminin chez Montaigne.



QUESTIONS SUR LES « ESSAIS » DE MONTAIGNE

I

- Peut-on croire sur parole Montaigne quand il assure que, dans ses *Essais*, il ne s'est proposé que de laisser une image fidèle de lui-même à ses parents et amis ?
- Dans quel sens Montaigne peut-il dire que son livre l'a fait plus qu'il n'a fait son livre ? Montrez la justesse et la profondeur de cette observation.
- Commentez la pensée de Montaigne : « Chaque homme porte la forme de l'humaine condition. »
- Portée générale des idées de Montaigne. L'intérêt de la peinture du moi.
- Le point de vue de Montaigne est-il exactement le même que celui des auteurs de *Confessions* ?
- Exposez la manière dont Montaigne prétend utiliser ses lectures pour préciser ses observations personnelles.
- La prétendue ignorance ou faiblesse de jugement de Montaigne. Qu'en pensez-vous ?
- Le mépris de Montaigne pour l'érudition pure. S'est-il complètement gardé du défaut qu'il relève chez les autres ?

II

- Quels traits, chez le père de Montaigne, rappellent l'homme de la Renaissance ?
- Montaigne ressemblait-il à son père ? En quoi en différait-il ?

III

- Que pensez-vous de la « méthode directe » employée par le père de Montaigne pour l'enseignement du latin ?
- De la méthode employée pour l'enseignement du grec ?
- Les idées de la Renaissance dans l'éducation de Montaigne.
- Les conséquences (bonnes et mauvaises) de la méthode suivie pour l'éducation de Montaigne. Celles qu'il signale ; celles qu'il ne signale pas.
- Que pensez-vous des premières lectures de Montaigne ?
- Ce que le passage nous apprend sur la nature de Montaigne.

IV

- Les caractères de l'amitié qui lia La Boétie et Montaigne.
- Connaissez-vous d'autres exemples célèbres d'amitiés (dans l'histoire..., dans la littérature...) ? Comparez-les à celle de La Boétie et de Montaigne.
- L'émotion de Montaigne dans ce passage, sa discrétion, sa profondeur.

V

- Résumez les traits essentiels du tempérament de Montaigne. Caractérisez-le brièvement.
- Y a-t-il des traces de fatuité dans le portrait physique que Montaigne trace de lui ?
- Les conditions corporelles de Montaigne correspondent-elles, comme il le dit, à celles de l'âme ? Montrez-le.

VI

- Les goûts de Montaigne sont-ils des goûts raffinés pour son époque ? En quoi ?
- Les goûts de Montaigne à table. Qu'en pensez-vous ?
- La frugalité et la simplicité de la première formation de Montaigne. Comment cela se concilie-t-il avec la mollesse de l'éducation donnée ensuite à l'enfant (cf. III : « L'éducation de Montaigne ») ?
- L'importance de la qualité des convives dans le repas. Comparaisons littéraires. Que nous révèlent ces détails ?

— Portée philosophique des réflexions de Montaigne relativement à ses goûts.

— Montrez comment l'auteur relève la banalité ou la petitesse de certaines remarques par des réflexions intéressantes.

VII

— D'où procède, chez Montaigne, la tendance à louer ce qui n'est pas de lui?

— N'être pas satisfait de ce qu'on écrit : n'est-ce pas un sentiment fréquent chez les écrivains? Pourquoi?

— Montaigne aime la poésie mais y réussit mal, et il sait le reconnaître. La littérature offre-t-elle d'autres exemples de ce bon sens?

— Montaigne n'exagère-t-il pas sa maladresse à intéresser l'auditeur ou le lecteur?

— Jugements de l'auteur sur son style. Résumez-les. Discutez-les.

— La modération de Montaigne dans l'usage des biens. D'où procède-t-elle?

— Influence de son éducation sur son caractère.

— L'irrésolution de Montaigne : que faut-il en penser?

— Les opinions de Montaigne sur la « dépravation » de son siècle. A-t-il raison?

— Ce que Montaigne pense de sa mémoire. N'exagère-t-il pas? Ce qu'il dit de sa mémoire n'est-il pas vrai de presque toutes les mémoires?

— Faut-il le croire sur parole quand il nous parle de son esprit « tardif et moussu »?

— Pouvons-nous vraiment penser que Montaigne est à ce point ignorant des détails les plus simples de la vie courante?

— Portée des observations de Montaigne sur la tendance des hommes à se croire toujours du bon sens.

— Ce que Montaigne pense de ses auteurs. Qu'est-ce que cela nous apprend sur son état d'esprit d'auteur?

— Son principe : « Je regarde dedans moy; je me contrôle, je me goûte. » Définissez-le avec précision. Appréciez-le.

— Étudiez dans tout ce chapitre les variantes de texte. Comment Montaigne complète son portrait d'une édition à l'autre.

VIII

— Les avantages et les inconvénients de la lecture d'après Montaigne.

— Pourquoi Montaigne décrit-il si complaisamment sa « librairie »?

— Sa méthode de travail.

IX

— Que peut-on penser de l'usage des citations dans les *Essais*?

— Ce que Montaigne cherche dans la lecture : s'y donner du plaisir. Précisez et discutez la pensée de Montaigne.

— Comment lit Montaigne? Que vaut la méthode?

— Les jugements littéraires de Montaigne. Peuvent-ils être qualifiés de « classiques »? Comparaison avec ceux des classiques.

— Parallèle de Plutarque et de Sénèque. Intérêt de cette étude.

— Jugements sur Cicéron. Que nous montrent les réserves de Montaigne sur cet écrivain?

— Conception que Montaigne se fait de l'histoire. Est-ce la nôtre? Que penser de sa distinction entre trois catégories d'historiens?

— Pourquoi Montaigne tient-il à reproduire les annotations portées par lui sur trois de ses ouvrages de prédilection?

— Le caractère de Montaigne entrevu à travers ses lectures et ses jugements littéraires.

X

— Raisons que Montaigne dit avoir de voyager. Que pensez-vous de ces raisons? seraient-ce les nôtres?

— Goûts de Montaigne en voyage. Ce qu'ils nous apprennent de son caractère.

— Les voyages du temps de Montaigne et ceux de maintenant.

— Que pense Montaigne des compagnons de voyage? Rapprocher ses opinions de celles d'autres écrivains (XVIII^e et XIX^e siècles principalement).

XI

— Pourquoi Montaigne s'intéresse-t-il peu au « ménage »? Ce que cela nous apprend sur son caractère.

— L'idéal de Montaigne : « Je me contente de jouir du monde sans m'en empresser. » Sens et valeur.

— Montaigne ne veut pas être « serf de son négoce ». Que pensez-vous de cette attitude?

— Étudiez la finesse de la psychologie dans tout ce chapitre. Relevez les nuances délicates notées par l'auteur.

XII

— D'après ce que vous savez de Montaigne, montrez pourquoi Montaigne doit aimer la conversation.

— Montaigne aime la contradiction. Pourquoi? A-t-il raison?

— Montaigne aime « l'ordre » dans la discussion. N'y a-t-il pas contradiction avec le « désordre » qu'affectionne Montaigne dans ses *Essais*? Précisez ce qu'il entend par « ordre ».

— D'après ce que vous savez de Montaigne, de sa vie, de son caractère, faites le portrait de Montaigne causeur.

XIII

— Que pensez-vous de l'opinion exprimée par Montaigne : « Il se faut prêter à autrui et ne se donner qu'à soy-même »?

— Montaigne est-il aussi égoïste qu'on se plaît à le dire? Étudiez ce chapitre dans ce sens.

— Montaigne est fier de la dignité qu'on lui a accordée de maire de Bordeaux. Montrez les passages où cette fierté apparaît nettement.

— Que penser en général de l'attitude de Montaigne en face des affaires publiques?

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE MONTAIGNE.....	1
NOTICE SUR LES « ESSAIS ».....	3
AVIS AU LECTEUR.....	12
ESSAIS :	
LES INTENTIONS DE MONTAIGNE.....	13
LE PÈRE DE MONTAIGNE.....	23
L'ÉDUCATION DE MONTAIGNE.....	23
L'AMITIÉ DE LA BOÉTIE.....	27
PORTRAIT PHYSIQUE DE MONTAIGNE.....	30
LES GOÛTS DE MONTAIGNE.....	33
PORTRAIT MORAL DE MONTAIGNE.....	43
LA « LIBRAIRIE » DE MONTAIGNE.....	61
LES LECTURES DE MONTAIGNE.....	65
MONTAIGNE EN VOYAGE.....	81
MONTAIGNE ET SON « MÉNAGE ».....	87
MONTAIGNE ET LA CONVERSATION.....	94
MONTAIGNE ET LES AFFAIRES POLITIQUES.....	97
QUESTIONS SUR LES « ESSAIS DE MONTAIGNE ».....	101

CLASSIQUES LAROUSSE

SUITE

XVIII^e siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville, 1 vol. Le Mariage de Figaro, 2 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.

BUFFON : Pages choisies.

CHÉNIER (André) : Poésies.

CONDILLAC : Traité des sensations.

DIDEROT : Œuvres choisies, 2 v.

L'Encyclopédie (Extraits).

FLORIAN : Fables choisies.

FONTENELLE : Extraits.

LESAGE : Turcaret. Gil Blas (Extraits). 3 vol.

MARIVAUX : Le Jeu de l'Amour et du Hasard.

MONTESQUIEU : Pages choisies, 2 v.

ORATEURS DE LA RÉVOLUTION. Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.

REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.

RIVAROL : Discours.

ROUSSEAU (J.-J.) : Émile. 2 v.

La Nouvelle Héloïse, 2 vol.

Dialogues, Rêveries, Correspondance. Les Confessions.

Lettre sur les spectacles. 7 v.

SEDAINE : Le Philosophe.

VAUVENARGUES : Choix.

VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII.

Lettres. Zaïre. Contes. 8 vol.

XIX^e siècle

BALZAC : Eugénie Grandet, 2 vol. Le Père Goriot, 2 vol.

BAUDELAIRE : Pages choisies.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive (Extr.).

B. CONSTANT : Adolphe (Ext.).

COURRIER (P.-L.) : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary.

GAUTIER (Th.) : Pages choisies.

LAMARTINE : Méditations. Harmonies. Recueils. 3 v.

MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. 2 vol.

MICHELET : Extraits, 2 vol.

Jeanne d'Arc.

MUSSET (Alfred DE) : Poésies

choisies. Œuvres en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 6 v.

NERVAL (G. DE) : Pages choisies.

SAINT-BEUVE : Port-Royal (Ex.).

SAND (George) : La Petite Fadette, 2 v. La Mare au Diable.

Lettres d'un voyageur.

M^{me} DE STAËL : De la Littérature. De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2 v.

La Chartreuse de Parme.

THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens.

Conquête de l'Angleterre.

VERLAINE et les poètes symbolistes.

VIGNY (Alfred DE) : Poésies choisies. Chatterton. 2 vol.

En vente chez tous les libraires.

Un indispensable instrument de travail

LE DICTIONNAIRE LAROUSSE

L'ouvrage que vous consulterez avec profit sur toutes les questions. Remarquablement documentés au point de vue littéraire, historique, artistique, etc., les *Dictionnaires Larousse* vous donneront notamment tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin au cours de vos lectures et vous aideront à lire avec fruit les chefs-d'œuvre des grands écrivains. Vous aurez utilement recours à eux pour tout ce qui concerne la langue française, l'histoire des littératures, etc., etc.

Nouveau Petit Larousse illustré, en un vol. 1775 p. (13×20).
Petit Dictionnaire français Larousse, en un v. 820 p. (13,5×10).
Larousse du XX^e siècle, en six vol. 7000 pages (32×25).

TROIS OUVRAGES

qui vous rendront de précieux services dans vos études

Par Daniel MORNET

professeur de littérature française à la Sorbonne

Histoire générale de la Littérature française

exposée selon une méthode nouvelle, en deux parties : *Précis de littérature française*; — *Histoire des grandes œuvres*. Un fort volume de plus de 500 pages f^o 13,5×20 (les deux parties peuvent être achetées séparément).

Cours pratique de composition française

La technique de l'art d'écrire : comment il faut composer une rédaction, chercher les idées à développer, construire le plan, etc. Un volume (13,5×20).

La Littérature française enseignée par la dissertation

400 sujets passant en revue toute la littérature, avec des conseils pour faire une bonne dissertation. Un vol. (13,5×20).

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris-6^e

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES